



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

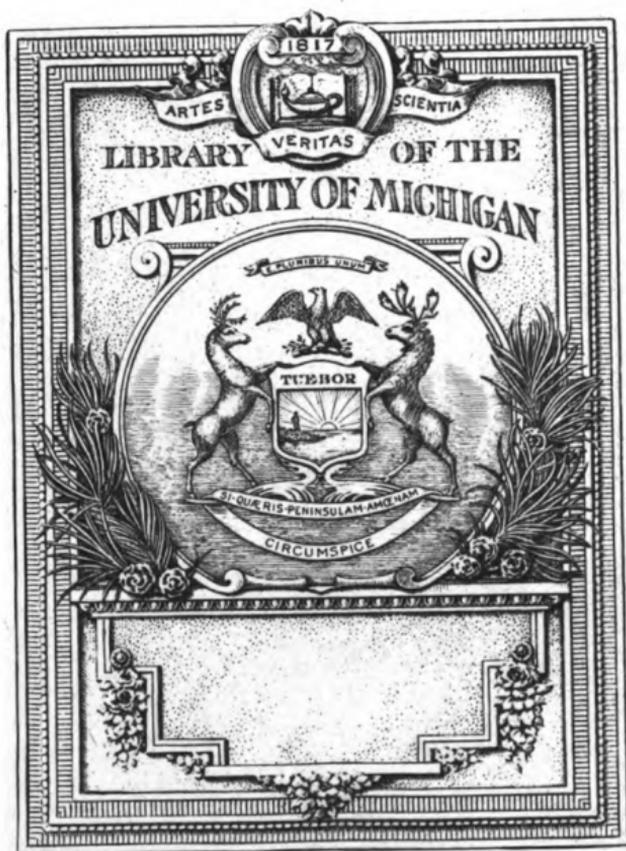
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 495789



1

840.6
p. 558

MERCURE

DE FRANCE,

1776 D'ÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

NOVEMBRE, 1776.

Mobilitate viget. VIRGIL.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi,

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv: que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

**On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.**

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRE OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS , 13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cah. par an, à Paris,	9 l.
Et pour la Province,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLOIS , 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, à Paris,	18 l.
En Province,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin , 8 vol. in-12. par an; à Paris,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abonnement,	15 liv.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes , 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON ; prix	18 l.

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Dictionnaire Dramatique , 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie , 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie , 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Preceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme , dans son être & dans ses rapports , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour , in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique , in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique , fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Révolutions de Russie , in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Speâcle des Beaux-Arts , rel.	2 l. 10 s.
Diction. Iconologique , in-8°. rel.	3 l.
Dict. Eccles. & Canonique , 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts , in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord , 2 vol in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Ecclésiastique , 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Romaine , in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix , nouvelle édition , 3 vol. brochés ,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry , vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de Mde de Sévigné , in-12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation , vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis , ou l'art de redresser les enfans contre faits , in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine , par M. de la Harpe , in-8°. br. 11.	4 l.
Les Muses Grecques , in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare , in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV , &c in-fol. avec planches br. en carton ,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture , in-4°. avec fig. br. en carton ,	12 l.
Les Caractères modernes , 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens , nouvelle édition in 4°. br.	7 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes , vol. in-12. broché	2 l.
Annales de l'Impératrice-Reine , in-8°. br. avec fig.	4 l.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

N O V E M B R E , 1776.

P I È C E S F U G I T I V E S

E N V E R S E T E N P R O S E .

O D E A L A B E A U T É .

DON céleste ! attrait invincible !
Toi qui maîtrises tous les cœurs ,
Qui sur l'homme , même insensible ,
Lances des traits toujours vainqueurs ,
Beauté ! je chante ta puissance ,
Et je ne veux pour récompense

A iij

MERCURE DE FRANCE

Qu'un doux sourire de tes yeux.
Peut-on résister à tes armes ,
Quand on voit, vaincus par tes charmes,
Les Sujets, les Rois & les Dieux ?

Oui, je sens que mon cœur s'enflamme.
Quel feu circule dans mes sens !
Il élève, il ravit mon ame,
Un Dieu préside à mes accens.
Dans l'Olympe éclatant de gloire,
La Beauté sur un char d'ivoire
Marche sur l'aile des zéphyrs,
L'Univers l'attend en silence,
Elle descend, & sa présence
Donne l'être à tous les plaisirs.

Quelle lumière vive & pure
Eclatte & brille dans ses yeux !
Est-ce l'astre de la nature
Qui leur communique ses feux ?
Quel coloris ! à peine éclose
Non, jamais la plus fraîche rose
N'eût ce coup-d'œil délicieux,
Le vêtement qui la décore
A le vif éclat de l'aurore
Nuancé de l'azur des cieux.

Elle parle, sa voix puissante

NOVEMBRE. 1776.

Perce aux deux bouts de l'Univers.
Près de la déité naissante ,
Tout mortel est chargé de fers.
Sous le joug de leur Souveraine
Les esclaves baissent leur chaîne,
Leur main allume un même incendie ;
Elle soumet la terre & l'onde :
L'idole regne sur le monde ,
Et son regne est celui du temps.

Beauté ! sans toi l'homme sauvage
Etoit un être infortuné ;
Sous les chaînes de l'esclavage ,
Il gémissoit abandonné ;
Froide , insensible créature ,
Les merveilles de la nature
N'opéroient rien pour son bonheur.
Tu parois , désir suprême ,
L'homme , qui s'ignore lui-même ,
Reconnoît qu'il possède un cœur.

Je le vois , d'une main hardie ,
Déchirer le fatal bandeau ;
Déjà , sur l'aile du génie ,
Il a pris un essor nouveau.
Quelle noble & sublime course !
Des beaux-arts tu deviens la source ,
L'homme , à son tour est créateur.

A iv

3 MERCURE DE FRANCE.

Prépare une palme immortelle ,
Il ne soupire qu'après elle ,
Et tu la dois à son labeur.

Poursuis , achève ta carrière ,
Mortel , enfante ton bonheur :
Sonde de la nature entière
Les secrets & la profondeur ;
Mais , après un travail pénible ,
Obéis à ton cœur sensible ,
Jouis du calme & du repos ;
Près de la Beauté qui t'enflamme ,
Ranime , réchauffe ton ame ,
Et poursuis tes nobles travaux.

Si j'ose du berceau du monde
Lever le voile respecté ,
Par-tout , en merveilles féconde ,
Je vois triompher la Beauté.
Hercule tombe aux pieds d'Omphale ,
Thésée entre dans le Dédale :
Il doit sa victoire à ses feux ;
Athènes admire & contemple ,
Au Héros elle élève un temple ,
Le mortel est au rang des Dieux.

Quel bruit affreux ! quels coups de foudre
Portent l'effroi dans l'Univers !

Les astres vont-ils se dissoudre ?
 Tout brûle du feu des éclairs.
 Jupiter s'arme du tonnerre ,
 Ce Dieu puissant montre à la terre
 Son imposante majesté.
 De l'amour devenu victime ,
 Il cede à l'ardeur qui l'anime ;
 Et sacrifie à la Beauté.

O déité ! sois d'âge en âge
 L'objet du culte des mortels !
 Que l'encens du Héros , du Sage
 Fume toujours sur tes autels ;
 Mais , pour mieux fonder ton empire ,
 Beauté ! rejette un vain délire ,
 Sur tes Sujets fixe ton choix.
 Détruis l'erreur , confonds les vices ,
 Et ne reçois les sacrifices
 Que des cœurs soumis à tes loix.



*Envoi à Mademoiselle V***.*

Hébé , lorsque de nos demeures ,
 Cédant aux volontés des Dieux ,
 La Beauté , sur l'aile des heures ,
 Prit son vol , s'enfuit dans les cieux.
 La terre en deuil & consternée ,

A v

10 **MERCURE DE FRANCE.**

Succombent sous sa destinee,
Pouilla mille cris de douleur.
Tout retentit de ses alarmes ;
Mais les Dieux , touchés de ses larmes,
Te formerent pour ton bonheur.

Par M. Guittard cadet , de Limoux.

**TRADUCTION en vers du commencement
du Livre VIII de l'Iliade.**

L'AURORE au teint vermeil chassoit la nuit
obscur ,

Et ses rayons naissans éclairoient la nature :
Quand sur un trône d'or le Monarque des cieux ,
Au sommet de l'Olympe assembla tous les Dieux.
Ils admirent l'éclat de sa vaste puissance ;
Et frappés de respect l'écoutent en silence :

Déesse de l'Olympe , & vous, Dieux immortels ,
Respectez , leur dit-il , mes décrets éternels.
Si quelqu'un parmi vous , à mes ordres rebelle ,
Des Grecs ou des Troyens embrasse la querelle ,
Vous le verrez , en proie à mon juste courroux ,
Honteusement percé d'inévitables coups ,
Et le précipitant aux flammes du Ténare ,
Mes mains l'enchaîneront dans le sombre Tartare ,

Dans ces gouffres d'airain, ces cavernes de fer,
 Epouvantables lieux, plus profonds que l'Enfer.
 Alors ce Dieu frappe des traits de ma vengeance;
 Par son cruel tourment connoîtra ma puissance.
 Pour mieux faire éclater mon pouvoir immortel,
 Attachez une chaîne à la voûte du ciel :
 Vous, Déesses & Dieux, la tirant vers la terre,
 Ne m'ébranlerez point au séjour de tonnerre.
 Mais si j'étends mon bras, ce bras victorieux
 Enlevra sans peine & la terre & les cieux;
 Et liant cette chaîne à mon trône terrible,
 Tout sera suspendu par ma force invincible.

Jupiter parle ainsi. Troublés & frémissans,
 Les Dieux n'osent répondre à ces mots menaçans.
 La prudente Minerve enfin rompt le silence :
 Père des Innocens, nous enignons ta vengeance;
 Hélas ! pleurant le sort des Grecs instantans,
 Aux plaines d'Ilion par le feu moissonnés,
 Nous n'osons pas, instruits de ton ordre sévère,
 En combattant pour eux, allumer ta colère.
 Qu'au moins de nos conseils te secourable appui,
 Du glaive des Troyens les défende aujourd'hui.

Jupiter souriant console la Déesse :
 Sage Pallas, dit-il, tu connois ma tendresse.
 Ce n'est pas contre toi qu'éclate ma fureur,
 Et bannis de ton ame une injuste frayeur.

A v j

12 **MERCURE DE FRANCE.**

Le pere des Dieux dit ; & ses coursiers agiles
Se rendent sous le joug à son ordre dociles.
Ils bondissent couverts d'un orfètinçant ;
Et de leurs pieds d'airain frappent le firmament.
Jupiter , revêtu d'armes éblouissantes ,
Prend des fongueux coursiers les rênes éclatantes.
Le ciel s'ouvre , & son char , aussi prompt que
l'éclair ,

Traverse en un moment les campagnes de l'air.

*Par M. l'Abbé Potet , Professeur au Collège
Mazarin.*

S O N N E T.

L plus jeune des Rois , que par-tout on admire,
Pratiquant toutes les vertus ,
Tient dans ses sages mains les rênes de l'Empire ;
Comme les Henri , les Titus.

Ferme dans ses desseins , quand il le faut sévère ,
Tout ce qu'il fait est pour le bien.
Il est de ses Sujets moins le Roi que le Pere ;
De leur bonheur dépend le sien.

Un prudent ministere honore son grand cœur ;
Tout à l'envi seconde avec ardeur
Ce Monarque sublime.

NOVEMBRE. 1776. I

Puissent les vœux ardens que forment les Français
Être remplis, & que regne à jamais
Louis le magnanime.

Par M. de la Fontaine.

LISETTE & SON LINOT.

Fable.

AUX BELLES.

LISETTE, gentille bergère,
Desiroit avoir un oiseau.
Au sein d'un paisible hameau
Elle pouvoit se satisfaire ;
Oui : mais tous les oiseaux ne savoient pas lui
plaire.
Au serin même aux ailes d'or,
Lisette préféroit encor
Un linot joli, doux & tendre ;
Un linot seroit un trésor :
Où le trouver ? comment le prendre ?
La petite friponne imagine un réseau
Si solide & si fin, fait de telle manière,
Qu'il devoit arrêter le plus subtil oiseau.

Il faut, il faut bien davantage !...
 Les graces de l'esprit, la modeste douceur,
 Et l'heureuse innocence, & l'aimable candeur,
 Ah! voilà ce qui nous engage.
 La raison, la vertu, l'honneur,
 Sont les dignes objets d'un éternel hommage ;
 Vous êtes belle, soyez sage,
 Et je vous réponds du bonheur.

Par M. Drobecq.

LA MAUVAISE MÈRE PUNIE.

Conte moral.

De tous les malheurs qui assiègent l'humanité, celui d'être forcé par des patens barbares à s'enfvelir dans un cloître, est sans doute le plus terrible & le seul où l'ame accablée n'a plus cette frêle espérance qui la soutient dans l'adversité. Il semble qu'on ait pris plaisir à rassembler toutes les rigueurs de cet état sur un sexe dont nous devons ménager la délicatesse. Si nos regards pouvoient pénétrer au fond des cloîtres, combien n'y verrions nous pas de malheureuses

16 MERCURE DE FRANCE.

victimes de l'ambition ou de l'inexpérience ! Pâles, défigurées, & telles que des roses arrachées du sein de la terre, le chagrin a flétri sur leur visage les fleurs de la jeunesse ; on reconnoît le désespoir à travers la fausse tranquillité qu'elles affectent ; & le sourire amer qui vient expirer sur leurs lèvres, est chez elles l'expression de la douleur. Leur lit est tout baigné de larmes, & leurs membres, débiles & chancelans, annoncent les approches de la mort qu'elles appellent à grands cris, & qu'elles regardent comme le terme de leurs maux. La plume me tombe des mains, & se refuse à tracer un tableau aussi effrayant. Que ne puis-je faire naître la pitié dans le cœur de ces parens dénaturés qui voudroient rassembler tous leurs biens sur une seule tête, en mettant sous les yeux l'histoire de l'infortunée Sophie !

M. de Prévalle devoit les biens immenses dont il jouissoit, à la fortune qui avoit secondé tous ses projets. Il eût pu vivre heureux au milieu de l'abondance, avec une compagne douce & sensible ; mais il eut la folle ambition d'épouser une fille de qualité, qui ne lui apporta qu'un goût décidé pour le faste, & beau-

coup de mépris pour sa naissance. Le repentir suivit de près cette union ; l'humeur impérieuse de madame de Prévalle, & les chagrins qu'elle lui causa, contribuèrent à abrégér ses jours ; il mourût dans un âge qui lui promettoit encore une longue vie.

M. de Prévalle ne laissa que deux filles pour héritières de sa fortune. L'aînée, dont l'humeur fière & hautaine plaisoit à sa mère, gagna toute son affection, & la jeune Sophie fut mise dans un couvent, où on n'épargna rien pour lui donner le goût de la retraite. Madame de Prévalle avoit de grandes vues sur sa fille aînée : elle vouloit, disoit-elle publiquement, la faire rentrer dans le rang dont elle étoit sortie ; & pour mieux réussir dans ses desseins, elle exigeoit que sa sœur prît le voile.

L'esprit de Sophie ne s'ouvrit pas à la persuasion ; son caractère vif & enjoué ne pouvoit se plier à l'austérité de la vie religieuse ; & son jeune cœur, dont la sensibilité commençoit à se développer, lui disoit qu'elle ne trouveroit pas le bonheur dans le cloître. Parmi un grand nombre de pensionnaires qui habitoient la même retraite, elle choisit Ma-

demoiselle de Floricourt pour en faire son amie & la confidente de ses peines. Jusqu'alors, elle ne s'étoit arrêtée que légèrement sur les vues de sa mère ; mais le moment étoit venu où elle alloit sentir le prix de la liberté.

Mademoiselle de Floricourt avoit un frère qu'elle aimoit beaucoup, & qui venoit souvent la voir ; elle pressa un jour Sophie de venir à la grille où ce frère l'attendoit. Mademoiselle de Prévalle ne savoit rien refuser à son amie ; elle s'y laissa conduire. Le Chevalier fut frappé de sa beauté & de ses grâces naissantes. Ce je ne fais quoi, dont on ressent si vivement les effets, triompha du jeune Floricourt ; la douceur & la gaieté de Sophie, qualités qui annoncent un caractère heureux, achevèrent sa défaite. Ses yeux furent sans cesse attachés sur elle. Un plaisir secret l'enchaînoit à la grille ; mais le déclin du jour l'obligea de se retirer : il promit à la sœur de partager souvent sa solitude ; & j'espère, dit-il, en regardant Mademoiselle de Prévalle, que votre aimable amie ne me fera pas repentir de l'avoir connue, en me refusant le plaisir de la voir encore. Ce compliment

NOVEMBRE. 1776. 19

fit rougir Sophie ; mais il ne lui déplut point. Le Chevalier joignoit une taille élégante à la plus jolie figure. Il avoit un air de sensibilité qui inspiroit la tendresse , & son ame répondoit à sa physionomie. Mademoiselle de Prévalle sentit , en le voyant , une émotion jusqu'alors inconnue ; son sommeil fut agité : elle s'endormit en pensant au jeune Floricourt , & le retrouva à son réveil. Dans le même moment , elle craignoit & desiroit sa présence ; mais elle ne confia point à sa sœur ce qui se passoit dans son ame. Ces deux amies étoient ensemble lorsqu'on vint annoncer l'arrivée du Chevalier. Sophie voulut feindre un mal de tête , afin de rester dans sa chambre ; mais elle céda autant à ses desirs , qu'aux instances de Mademoiselle de Floricourt.

Le Chevalier avoit un air triste & abattu , qui donna de l'inquiétude à sa sœur. Mon cher frère , lui dit elle , vous me paroissez changé , auriez-vous quelque chagrin ? Vous savez combien je vous aime : me sera t-il permis de le partager ? Ce n'est rien , ma chère Lucile , répondit le Chevalier ; j'ai été un peu incommodé , mais cela va beaucoup mieux. Son trouble démentoit ses discours , &

ses yeux disoient à Sophie qu'elle senle pouvoit le dissiper. Il garda quelque temps le silence; mais le sentiment l'emportant sur sa timidité: seroit-il vrai, Mademoiselle, lui dit-il, que vous soyez destinée à passer vos jours dans un cloître? Quoi! tant de beauté seroit ensevelie dans ces murs! M. le Chevalier, répondit Sophie, en rougissant, je suis sensible à l'intérêt que vous prenez à mon sort; mais je dois suivre la volonté de ma mère; je n'attends que le moment de prendre le voite: on dit que mon bonheur en dépend. Elle ne put prononcer ces mots sans émotion; quelques larmes vinrent mouiller ses paupières. Ces marques non équivoques de la douleur de Sophie, augmentèrent les regrets du Chevalier. Les amans sont toujours extrêmes dans leurs projets. Ah! Mademoiselle, s'écria-t-il avec transport, vous n'acheverez point ce sacrifice; permettez moi de voir Madame de Prévalle; je me jeterai à ses genoux, & je ne les quitterai que lorsqu'elle m'aura promis de vous laisser libre. Vous gardez le silence; me refusez vous votre aveu? Hélas! répondit Sophie, il ne vous seroit d'aucune utilité. Je connois ma mère; elle

est inflexible. Votre démarche ne serviroit qu'à l'irriter contre moi. Il m'en coûtera sans doute; mais..... N'achevez pas, cruelle Sophie. Quoi! ne vous aurois-je connue que pour être le plus malheureux des hommes? Pardonnez à la crainte de vous perdre, l'aveu de la plus vive passion. Je n'ai pu vous voir sans vous adorer. Ma chère Lucile, ajouta-t-il, en parlant à sa sœur, à qui cette scène arrachoit des larmes, joignez vos prières aux miennes. Sophie ne put résister à ces preuves de tendresse; son cœur ignoroit l'art de feindre; elle laissa entrevoir au Chevalier qu'il augmentoit le desir qu'elle avoit de conserver sa liberté.

Lucile qui voyoit les choses avec plus de sang-froid, jugea que son frère devoit confier ses sentimens à madame de Floricourt, & l'engager à parler à la mère de Sophie. La vivacité du Chevalier fut obligée de céder à la sagesse du conseil; mais il demanda à Mademoiselle de Prévalle s'il lui seroit permis d'adoucir les peines de l'absence par de fréquentes visites. Vous aimez trop Lucile, répondit Sophie avec une douceur charmante, pour l'abandonner

21 MERCURE DE FRANCE.

dans sa retraite , & nous ne nous quittons jamais.

Ces deux jeunes cœurs furent bientôt d'intelligence. Mademoiselle de Prévalle oublia toutes ses inquiétudes , pour se livrer au plaisir d'aimer & d'être aimée ; mais ce sentiment ne servira bientôt qu'à dévoiler à ses yeux toute l'horreur de sa situation. La Marquise de Floricourt rappela sa fille auprès d'elle ; cette séparation imprévue renouvela les chagrins de Sophie. Lucile étoit sa seule amie ; avec Lucile , elle pouvoit voir le Chevalier , ou parler de lui ; cette consolation alloit lui être refusée. Pourquoi ! disoit-elle à Mademoiselle de Floricourt , vous ai-je suivie au parloir ? Si je n'avois pas vu le Chevalier , si sa tendresse n'avoit pas fait naître la mienne , mon sort me paroîtroit moins affreux. Je ne connoissois point l'amour & ses tourmens. Hélas ! devois-je espérer d'être jamais heureuse ! Rassurez-vous , ma chère Sophie , lui dit Lucile , en la pressant entre ses bras ; mon frère vous adore ; il perdra plutôt la vie que de vous abandonner. Ces deux amies se tinrent longtemps embrassées en versant des larmes ; mais enfin il fallut faire violence à l'ami-

NOVEMBRE. 1776. 23

nié. Lucile partit, & la triste Sophie resta seule dans sa chambre, livrée à toute sa douleur.

La solitude est la mère des réflexions; tous les prestiges qui nous fascinoient les yeux disparaissent; l'ame rentre en elle-même, & juge plus sainement de tout ce qui l'intéresse. Jusqu'alors Mademoiselle de Prévalte avoit espéré; mais depuis le départ de son amie, tout se peignit en noir à son imagination. A chaque instant, elle trembloit que sa mère n'arrivât, & ne se servît de son autorité pour la forcer à prendre le voile. Le Chevalier n'étoit pas dans une situation plus tranquille. Il fit à sa mère l'aveu de sa tendresse; il se jeta à ses pieds, pour la conjurer de ne pas remplir ses jours d'amertume. Lucile joignit ses prières aux siennes, & fit le portrait de Sophie. La Marquise de Floricourt avoit la plus vive tendresse pour ses enfans: Levez-vous, mon fils, lui dit-elle; auriez-vous dû penser un moment que je m'opposerois à votre bonheur? Je n'ai d'autre desir que de vous voir heureux. Le Chevalier, au comble de sa joie, embrassa mille fois la meilleure des mères; il ne prévoyoit plus aucun obstacle: les amans se

font toujours illusion sur l'avenir. La Marquise connoissoit peu Madame de Prévalle; mais elle croyoit que toutes les mères avoient son cœur. Le lendemain, elle se fit conduire chez elle, & avec une noble franchise, elle l'instruisit du moment où son fils avoit vu Sophie, & le desir qu'ils avoient d'être unis. Si la main de mon fils, ajouta-t-elle, vous est agréable, nous aurons le plaisir de faire deux heureux. Madame de Prévalle étoit bien éloignée de consentir à cet hymen. Elle dissimula, & répondit à Madame de Floricourt que sa demande la flattoit infiniment; mais que sa fille avoit toujours fait paroître un goût décidé pour la retraite, & qu'un changement si subit avoit besoin d'être éprouvé. Les véritables sentimens de Madame de Prévalle n'échappèrent pas à la Marquise; elle se retira peu satisfaite de cette réponse, & remplie d'une tendre inquiétude pour son fils. L'événement justifia ses craintes.

Le Duc de... dont les affaires étoient en mauvais ordre, cherchoit une femme qui pût relever sa fortune. On lui parla de Mademoiselle de Prévalle; il se fit présenter chez elle, & parut lui rendre des soins; mais il attendoit, pour se dé-
clater,

clarer, qu'elle restât seule héritière. Madame de Prévalle le soupçonna. Une alliance aussi brillante flattoit trop son ambition pour qu'elle ne s'intéressât pas vivement à sa réussite. La visite de Madame de Floricourt lui ouvrit les yeux sur les difficultés quelle y trouveroit, si elle ne prenoit une prompte résolution; & la Marquise ne l'eut pas plutôt quittée, qu'elle se fit amener des chevaux de poste, & se rendit au Couvent de...

Sophie seule dans sa chambre, pleuroit sur son sort, lorsqu'on lui annonça que Madame de Prévalle venoit d'arriver avec le dessein de la faire sortir. Cette nouvelle lui causa des transports de joie: elle crut que l'aurore du bonheur se levoit enfin sur elle. Mais, hélas! que son erreur fut de peu de durée! L'air sévère de Madame de Prévalle la glaça d'effroi, & l'avertit de son malheur. Cette mère insensible poussa la dureté jusqu'à refuser les caresses de sa fille. Elle la fit monter dans sa chaise, &, sans lui dire un seul mot, elle la conduisit à l'Abbaye de... où, le lendemain de son arrivée, elle fut forcée de prendre le voile.

Quelle fut la douleur de Sophie lorsqu'elle porta ses regards sur l'avenir;

B

elle descendit au fond de son cœur, & le trouva brûlant d'un amour sans espoir! C'est donc-là, disoit-elle, en fixant tristement les murs de sa cellule, c'est-là qu'il faut m'ensevelir, c'est-là que je suis destinée à verser des larmes de sang. Mère cruelle! ne m'avez-vous donné le jour que pour me sacrifier! Momens terribles! vous serez les derniers de ma vie! Le silence qui règne dans les cloîtres plaît à ces filles innocentes qui se sont consacrées volontairement à Dieu; mais il augmente les tourmens d'un cœur amoureux; rien ne le distrait; toutes ses pensées se tournent vers l'objet aimé. La tendre Sophie ne voyoit que son Amant; son image s'attachoit à ses pas & la suivait jusqu'aux pieds des autels. Elle n'avoit pas même une amie à qui elle put confier ses peines. Une pitié généreuse habite rarement dans les cloîtres. On y frémit au seul nom de l'amour. Une jeune Religieuse nommée Cécile, fut la seule qui parut s'attendrir sur le sort de Mademoiselle de Prévalle. Elle n'étoit point de ces femmes qu'un excès de zèle rend insensibles aux malheurs des passions; elle avoit elle-même éprouvé leur pouvoir. Sur le point d'être unie à

un homme qu'elle aimoit autant qu'elle en étoit aimée, elle avoit eu la douleur de voir le nom de son Amant sur la liste des Officiers tués dans une action où il s'étoit trouvé. L'ennui qu'elle éprouva dans le monde après cette perte, la conduisit à l'Abbaye de... où elle venoit de faire profession.

L'air triste & languissant de Sophie, des larmes toujours prêtes à couler, des soupirs à demi étouffés, touchèrent vivement la vertueuse Cécile. La véritable pitié est compatissante; elle voulut partager les chagrins de Mademoiselle de Prévalle; & la surprenant un jour dans un moment où elle se croyoit seule: Aimable Sophie, lui dit elle, vous changez à vue d'œil; le poids de la douleur vous accable. Il est doux quelquefois de pouvoir déposer ses peines dans le sein d'une amie; si elle ne peut en faire cesser la cause, elle fait au moins les adoucir en les partageant. Regardez-moi comme une autre vous même, & non comme une de ces femmes curieuses par oisiveté. Le malheur rend sensible, & je ne l'ai que trop connu avant de trouver dans cet asyle le repos dont vous ne jouissez pas.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

Sophie ne put résister à ces marques d'amitié ; son cœur étoit plein : elle le soulagea en l'ouvrant à Cécile, qui la serroit entre ses bras, & mêloit ses larmes aux siennes, sans avoir la force de la consoler. Hélas ! dit Mademoiselle de Prévalle, vous gardez le silence ! vous voyez qu'il n'est point de remède à mes maux. Est-il un sort plus affreux que le mien ? Je n'ai plus de mère, ou, si j'en ai une, elle me plonge un poignard dans le sein. J'avois une amie, elle m'abandonne. Ah ! sans doute, mes pleurs coulent pour un ingrat ; s'il m'aimoit encore, n'auroit-il pas trouvé le moyen de m'écrire, de me parler, de parer le coup qui me menace ? Qui l'auroit cru perfide ? Ma Sophie, disoit-il, je ne respire que pour vous ; si je vous suis cher, ne prononcez pas des vœux qui seroient le malheur de ma vie. Le cruel ! que ne me laissoit-il mon indifférence ! Vous vous affligez peut-être trop, lui dit Cécile ; si le Chevalier est tel que vous me l'avez peint, il n'est point ingrat. Sans doute il ignore en quel lieu vous êtes ; il est, comme vous, plongé dans la douleur & l'incertitude. Le seul moyen de consoler les infor-

NOVEMBRE. 1776. 29

tunés est de s'affliger avec eux, & de rallumer dans leur cœur l'espérance prête à s'éteindre. Sophie se plut à croire qu'elle étoit encore aimée, & ses inquiétudes diminuèrent lorsqu'elle vit son année de noviciat écoulée, & qu'on ne la pressoit pas de prononcer ses vœux. La joie de Cécile étoit égale à la sienne. Je l'avois bien prévu, ma chère Sophie, lui disoit-elle, qu'on cesseroit de vous persécuter. La nature a des droits qu'elle abandonne rarement. Votre mère se laissera fléchir. On aime à se persuader ce qui flatte les desirs. La douleur de Mademoiselle de Prévalle se calma : les fleurs de la jeunesse commencèrent à reprendre leur éclat ; mais elles étoient destinées à parer la victime ; l'orage alloit éclater.

La tendresse que la Marquise de Floricourt avoit pour son fils, l'étoit languissant où elle le voyoit, l'engagèrent à faire de nouvelles démarches auprès de Madame de Prévalle ; mais rien ne put émouvoir sa pitié : elle fut inflexible ; l'ambition l'aveugloit. Le Duc de... venoit enfin de se déclarer, & le mariage de Mademoiselle de Prévalle devoit suivre le sacrifice de sa sœur.

Déjà Sophie osoit espérer que le voile

B iij

qui la couvroit se changeroit en bandeau nuptial, lorsque l'arrivée de Madame de Prévalle vint jeter l'alarme dans son ame. Ce moment alloit décider de son sort. Cécile fut obligée de la soutenir jusqu'à parler. Elle entre en tremblant, & aperçoit sa mère qui s'entretenoit avec l'Abbesse. Elle se précipite à la grille, & prenant sa main, elle y colle sa bouche sans pouvoir dire une parole. Mais que ce langage eût été expressif pour une mère tendre ! Madame de Prévalle lui fit quelques caresses d'un air contraint, & adressant la parole à l'Abbesse : Puis je espérer, lui dit-elle, que ma fille se rendra à nos desirs ? Est-elle décidée à terminer son noviciat ? Je la crois, répondit l'Abbesse, trop raisonnable pour s'opposer à la volonté d'une mère qui ne veut que son bonheur. Madame de Prévalle affectoit de ne point regarder Sophie ; & sans attendre qu'elle ouvrit son cœur, elle parla des préparatifs nécessaires pour la cérémonie.

L'infortunée Sophie étoit pâle & prête à s'évanouir ; mais le désespoir lui donna des forces. Madame, s'écria-t-elle, en se jetant aux pieds de sa mère, si j'ai perdu votre amitié, par pitié du moins

ne sacrifiez pas votre malheureuse fille. Dieu ne veut que des cœurs purs & tout à lui, & je serai sacrilège & parjure. Donnez tous vos biens à ma sœur; laissez-moi dans cette retraite, je ne m'en plaindrai pas; mais ne me forcez pas à me lier par des nœuds éternels; qu'il me reste encore l'espérance de regagner un jour votre tendresse. La nature étoit muette chez Madame de Prévalle; cette femme dure & impitoyable ne fut point touchée des larmes de sa fille: voilà donc, lui dit-elle, les sentimens que l'exemple a dû vous inspirer dans le séjour de l'innocence. Je rougis de votre égarement. Jugez du péril où vous êtes, par les progrès qu'une passion téméraire a déjà fait dans votre ame. Le monde est rempli d'écueils, & cet asyle est le seul à l'abri de l'orage. Confiez-vous, ma fille, à l'expérience d'une mère qui desire votre repos; préparez-vous à faire profession dans huit jours, & n'espérez plus aucun délai. Cet ordre fatal fut un coup de foudre pour Sophie. Ah! mon père! s'écria-t-elle, que je sens vivement votre perte! Vous aimiez également vos enfans; & si vous viviez encore, vous ne forcerez pas l'une de vos filles à descen-

32 MERCURE DE FRANCE.

dre dans le tombeau, pour faire briller l'autre sur la terre. Ces reproches, dictés par la douleur, irritèrent Madame de Prévalle. Elle ordonna à sa fille de se retirer, & Sophie sortit le désespoir dans le cœur.

Je suis perdue, dit-elle à Cécile, qui l'attendoit avec impatience; l'arrêt est prononcé; il faut renoncer à ce que j'aime. Encore huit jours, & je serai liée pour jamais; pour jamais, grand Dieu! je n'y survivrai pas. Calmez-vous, ma chère Sophie, lui dit Cécile, les remords agiront sur le cœur de votre mère. Ah! vous ne connoissez pas sa dureté; je n'espère plus rien. Je me suis jetée à ses genoux; je l'ai conjurée de ne pas faire le malheur de sa fille: rien n'a pu la faire changer de résolution. Dans le moment on vint annoncer à Mademoiselle de Prévalle que le peu de temps qui lui restoit, avant de se consacrer à Dieu, devoit être passé dans la retraite, & quelle ne pourroit voir personne pendant les huit jours qui alloient précéder la cérémonie. Eh bien! vous l'entendez, dit Sophie, on m'enlève jusqu'à la consolation de verser des larmes dans votre sein. La source en sera bientôt tarie; les bar-

baires ne jouiront pas long-temps de ma douleur.

Le plus violent désespoir s'empara de Sophie, lorsque la nuit eut mêlé les ombres à ses larmes. Vingt fois elle fut sur le point d'attenter à sa vie. Cher Floricourt, s'écrioit-elle, que fais-tu maintenant? Pourquoi n'es-tu pas ici? Viens sauver ton Amante de sa propre fureur; elle est prête à se jeter dans tes bras. Pardonnez, grand Dieu! je m'égaré; mais votre bonté ne veut pas que des parens inhumains forcent leur fille de prononcer des vœux que son cœur dément. Nous sommes tous vos enfans; vous êtes dans l'Univers; par tout on peut vous servir & vous adorer. L'espérance de finir des jours remplis d'amertume, fit succéder à ces transports une douleur morne & réfléchie.

Lorsque le moment fatal fut arrivé, Sophie se laissa conduire à l'église sans proférer une parole: elle trouva sur son passage Cécile qui fondoit en larmes: Réservez vos pleurs pour la mort de votre amie, lui dit-elle en l'embrassant, & elle s'avança vers le lieu du sacrifice. Sa beauté, sa démarche noble & majestueuse excitèrent un murmure d'applaudissemens, qui

34 MERCURE DE FRANCE.

se changèrent bientôt en regrets. La pâleur de Sophie annonçoit le trouble de son ame : on voyoit sur son front les traits du désespoir. Tous les yeux se tournèrent sur Madame de Prévalle , & sembloient lui demander grâce pour sa fille ; mais rien ne parut l'émouvoir : cette femme insensible vit la cérémonie d'un œil ferein. Déjà la victime avoit été couverte du drap funèbre ; elle venoit de dire au monde un adieu éternel , lorsqu'on entendit un grand bruit vers la porte , & aussitôt on vit paroître un jeune homme couvert de sueur & de poussière , qui perçant la foule , se précipita vers la grille , en criant , n'achevez pas , Mademoiselle Sophie , arrêtez. Mademoiselle de Prévalle en proie aux réflexions les plus amères , ne voyoit rien de ce qui se passoit dans l'assemblée. Ce son de voix va jusqu'à son cœur , & la tire de l'accablement où elle étoit plongée. Elle lève les yeux , & apperçoit le Chevalier qui lui tendoit les bras. Jusqu'alors , elle avoit eu assez de fermeté pour soutenir l'appareil lugubre de la cérémonie ; mais son ame ne peut résister à tant de secousses : elle jette un grand cri , & tombe mourante dans les bras de Cécile.

Le Chevalier ignoroit encore si le sacrifice étoit consommé. Il interroge tous ceux qui sont autour de lui : on ne lui répond que par des larmes. Ce triste langage lui en disoit assez ; il sortit désespéré , après avoir suivi des yeux jusqu'à la porte du cœur l'infortunée Sophie qu'on emportoit. Une scène si touchante ne fit aucune impression sur Madame de Prévalle. Cette mère dénaturée voyoit avec une joie cruelle que la victime ne pouvoit plus lui échapper. Elle se déroba à l'indignation de l'assemblée , & partit pour Paris, sans s'informer de l'état de sa fille.

On parvint à rappeler Sophie à la lumière ; mais il lui resta une fièvre brûlante , dont les premiers symptômes annoncèrent le plus grand danger. C'en est donc fait , dit elle à Cécile : Floricourt étoit fidèle , & je le perds pour jamais. J'ai vu ses larmes & son désespoir ; le sort me réservoir ce dernier coup. Hélas ! mes malheurs vont finir : le drap funèbre sous lequel j'ai déjà été enseveli , me couvrira bientôt. Que dites-vous , ma chère Sophie , s'écria Cécile ; vivez du moins pour votre amie , & ne répandez pas l'amertume sur le reste de

B vj

mes jours. La bonté de Dieu est infinie : il rendra le calme à votre ame agitée : ne l'irritez point par un excès de douleur. La mienne, répondit Sophie, n'offense point l'Être suprême : il lit au fond de mon cœur : il sait que la vertu n'en est point bannie ; mais ne peut-on le servir que dans cette enceinte ? Et faut-il, pour lui plaire, renoncer aux bienfaits qu'il répand sur les humains ? Non, ma chère Cécile, une femme vertueuse, qui fait le bonheur d'un époux, une mère tendre au milieu de ses enfans, trouve grâce aux yeux de l'Eternel : mon seul regret est de vous quitter ; mais si je vous suis chère, ma mort vous affligera moins. Je n'aurois traîné que des jours languissans : je ne suis point encore coupable, je la deviendrois peut être. La foiblesse l'empêcha de continuer. Sa fièvre augmenta pendant la nuit, & le lendemain les Médecins déclarèrent qu'ils n'avoient plus d'espérance.

Sophie reçut cette nouvelle avec tranquillité ; & lorsqu'elle sentit que la mort approchoit, elle pria toutes les religieuses qui étoient autour de son lit de se retirer, & ne retint auprès d'elle que son amie. Ma chère Cécile, lui dit-elle

d'une voix éteinte, ma mère viendra peut-être un jour pleurer sur ma tombe; dites lui que sa dureté m'a donné la mort; mais que je la lui pardonne. Le malheureux Floricourt, ajouta-t-elle, en versant quelques larmes: que va-t-il devenir? Si du moins il voyoit ma douleur, la certitude d'être aimé l'aideroit à supporter la sienne; mais le sort nous refuse cette consolation. Il demandera peut-être à vous parler: dites lui que je meurs victime de notre amour: dites-lui combien je desirois faire son bonheur & le mien. Adieu, ma chère Cécile, embrassez votre amie: mes yeux s'obscurcissent. Puisse ma mort servir d'exemple aux mères qui voudroient forcer la volonté de leurs enfans. Un moment après cette infortunée expira dans les bras de Cécile.

Le Chevalier n'avoit encore pu s'arracher des lieux que Sophie habitoit, lorsque la cloche funèbre fit entendre ses sons plaintifs. Il frémit: son cœur est glacé par la crainte. Il veut interroger; la voix lui manque. Enfin il fait un effort pour demander ce que cette cloche annonce. On lui répond que la jeune personne qui a prononcé ses vœux....

38. MERCURE DE FRANCE.

Sophie est morte s'écrie-t-il douloureusement ! & il tombe sans connoissance. L'expression ne peut rendre son désespoir. On fut obligé de veiller à ses démarches, pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Lorsqu'une situation aussi violente fut un peu calmée, il s'informa des derniers momens de son amante : il découvrit qu'elle avoit une amie qui ne l'avoit point quittée pendant sa maladie. Les malheureux aiment à nourrir leur douleur, en parlant de l'objet qui la cause. Le Chevalier se traîne au couvent, & demande Cécile.

Cette vertueuse fille venoit de rendre les derniers devoirs à Sophie : elle arrive au parloir, & reconnoît le Chevalier à son air abattu. Vous êtes sans doute M. de Floricourt, s'écria-t-elle elle ne put en dire davantage. Ses yeux se couvrirent de larmes. Madame, dit le Chevalier, vous étiez la seule amie de Mademoiselle de Prévaille : vous avez été témoin de ses derniers momens. A-t-elle paru se ressouvenir de moi ? elle plaint l'état où sa mort alloit m'exposer ? Ah ! Monsieur, répondit Cécile, si quelque chose peut vous consoler, c'est d'apprendre que le chagrin de ne pouvoir être

à vous, a conduit ma malheureuse amie au tombeau : elle n'a pu résister à une séparation éternelle : elle s'est occupée de vous jusqu'à son dernier soupir. Ce récit augmenta les regrets du Chevalier. Plus il avoit été cher à Sophie, plus sa perte l'accabloit. Il ne quitta Cécile qu'avec peine : il vouloit même rester quelques jours pour s'entretenir avec elle ; mais la Marquise de Floricourt vint l'attacher de ces lieux, & le conduisit dans la capitale, où elle fit tous ses efforts pour mettre son esprit dans une situation plus tranquille. Rien ne put le distraire : l'image de Sophie mourante pour l'avoit trop aimé, le suivoit par-tout. Il parut desirer d'aller à Malthe : la Marquise jugeant que le temps & l'absence calmeront son chagrin, fit violence à sa tendresse, & lui permit de faire le voyage.

La mort imprévue de Sophie causa quelque émotion à Madame de Prévalle. elle ne put se dissimuler qu'elle en étoit l'auteur ; mais il falloit une secousse plus violente pour faire naître les remords qui devoient bientôt la tourmenter. Elle éloigna toutes ses réflexions, pour se livrer au plaisir de voir sa fille chérie épouser

le Duc de ... Rien ne s'opposoit plus à cet hymen ; & la mort de Sophie, loin de le troubler, en pressa l'exécution. Déjà les préparatifs se faisoient avec tout l'éclat que permet l'opulence : la pompe funèbre alloit être suivie des fêtes & des plaisirs ; mais que les projets des hommes sont légers ! Leur esprit avide du nouveau, se transporte dans l'avenir, & croit déjà saisir des objets flatteurs. Le souffle de la mort a passé, & tout est disparu.

Mademoiselle de Prévalle paroïsoit jour d'une santé brillante ; mais cette maladie cruelle, ce fléau destructeur de la beauté, vint jetter l'alarme dans le cœur de sa mère. On eut recours aux plus célèbres Médecins. Les commencemens de la maladie firent beaucoup espérer ; mais le neuvième jour les accidens devinrent dangereux ; & le lendemain, Madame de Prévalle perdit cette fille pour laquelle elle avoit tout sacrifié.

Elle donna les marques de la plus vive douleur. Ce sentiment étoit juste, sans doute, si la tendresse qu'elle avoit pour sa fille, en eût été le seul objet. Elle voyoit en un moment tous ses projets ambitieux s'évanouir ; & le sort

lui réservoir encore d'autres coups. Elle fut obligée de faire trêve à ses larmes; pour défendre ses droits. Les parens de M. de Prévalle indignés de sa cruauté pour Sophie, lui firent rendre un compte exact: Elle se vit dépouiller de la plus grande partie des biens dont elle jouissoit, & réduite aux seuls avantages accordés par la loi. Quels furent ses regrets! lorsque jetant les yeux autour d'elle, elle ne trouva plus qu'un vide affreux dans la nature. C'est alors que le voile tomba, & que sa conduite barbare envers l'infortunée Sophie, livra son ame aux remords vengeurs. Pendant la nuit, des songes effrayans lui faisoient pousser de grands cris: souvent elle croyoit poursuivre Sophie, & malgré ses plaintes, la forcer, le poignard à la main, de descendre vivante dans le tombeau. La frayeur l'arrachoit au sommeil; & alors elle versoit des torrens de larmes. Cette malheureuse mère traîna, dans des tourmens continuels, le reste d'une vie languissante.



V E R S.

ARAMINTE disoit un jour à son Amant :
 D'où vient que vous parlez de moi si rarement ?
 Craignez-vous m'offenser, que vous n'osez rien
 dire ?

Notre sexe, Damis, a cette vanité,
 Qu'il y perde ou qu'il y gagne, il veut être cité :
 Parlez, parlez de moi, dussiez-vous en médire.

*RÉPONSE de la plus aimable des
 Estampoises aux couplets de M. Baugin,
 insérés dans le Mercure de Septembre.*

AIR : Dans ma cabane obscure.

SOIS sûr d'une Bergere
 Qui t'a donné la foi ;
 Le desir de te plaire
 Est mon unique loi.
 Le soir quand je soupire ;
 Te voyant près de moi ,

Faut-il toujours t'instruire,
Ingrat, que c'est pour toi ?

Des Bergers du village
Je méprise l'ardeur.
Cher Damon, ton hommage
Peut seul flatter mon cœur.
En vain de leur martyre
Ils viennent m'assurer :
Ils ont tous l'art de dire...
Et toi l'art d'inspirer.

On me voit d'un air triste
Souvent suivre tes pas ;
J'ignore si j'existe
Quand je ne te vois pas :
Ah ! ma plus douce envie
Est de bien t'enflammer :
Que m'importe la vie...
Si ce n'est pour t'aimer ?



MADRIGAL

*A Madame la Baronne de ***.*

MILLE cygnes fameux par leurs brillans
accords,
Nobles enfans de l'Elbe, ont illustré ses bords.
Mais quand on voit les jeux voltigeant sur vos
traces,
S'unir avec l'esprit, les talens, la beauté,
On devine aisément qu'Apollon & les Grâces,
Sur ces bords enchanteurs ont toujours habité.

*Par M. Cardonne, Premier Commis de la
Maison de MADAME.*

*Mes idées sur le célibat ; par une jeune
Provinciale.*

QUEL préjugé tyrannique s'empare de
tous les cœurs ! d'où vient que l'amour
fuit l'hymen & redoute ses douces chaî-
nes ?

Je vois par-tout une foule d'êtres isolés

que l'inconstance accompagne, que l'ennui poursuit, que les dégoûts alligent; le sentiment n'est plus qu'une erreur, l'amour constant une chimère, & le plaisir un délire passager.

Je trouve à chaque pas des cœurs fermés à la tendresse, des vieillards qui n'ont vécu que pour s'étourdir ou s'égarer; des femmes que le souvenir d'avoir été, pousse avec effort dans la retraite où de longs chagrins les attendent.

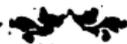
C'est vainement que je cherche l'image du bonheur au milieu de ces objets qui, en formant des liens faciles à rompre, veulent conserver la liberté dans les bras de l'amour; je ne vois autour d'eux que trouble, vanité, folle dissipation, perfidie & déshonneur.

Mais si je porte mes pas au sein d'une famille heureuse, où les noms sacrés de père, de mère & d'époux ne se prononcent jamais sans émotion, où la pratique des devoirs est un délassement, où la vertu n'est pas un vain titre.... Ah! combien mon ame est délicieusement affectée! Je trouve l'honnêteté douce & prévenante assise à la porte; la liberté me prend par la main & me conduit par-tout; la vérité me découvre les différentes

46 MERCURE DE FRANCE.

scènes de ce tableau ravissant ; je vois la sérénité peinte sur le front des maîtres , & la gaieté dans leurs yeux ; un groupe d'enfans se livre devant moi aux folâtres jeux de l'innocence... Je sors de cet asyle de la paix & du bonheur, & les voisins me parlent avec vénération de tout ce que j'ai vu.

Siècle des premiers âges ! toi dont on ne conserve qu'un stérile souvenir, ah ! renais encore , s'il est possible ! renais pour faire aimer de nouveau la vie domestique , la société conjugale , les plaisirs de la raison , de la franchise & des mœurs : que la jeunesse ne perde plus ses beaux jours à la poursuite d'un fantôme de bonheur ; que le luxe qui corrompt toutes les jouissances , qui éloigne le plus souvent des cœurs faits pour s'unir , disparaisse de nos climats pour faire place à la simplicité... & si mon vœu n'est qu'une chimère , qu'elle soit celle des Peuples & des Rois ; il sera bientôt accompli.



*CHANSON nouvelle en réponse à celle
contre les plumes des Dames.*

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

OVONS, consentez aubilaire
De l'innocente volupté,
Cessez de blâmer l'art de plaire
Que l'Amour donne à la Beauté.

Lois d'être un appareil sauvage,
La plume annonce la candeur,
De notre sexe elle est l'image
Par sa souplesse & sa douceur.

Dans l'Olympe & même sur terre,
De cette mode on est épris.
Sans casque ni plume guerrière,
Mais pourroit-il plaire à Cypris ?

Le Dieu qui nous charme au bel âge,
En beauté l'Amour si complet,
S'il ne portoit point de plumage,
Le trouveriez-vous plus parfait ?

Jupin, cet immortel insigne,

48 MERCURE DE FRANCE.

Ce Roi des Dieux se transforma
Sous le plumage d'un blanc cygne
Quand il voulut plaire à Leda.

Qui jamais porteroit envie
Aux délices des Mahomets,
Si les Sultans de Turquie
N'avoient ni croiflans, ni plumets ?

Des plumes la mode nouvelle
Aujourd'hui brille chez les Grands :
A la Cour il n'est point de Belles
Sans porter panaches flottans,

D'Henri marchant à la victoire,
La plume au vent flottoit toujours.
Elle est l'emblème de la gloire
Comme l'ornement des Amours.

Par M. B. D.

LE ZÉPHIR & LA SENSITIVE.

Fable.

UN Zéphire sur une rive,
Cessant de caresser les Nymphes & les fleurs,
Dans ses éternelles langueurs,

De

De l'amour veut encor essayer les douceurs :
 Il s'adresse à la Sensitive ;
 Mais cette fleur, tremblante & fugitive,
 Echappe à ses funestes traits ;
 Elle craint trop que ses attraits ,
 En proie à cet Amant volage ,
 Ne perdent tout leur prix par son cruel hommage.
 Ainsi, jeunes Beautés, des Zéphirs amans
 Craignez le perfide langage ,
 Et le poison de leur encens.

LES SENSIBLES REGRETS.

Anecdote.

DEVANT moi, dans un cercle, une femme
 pleuroit,
 Répandoit un torrent de larmes,
 Se lamentoit, se désoloit.
 Jeune & belle, ses pleurs ajoutoient à ses charmes,
 Et tout chez elle intéressoit.
 Je me disois, hélas ! dans ma douleur amère,
 Peut-être elle regrette un pere, un tendre pere ?
 C'étoit lui qui la consoloit.
 Auroit-elle perdu l'époux qu'elle adoroit ?

C

50 **MERCURE DE FRANCE.**

D'un air triste & rêveur son époux auprès d'elle
Attentivement l'observoit.

Gage heureux d'un amour fidèle,
Son fils seroit il mort? Non; loin d'elle il dormoit.
J'interroge à la fin cette épouse éperdue :
Vous paroissez jouir du destin le plus doux ;
Madame, quelle cause affligeante, inconnue,
Fait donc couler des pleurs dont mon ame est
émue.

Un pere qui vous aime, un sage & tendre époux,
Un fils aimable & cher qui vous réunit tous ;
Vous possédez ces biens : quel bien regrettez-
vous ?

Votre amie à vos yeux est-elle descendue
Dans l'affreuse nuit du tombeau ?
L'avez-vous pour jamais perdue ?
Ah ! dit en sanglottant cette femme ingénaue,
Monsieur !.. j'ai perdu... mon oiseau.

Par M. Drobecq.



ODE A TÉLEPHE.

Horace, Ode XIX. Livre III.

Quantum distet ab Inacho, &c.

DE l'antique Inachus vous nous faites l'histoire;

Vous descendez jusqu'à Codrus,

Couvert par son trépas d'une immortelle gloire ;

Des Grecs sur les Troyens vous contez la victoire,

Et les fils de Pélops & le sang d'Æacus,

Rien n'échappe à votre mémoire. . .

Et vous ne parlez point de boire ?

Les bons vins de Chio nous coûteront-ils cher ?

Chez qui de nos Amis faut-il demain nous rendre ?

Qui chauffera nos bains ? Et comment nous défendre.

Contre les rigueurs de l'hiver ?

Buvons, & n'ayons pas d'autre soin qui nous presse :

Voyons à qui le vin sied mieux dans un repas.

Neuf rasades n'effrayent pas

Celui qui des neuf Sœurs connoît l'aimable ivresse ;

Mais celui qui suit vos loix,

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Grâces, douces immortelles,
Comme vous, craint les querelles,
Et n'en boit pas plus de trois.
Vive, vive un peu de folie !
Pourquoi des flûtes, des hautbois ?
N'entendons-nous plus l'harmonie ?
Que par mille plaisirs nos sens soient ranimés,
Que de nouvelles fleurs nos lits soient parfumés :
Étonnons les voisins du bruit de notre orgie.
Rhodé, qui touche à l'âge où l'on cherche un
vainqueur,
Admirant vos cheveux, votre belle fraîcheur,
De vous, Téléphe attend sa première défaite ;
Moi, je sens pour Glicere une flamme secrète
Qui brûle & dessèche mon cœur.

Par M. L. R.

LE mot de la première Enigme du volume précédent est *Tour* ; celui de la seconde est *Ruisseau* ; celui de la troisième est *Chapeau*. Le mot du premier Logogryphe est *Mercure* (Dieu de la Fable) où se trouve *ré*, *mur*, *mère*, *mer*, *cure* (terme de Médecine), *Mercure* ;

NOVEMBRE. 1776. 53

celui du second est *Fange*, où l'on trouve
Ange; celui du troisième est *Cordeau*, où
se trouve *cor & eau*.

É N I G M E.

DEVINE, cher Lecteur, un être original;
Peu docile & peu libéral:
Être qu'on nomme corps, mais corps inconce-
vable.

Ses membres sont-ils dispersés?
Rien de plus agréable!
Mais sont-ils rassemblés?
Ah! pour lors, c'est le diable!

*Par M. R * *, Chanoine*

A U T R E.

COMME tout est soumis aux temps!
Que d'usages si différens!
Je fus jadis du sexe la parure,
Sa plus ancienne & plus noble coëffure:
Bientôt après l'ornement d'un Prélat,

C iij

54 **MERCURE DE FRANCE.**

D'un Abbé, du Cardinalat,
 D'un membre de primatiale,
 D'un Trésorier chef de Collégiale,
 Du souverain Pontificat ;
 Enfin le bonnet d'un soldat ;
 Dans quelque ville Germanique,
 Celui d'une fille publique ;
 Dans les Vosges, chez les Lorrains,
 Celui du dernier des humains,
 (Même son nom dans toute une Province).
 Plus d'un Souverain, plus d'un-Prince
 Me porte en son armorial ;
 Je figure au dessous du casque Impérial ;
 Plus d'une Maison d'Allemagne
 Me porte en cimier. En Espagne
 Je couvre un hérétique, un impie, un Hébreu
 Qu'on vient de condamner au feu ;
 Et lorsque les Normands, de mémoire éternelle,
 Conduisoient au bûcher la célèbre Pucelle,
 En signe de honte & d'affront,
 Je m'élevois sur son pudique front.

*Par M. de Bouffanelle, Brigad.
 des Armées du Roi.*



A U T R E.

A ce que j'ose déclarer,
 Jugez de l'état de mon ame;
 L'objet qui me fait soupirer
 N'est jamais celui que j'enflamme.

Par M. Jacques Piron.

LOGOGYPHE.

Du bien-être commun, sources toujours ai-
 mables,

Nous avons le talent d'éblouir tous les yeux;
 Nous faisons des heureux, quelquefois des cou-
 pables:

Nous subjuguons la terre & fléchissons les cieuz.

Huit lettres composent mon être;

Ami Lecteur, en combinant,

Tu verras aussi-tôt paroître

Le ministre d'un élément;

Le symbole de la sagesse;

Le refuge du Nautonnier;

Le vrai trône de la mollesse;

Ce qui soutient le monde entier;

Civ

Un légume très-ordinaire ;
 Un poisson de mer bien goûté ;
 De riviere un autre vanté ;
 D'un homme d'esprit le contraire ;
 Une ville dans la Toscane ;
 Un meuble qu'on trouve par-tout ,
 Dans la plus chétive cabane ;
 Des quadrupedes le surtout ;
 Ce qui soutient le mécanique
 De tous les corps organisés ;
 Enfin deux notes de musique ;
 La perte des gibiers chassés.

A U T R E .

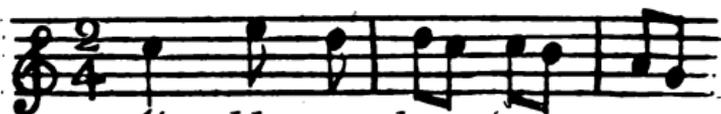
QUOIQUE d'un non breux régiment,
 Je ne porte pas l'uniforme,
 Dans l'exercice seulement,
 Je parois aux autres conforme.
 On me taxe, chez bien des gens,
 De légéreté, d'inconstance :
 Hélas ! sans sortir de la France,
 Je n'ai que trop de partisans.
 Déjà, Lecteur, tu me devine :
 Qu'importe ? allons jusqu'à la fin,
 Pour t'éclairer dans ton chemin,

VERS

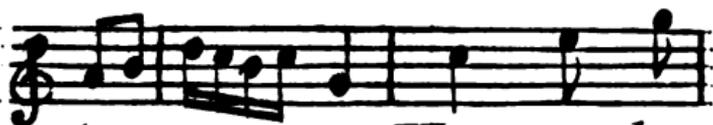
Pour un mariage .

Les Paroles de M. Droüet ;

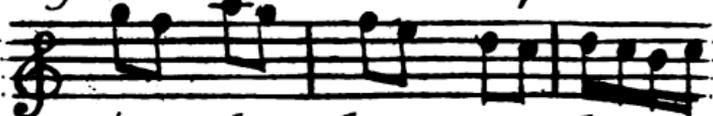
La musique de M. Bénaut .



Aimable et char-man :- - te



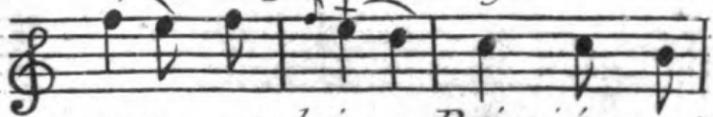
jeu - nes :- - se Vous que le



Dieu de la ten - dres :- -



- se Range pour ja - mais



sous ses loix ; Puissies vous



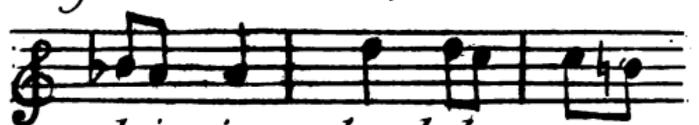
do - cile à sa voix ,



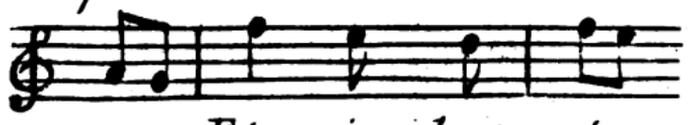
Tou-jours é-poux , tou-



-jours a-mants, Gouter les



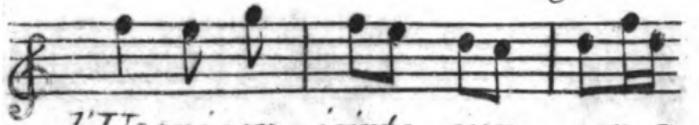
plai-sirs du bel a-



-ge , Et voir dans votre



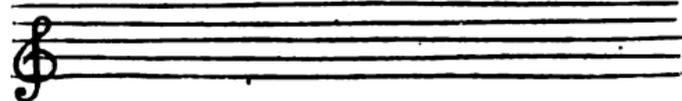
heu-reux mé-na-ge ,



l'U-ni-on jointe aux sen-



ti-ments .



Sur huit pieds toujours je chemine.

Les combinant, d'abord tu vois

Un Dieu célèbre en Arcadie,

Qui le premier tira d'un bois

Des accords & de l'harmonie ;

Plus, une constellation ;

Un chef-d'œuvre de la nature,

Qui, dans la brillante parure,

Nous dénote une passion ;

Un légume fort usité

Chez les Peuples de la Garonne ;

De la bienfaisante Pomone,

Un fruit d'une rare beauté.

Enfin je suis si nécessaire,

Que sans moi tout va tristement :

Cependant il est ordinaire

De rougir en me demandant.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Les Courtisannes, ou l'École des mœurs,
Comédie, avec cette épigraphe tirée
du second acte de la Pièce :

Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte ?
nous !

A Paris, chez Moutard, Libraire de
la Reine, de MADAME & de Madame
la Comtesse d'Artois. Prix 1 liv. 10 s. *

LE premier devoir du Poëte comique
est de peindre les mœurs, & de tendre
à les rectifier. Il est moins fait pour étaler
une froide morale, que pour attaquer le
vice. Il est moins comptable au Public
du sujet qu'il traite, que de la manière
dont il l'a traité. Il atteint son but, lorsqu'il

* L'abondance des matières ne nous ayant pas
permis de parler plutôt de cette pièce avec l'étendue
convenable, nous en avons différé l'analyse
jusqu'à ce moment.

qu'il parvient à faire sentir le ridicule de certains travers, ou le danger de certaines foiblesses. N'a-t il point choqué le bon ordre dans son choix ? il n'a plus à répondre qu'au tribunal du Goût. Il n'est point, sans doute, contre l'ordre public d'attaquer une certaine classe de femmes qui se piquent peu de le respecter. Tout ce qu'on pourroit craindre, ce seroit que, dans une matière aussi délicate, les tableaux ne devinssent presque aussi peu décens que la chose même ; mais si le peintre est parvenu à surmonter cet obstacle, il faut lui tenir compte & de la difficulté vaincue, & du talent qu'il a fallu pour la vaincre.

La Comédie des Couttissannes est en trois actes. Dans le premier, on voit d'abord paroître Rosalie, principale Actrice de la Pièce, & Marton, sa confidente, ou, pour mieux dire, sa complaisante. Rosalie est occupée à considérer différentes étoffes. Elle admire un Pekin ; elle est éprise d'un Quésaco. Marton lui montre un écrin qui paroît bien plus digne d'attention à la Confidente. C'est un présent du Financier Mondor. Rosalie y jette à peine un coup d'œil, & s'écrie, en contemplant sa coëffure :

C vj

60 MERCURE DE FRANCE.

Alary * s'est, ma foi, surpassée !
Regarde cette plume avec grace élançée...
Que je vais réussir au bal de l'Opéra !

L'intéressée Marton lui montre une
boîte d'or bien fournie en matière. Rosa-
lie qui trouve ce lingot de mauvais goût,
le lui donne ; elle ajoute, en parlant de
Mondor :

Avec ses diamans ,
Dont la collection le ravit & l'enivre ,
Il devient chaque jour plus difficile à vivre.
De ses chevaux anglois qu'il raffole chez lui ;
Mais qu'il ne vienne pas m'apporter ses ennuis.

M A R T O N .

Apprenez que Mondor est un homme en faveur ,
Un homme essentiel. Sa politique habile
Aux passions des Grands a su le rendre utile.
A ce titre-là seul il faut le conserver.

R O S A L I E .

Par de pareils emplois il croit se relever ?

M A R T O N .

S'il le croit ? Mais sans doute. Ignorez-vous encore

* Fameuse Marchande de modes.

Que dans ce siècle ci le caducée honore,
 Que c'est un sûr moyen de parvenir à tout,
 Et qu'il n'est point d'état mieux accueilli par-tout?
 C'est un art à la mode, & réduit en système
 Par plus d'un Important, par plus d'un Abbé
 même.

Connoissez donc nos mœurs & défabusez-vous.
 Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte?
 nous!

A t-on besoin d'aïeux alors qu'on est jolie?
 La France par degrés à tel point s'est polie,
 Que nous donnons le ton à la ville, à la cour,
 Et qu'on pardonne tout aux erreurs de l'amour.
 Fiez-vous là dessus à mon expérience.
 Tel aujourd'hui vous voit avec indifférence,
 Qui peut être demain mettroit tout son orgueil
 A recevoir de vous la faveur d'un coup-d'œil.

Il seroit difficile de ne pas sentir la beauté, & malheureusement même la vérité de cette tirade. Le mot de *Caducée* pourra paroître un peu fort dans la bouche de Marton, mais elle a été annoncée com-
 ayant elle-même figuré autrefois dans le monde, où elle a, comme tant d'autres, saisi quelques termes qu'on est surpris de de lui entendre prononcer. Vient ensuite une énumération des captifs que Rosalie

62 MERCURE DE FRANCE.

traîne enchaînés à son char. Ils sont peints chacun à part, avec agrément & précision. Voici comment la Confidente parle de Gernance qui doit jouer un si grand rôle dans la Pièce.

Romanesque, & voilà ce qui plaît à votre âge,
C'est par vous que l'amour eut son premier hom-
mage ;

Sa figure est charmante ; elle a dû vous tenter,
Et ce qu'il vous propose a droit de vous flatter ;
Mais avec lui, sur-tout, craignez d'être impru-
dente,

Et gardez, s'il se peut, une ame indifférente.

Ce jeune homme est décidé à épouser Rosalie. Un certain Sophanès, homme à préceptes hardis, abuse de sa confiance, pour l'exciter à ce mariage. Il est lui-même très-lié avec Rosalie, à qui il veut procurer cette bonne fortune *par reconnaissance*. Rosalie craint que Gernance n'ouvre enfin les yeux. Sophanès la rassure.

Cette première scène renferme une exposition nette & pittoresque du sujet. Elle est, pour ainsi dire, toute en action. Rosalie ne pouvoit mieux débiter que par l'examen de sa parure. Sa frivolité est une des vertus caractéristiques de son état,

La troisième scène se passe entre Martron & Gernance. Il persiste à offrir sa main à sa maîtresse, qui persiste elle-même à la refuser, pour s'en assurer mieux. Voici les motifs insidieux qu'elle emploie :

Je ne suis point, Gernance, insensible à l'amour ;
 Mais je veux vous forcer à m'estimer un jour ,
 En combattant l'erreur dont votre ame est séduite.
 Vous voyez à quel sort le malheur m'a réduit e.
 Je ne puis seulement supposer sans effroi
 Le moment où vos yeux, trop prévenus pour moi,
 Eclairés tout-à-coup, verroient le précipice
 Où vous auroit conduit un amoureux caprice.
 Croyez, quand je refuse un partage aussi doux ,
 Que, peut être, je suis plus à plaindre que vous.
 Ainsi que votre amour, ma foiblesse est extrême ;
 Mais je veux vous sauver, s'il se peut, de vous-
 même .

On présume bien que Rosalie ne résiste pas toujours. L'instant du mariage est fixé au jour suivant. Rosalie quitte Gernance pour aller, où? chez Mondor.

Scène entre Gernance & Martron qui achève de l'aveugler par une fausse confiance. Elle lui remet en même-temps une fausse lettre de Milord Carlinsfort, qui

a, dit-elle, inutilement offert sa fortune
& sa main à Rosalie.

Mélas ! de désespoir il est parti pour Londres,

Ajoute Marton, qui le croit effectivement parti. Rosalie est dans la même erreur, ainsi que Sophanès, fabricant de la lettre. Gernance est transporté d'admiration & de reconnoissance ; mais une visite fâcheuse vient troubler sa joie. Il voit arriver Lysimon, son ancien ami, homme sage, ami de l'ordre & des mœurs : homme qui contraste parfaitement avec Sophanès, qui lui a cependant appris où il pourroit, dans ce moment, trouver Gernance. Il vient pour le détourner du parti scandaleux qu'il a pris. La morale de l'ami ne corrige point le jeune homme. Il plaide vivement la cause de son amour & de sa Maîtresse. Il ajoute ;

Croyez qu'à l'amour seul je ne me fierais pas.
Rosalie, à mes yeux, sans biens & sans appas,
Par d'autres qualités sauroient encor me plaire :

(Il lui montre la lettre de Milord Carlinfort).

Jugez si ce refus est d'une ame vulgaire :
Lisez.

LYSIMON, *après avoir lu.*

Quoi ? vous croyez à ces sottises-là ?

Mais, mon cher, il n'est point de filles d'Opéra

Qui ne sache au besoin se forger de ces titres.

Vous riez. Je n'en veux que vos yeux pour arbitres,

Et je vous prouverai...

G E R N A N C E.

L'on ne me prouve rien.

Lysimon sort, bien décidé à tout mettre en usage pour détromper Gernance, & Gernance à suivre son projet.

Dans la première scène du second acte, Marthon entretient Rosalie des efforts que fait Lysimon pour lui arracher Gernance. Rosalie se flatte que l'amour pourvoira à tout. L'intrigante Marthon lui demande si elle a quelquefois rencontré dans le monde ce Lysimon si austère ; fort peu, répond Rosalie. Sur cette simple réponse, Marthon projette une ruse que la crédulité de Gernance doit rendre efficace. On parle de Mondor ; on admire un nouveau brillant dont il a décoré la main de Rosalie, dans l'entretien particulier qu'elle vient d'avoir avec lui.

R O S A L I E .

A propos, mon Maître de guitare
Devrait-être arrivé...

M A R T O N .

Qui? votre Abbé Ficher!
Que diable faites-vous de ce colifichet?
C'est bien-là le moment!

R O S A L I E .

Que tu deviens sévère?
Sais-tu qu'on en raffole? Une voix si légère!
Des sons si bien filés! un timbre si brillant!
Cours vite à mon boudoir, peut-être qu'il m'at-
tend.
Mais, non, j'y vais moi-même. A moins que je
ne sonne,
Absolument, Marton, je n'y suis pour personne.

M A R T O N .

Belle précaution! pour qui? pour un Abbé!

R O S A L I E .

Que Martin tienne ouvert l'escalier dérobé,
Entends-tu?

M A R T O N .

Je voudrais, morbleu, ne pas entendre.
Et si Gernance vient?

ROSALIE.

Tu le feras attendre.

Ce dernier trait caractérise encore mieux Rosalie, que tous les précédens. On n'ignore point que les pareilles sacrifieroient tout arrangement de fortune, plutôt que de se refuser un caprice.

Gernance arrive en effet; il paroît fort ému; il voudroit sur le champ parler à Rosalie. Marton lui dit qu'elle n'est pas encore de retour, mais qu'elle ne peut tarder. Elle saisit cet entretien pour essayer de brouiller Gernance avec Lysimon, qu'elle soupçonne de vouloir éloigner Gernance de Rosalie. Elle suppose que Lysimon a été vivement épris de cette jeune personne; qu'il en a été mal reçu, & que depuis ce moment, il n'échappe aucune occasion de la décrier.

Il lui avoue que Lysimon a tout employé pour le guérir de sa passion, pour lui rendre sa Maîtresse plus que suspecte.

Sophanès survient. Il s'excuse auprès de Gernance de lui avoir adressé dans ces lieux le triste Lysimon. Marton lui en fait un léger reproche, & l'instruit en deux mots de la ruse qu'elle emploie

pour combattre ce fâcheux censeur. Sophanès appuie cette ruse. Je l'avois bien prévu, dit-il à Gernance :

Tu n'auras le suffrage
 Que de quelques esprits à peine remarqués,
 Et toujours, à coup sûr, par l'envie attaqués.
 Tu fais ce que tantôt j'ai cru devoir te dire.
 Mais si de ta raison le souverain empire
 T'élève, en homme libre, au dessus des clameurs
 De ce peuple indiscret qui crie au nom des mœurs,
 Moi-même aveuglément je t'invite à conclure.
 Rosalie a l'esprit, les talens, la figure ;
 D'un honnête homme, au moins, je lui crois les
 vertus :
 Hé bien ? pour être heureux, que te faut-il de
 plus ?

G E R N A N C E .

Ah ! je te reconnois à ce noble langage.
 Que peut le préjugé contre la voix du sage ?

M A R T O N .

Ma foi, le vrai bonheur est de vivre pour soi.

Ces vers sont faits supérieurement. Le dernier est peut être même trop beau dans la bouche de Marton.

On annonce l'arrivée de Rosalie, &

NOVEMBRE. 1776. 69

Sophanès se retire, après l'avoir saluée respectueusement. Scène entre elle & Gernance; elle lui donne son portrait; il en fait une galante critique, & qui tourne toute au profit de l'original. Enfin il annonce à Rosalie qu'il ne la quitte que pour aller trouver son Notaire. C'est au jour suivant que le mariage est fixé; mais Gernance doit revenir encore vers le soir.

MARTON.

Cet enfant vous aime à la folie,
Et vous lui devez bien quelque tendre retour.

ROSALIE.

Tant d'amour, à la fin, doit inspirer l'amour.
Je crois que par degrés sa passion m'enflamme,
Et ce n'est plus l'orgueil qui commande à mon ame.

Ce trait nous semble heureusement placé. Il adoucit la teinte du caractère de Rosalie. On sent qu'il n'étoit point nécessaire de la rendre trop odieuse; le danger que court Gernance est toujours assez grand, pour que le but moral de l'Auteur soit rempli. Quelque bruit se fait entendre; c'est Mondor qui amène avec lui Ardenice, Erminie, Hortense. Elles viennent féliciter Rosalie sur sa grandeur pro-

70 MERCURE DE FRANCE.

chaîne. Toutes pourroient jouer le même rôle que leur amie, & mettre leur amant dans le même péril. La conversation est analogue aux Interlocuteurs. Les nouvelles qu'on y débite, n'offriront point de matériaux pour l'histoire. Arsinoé vient de quitter Clitandre; d'Orval, Aglaé; Julie est devenue dévote, & trouve un mari,

R O S A L I E.

Vous ne me dites rien de l'illustre Arsénic ?

M O N D O R.

On prétend qu'elle mène une assez triste vie
Avec son Commandeur. Il en est si jaloux,
Qu'on ne peut lui parler sans le mettre en cour-
roux.

C'est bien de tout Paris le duo le plus sombre;
Aux spectacles, au bal, il la suit comme une
ombre,

Et ne s'apperçoit pas que c'est lui ménager
Ce suprême bonheur qu'on goûte à se venger.

A R T É N I C E.

Qui peut la retenir dans ce dur esclavage ?

M O N D O R.

L'avarice. Il lui donne un brillant équipage, &c.

H O R T E N S E.

Le destin de sa sœur est , dit on , plus heureux.

E R M I N I E.

Alceste en est , dit-on , toujours plus amoureux.

R O S A L I E.

Elle a de bons garans , du moins , de sa tendresse.

A R T É N I C E.

Comment ?

R O S A L I E.

Il a quitté la petite Comtesse ,

Qui , se piquant d'honneur pour la première fois,
Affichoit la constance au moins depuis un mois.

On la dit furieuse , outrée , inconsolable.

Il faut qu'Alceste , au fond , soit un homme im-
payable ,

Pour occasionner de si vives douleurs.

H O R T E N S E.

Dit-on qu'il gagne au change ?

R O S A L I E.

Oui , du côté des mœurs.

L'Abbé Fichet vient aussi figurer dans

72 MERCURE DE FRANCE.

cette scène, & chanter une ariette, après avoir protesté, selon l'usage, que sa poitrine est fatiguée, qu'il est anéanti. Il ajoute :

De mon talent, un jour, je serois la victime,
Et je vais, quelque temps, m'exiler par régime.

Nouvelle apparition de Gernance. On le loue, on le félicite sur son choix. On a proposé de se rendre au Wauxhal; il promet d'en être, & sort pour aller changer d'habit. Cette scène termine le second acte.

Rosalie ouvre le troisième avec Marton. Le changement prochain de son état lui suggère quelques réflexions. Elle trouve qu'Hortense, Erminie, Arténice, ne lui conviennent plus. Je leur trouve, poursuit-elle :

Je leur trouve, entre nous, un air bien peu décent.
N'as-tu pas, dans leurs yeux, chargés de jalousie,
Vu le secret dépit dont leur ame est saisie?

Rien ne m'est échappé de leurs tons ricaneurs,
De leurs propos légers, de leurs souris moqueurs.
Je dois m'accoutumer, en épousant Gernance,
A mettre désormais un intervalle immense
Entre ce monde & moi, Pour les humilier,

Je

Je veux avoir, Marlon, un Suisse à baudrier,
 Le sac, une livrée, enfin tout l'équipage
 Qu'aux femmes de mon rang peut accorder
 l'usage;
 Et si quelque hasard me les fait rencontrer,
 Je mettrai mon bonheur à les désespérer.

Sophanès reparoit. Il avertit Rosalie que Lyfimon manœuvre sourdement contre elle; mais il ajoute que quand même elle perdrait Gernance, cette perte peut se réparer.

Survient Gernance, & bientôt après Lyfimon: scène vive entre les deux amis. Sophanès y soutient son rôle de duplicité avec assez d'adresse. Il lui échappe cependant ces vers, qui le décèlent aux yeux de Lyfimon :

Je fais que bien des gens fronderont sa manie;
 Mais un zèle indiscret deviendrait tyrannie.
 D'ailleurs, l'amitié même a ses préventions.
 Le bonheur, comme on fait, tient aux opinions;
 La sienne est de braver tout usage incommode;
 Et chacun a le droit d'être heureux à sa mode.

Lyfimon rejette & combat cette morale dangereuse. Gernance lui observe avec le ton de l'ironie, que lui-même n'a pas

D

toujours été aussi rigide; que Rosalie avoit trouvé grace devant ses yeux, & qu'il ne lui a manqué que d'être paye de retour. Il traite cette fausse imputation de persiflage. Rosalie paroît & la confirme avec audace. Arténice, Erminie & Hortense reparoissent aussi: elles déclament contre Mondor, qui n'a point encore envoyé sa berline. Cette scène est un tableau qui représente ces trois héroïnes dans tout leur naturel. Rosalie ne se contraint guere davantage. Lyfimon s'étonne que ce ton d'indécence ne puisse défabuser Gernami. On lui apporte une lettre. Elle est de Milord Carlifort, le même que Gernami croit lui avoir été sacrifié. Cette lettre est écrite avec cette lettre de quoi se défabuse Gernami. Elle lui fait voir, l'éclaire encore sur ses fautes, au défaut de la voiture qu'il avoit demandé, avoient demandé un remise. On ne trouve point; il faut se résoudre à se contenter d'un fiacre; mais le cocher est ivre. Il suit Marton malgré elle, & monte pour faire son prix. On lui répond qu'il sera content. Il s'obstine, regarde Rosalie avec attention, & reconnoît en elle sa sœur Javotte. Cet incident est un coup de foudre & un trait de lumière pour Gernance. Il voit

l'abîme où il étoit prêt à descendre , & quitte la scène , entraîné par le victorieux Lyfimon. Sophanès la quitte lui-même , & console ainfi Rosalie :

Sans adieu , belle enfant :

Va , pour un de perdu l'on en retrouve cent.

Le but moral de cette comédie est facile à saisir. Son titre a pu d'abord alarmer quelques Lecteurs ; mais chaque scène a dû les rassurer. On ne pouvoit traiter avec plus de réserve un sujet qui en promettoit si peu ; nulle expression qui puisse blesser l'oreille la plus délicate ; nulle image qui puisse choquer l'œil de la pudeur. Ce n'est pas un foible mérite dans une entreprise de cette nature. L'Auteur ne pouvoit jeter plus d'action dans sa Comédie , sans friser de trop près l'indécence. Il est de ces objets qu'on ne doit peindre que de profil ; & cette méthode suffit pour les faire connoître. La dernière scène est purement accidentelle , mais , au moins , ne choque t elle pas la vraisemblance : plus d'une Nymphé de nos jours pourroit retrouver son frère dans le cocher qui doit la conduire. Cette rencontre égaye & anime le tableau.

Dij

Histoire de Loango, Kakongo, & autres Royaumes d'Afrique, rédigée d'après les Mémoires des Préfets apostoliques de la Mission Française, enrichie d'une Carte utile aux navigateurs, dédiée à Monsieur, par M. l'abbé Proyart ; 1 vol. in-12 ; prix 3 liv. relié en veau. A Paris, chez C. P. Bertron, Libraire, rue Saint-Victor ; N. Crapart, Libraire, rue de Vaugirard ; & à Lyon, chez Bruyset Ponthus, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Dominique, 1776.

Cet Ouvrage intéressant fait connoître, d'une manière assez détaillée, une portion de l'Afrique sur laquelle les Voyageurs n'avoient donné jusqu'à présent que des notions imparfaites & pleines d'erreurs. M. l'Abbé Proyart l'a divisé en deux parties. Dans la première, qui contient proprement l'Histoire naturelle & civile des Royaumes de Loango, Kakongo, & des Etats circonvoisins, il décrit la situation géographique des lieux & la température du climat ; la nature du sol, & ses principales productions dans le genre végétal & animal ; le caractère, les mœurs & coutumes des

peuples du pays; leurs occupations, leur Gouvernement, leurs loix, leur commerce, leurs guerres, leur langue & leur religion. La seconde partie renferme l'histoire de la Mission Françoise établie dans ce pays. Nous allons extraire de la première partie quelques-unes des observations les plus curieuses.

» Le Bananier est moins un arbre qu'une plante, & se porte pourtant jusqu'à la hauteur de douze à quinze pieds, sur un tronc de huit à dix pouces de diamètre. Le fruit sort du milieu de ce tronc en forme de grappe, que nous appelons régime. Ce régime porte depuis cent jusqu'à deux cens bananes, & la banane est de huit à dix pouces de longueur, sur environ un pouce de diamètre, de sorte qu'une bonne grappe fait la charge d'un homme. Un bananier n'en porte jamais qu'une, & il meurt dès qu'on l'en dépouille; aussi a-t-on coutume d'abattre l'arbre pour avoir son fruit; mais, pour un pied qu'on coupe, il en renaît plusieurs autres. Le tronc du bananier est revêtu de plusieurs couches d'une espèce de tulle avec laquelle les Nègres font des cordes. Ses feuilles ont sept à huit pieds de longueur, sur dix-huit à

Dijj

78 MERCURE DE FRANCE.

vingt pouces de largeur ; elles ont presque autant de consistance que notre parchemin : elles se plient & se replient en mille manières sans se casser. On peut en faire des parasols ; on s'en sert sur tout pour couvrir les pots & les grands vases ».

» Quelques uns des arbres des forêts de Loango sont tendres & spongieux ; ils résisteroient à la hache , comme l'écorce du liége ; mais on les couperoit facilement avec un sabre bien affilé. D'autres sont d'un bois très-dur ; il s'en trouve un qui , au bout de quelques mois qu'il a été abattu , durcit au point qu'on en fait des enclumes pour battre le fer rouge : on tenteroit vainement d'y faire entrer un clou à coups de marteau ».

» Le coucou de ce pays est un peu plus gros que le nôtre ; il lui ressemble pour le plumage , mais il chante tout autrement. Le mâle commence à entonner *cou , cou , cou...* en montant toujours d'un ton , avec autant de justesse qu'un Musicien chante la gamme. Quand il en est à la troisième note , la femelle reprend & monte avec lui jusqu'à l'octave , & ils recommencent toujours la même chanson ».

« Il se trouve dans cette contrée un insecte de la grosseur d'un hanneton , qui est de la plus grande utilité dans un climat chaud. Il est le boueur & le vidangeur de tout le pays. Il travaille avec une assiduité infatigable à ramasser toutes les immondices qui pourroient corrompre l'air ; il en fait de petites boules qu'il cache fort avant dans des trous qu'il a creusés en terre. Il est assez multiplié pour entretenir la propreté dans les villes & les villages ».

« Les Missionnaires ont observé , en passant le long d'une forêt , la piste d'un animal qu'ils n'ont pas vu , mais qui doit être monstrueux ; les traces de ses griffes s'appercevoient sur la terre , & y formoient une empreinte d'environ trois pieds de circonférence. En observant la disposition de ses pas , on a reconnu qu'il ne couroit pas dans cet endroit de son passage , & qu'il portoit ses pattes à la distance de sept à huit pieds les unes des autres ».

« Il y a sur les côtes de Loango , une espèce de poisson malfaisant , qui cause souvent beaucoup de dommage aux Capitaines Européens. Il a la tête trois fois grosse comme celle d'un bœuf. Sa manie est

Div

80 MERCURE DE FRANCE.

de défoncer les barques & les canots. Il s'approche des endroits où les vaisseaux font à l'ancre ; il lève le cou au-dessus de l'eau , & s'il apperçoit un canot , il s'élançe par-dessous avec impétuosité , il le défonce du premier coup de tête , & il prend la fuite. Il dédaigne les pirogues, jamais il ne les attaque ».

Les peuples de ces contrées ne comptent point le nombre de leurs années ; « ce » seroit, disent-ils, se charger la mémoire » d'un calcul inutile, puisqu'il n'empêche » pas de mourir, & qu'il ne donne aucune » lumière sur le terme de la vie ». Ils envisagent la mort comme un précipice vers lequel on s'avance les yeux bandés , en sorte qu'il ne sert de rien de compter ses pas , puisqu'on ne sauroit appercevoir quand on approche du dernier , ni l'éviter.

La manière dont ils font la conversation , est singulière. Ils sont assis par terre en rond , les jambes croisées ; la plupart ont la pipe à la bouche. Ceux qui ont du vin de palmier, en apportent avec eux ; & de temps en temps , on interrompt la séance pour boire un coup , en faisant passer unealebasse à la ronde. Celui qui entame la conversation , parle quelque-

NOVEMBRE. 1776. 81

fois un quart-d'heure de suite. Chacun l'écoute dans un grand silence : un autre répond ; & on l'écoute de même ; jamais on n'interrompt celui qui parle. A voir le feu qu'ils mettent dans leur déclamation , on croiroit qu'ils discutent les affaires les plus épineuses ou les plus importantes ; & l'on est tout surpris , quand on prête l'oreille , de reconnoître qu'il n'est question que d'une méchante plume d'oiseau , ou de quelques observations ridicules & superstitieuses. Lorsqu'on assiste à leur conversation , sans entendre la langue , on pourroit la prendre aisément pour un jeu. Il y a chez eux un usage bien singulier & fort bien imaginé , pour soutenir l'attention des auditeurs , & donner du ressort à des conversations si-fades par elles mêmes. Lorsqu'ils parlent en public , ils désignent les nombres par des gestes. Celui , par exemple , qui veut dire ; « J'ai vu » six perroquets & quatre perdrix » , dit simplement ; « J'ai vu † perroquets & » † perdrix » ; & il fait en même temps deux gestes , dont l'un répond au nombre six , & l'autre au nombre quatre. Au même instant , tous ceux de la compagnie crient , *six* , *quatre* ; & le discoureur

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

continue. Si quelqu'un paroïssoit embarrassé, ou prononçoit après les autres, on jugeroit qu'il sommeilloit, ou qu'il avoit l'esprit ailleurs, & il passeroit pour impoli.

Ces peuples sont humains & obligeans evers tout le monde. Les hôtelleries ne sont point en usage parmi eux. Un voyageur qui passe par un village à l'heure du repas, entre sans façon dans la première case, & y est le bien venu : le maître du logis le régale de son mieux, & après qu'il s'est reposé, le conduit dans son chemin. Quand un Nègre s'aperçoit que son hôte ne mange pas d'assez bon appétit, il cherche le meilleur morceau du plat, mord dedans, & lui présente le reste ; en disant : » mangez sur ma parole ».

Comme la plupart de nos maladies sont occasionnées par des excès de table, les Nègres, qui mènent toujours une vie également sobre & frugale, sont rarement malades ; & un grand nombre parmi eux parviennent à une extrême vieillesse. Le Roi actuel de Kakongo, nommé Poukouta, est âgé de cent vingt-six ans. Il s'est toujours bien porté, & ce ne fut qu'au mois de Mars de l'année-

N O V E M B R E. 1776. 83

dernière, qu'il se ressentit, pour la première fois, des infirmités de la vieillesse, & que la vue & ses jambes commencèrent à s'affoiblir ; mais il a encore toute sa tête, & il emploie habituellement cinq ou six heures par jour à rendre la justice à ses sujets.

Il n'y a point de prisons publiques. Lorsque le Roi juge à propos de surseoir à l'exécution de quelques criminels, on leur attache au cou une pièce de bois fourchue, longue de huit à dix pieds, & trop pesante, pour qu'ils puissent la soutenir avec les mains, de sorte qu'ils se trouvent captifs en pleine campagne. On en voit quelquefois qui, ne pouvant marcher en avant, parce que la pièce de bois leur couperoit la respiration, tâchent de se traîner à reculons ; mais on ne court pas après eux, parce qu'on sait qu'ils ne sauroient aller bien loin. Ces prisonniers vagabonds n'ont de nourriture que celle qu'on leur donne par compassion. Personne ne pense à les délivrer ; celui qui le feroit seroit mis à leur place, s'il étoit découvert.

Par un usage singulier, le Roi de Karkongo est obligé de boire un coup à chaque cause qu'il juge, & quelquefois

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

il en juge cinquante dans une séance. S'il ne buvoit pas, le jugement seroit illégal. Il tient tous les jours son audience depuis le lever du soleil, c'est-à-dire, environ six heures, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de causes à juger. Il est rare qu'il soit libre avant onze heures ou midi.

Ce petit nombre d'articles, pris au hazard, doivent faire juger de l'intérêt répandu dans ce volume.

L'Amour accusé, Poëme en quatre chants, traduit de l'Allemand de M. Wieland; troisième Poëme des jeux de Calliope, ou Collections de Poëmes Anglois, Italiens, Allemands & Espagnols, en deux, trois & quatre chants. A Londres; & se trouve à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, 1776, in-8o. Prix 1 liv. 4 f. broché.

Ce Poëme est dans un genre tout-à-fait agréable & badin, & la fable en est simple & ingénieuse. Minerve, l'Hymen & plusieurs autres Dieux accusent l'Amour devant la Cour céleste, & se plaignent des désordres que ce petit dieu cause dans l'Olympe. L'Amour paroît

devant le tribunal, accompagné des Ris, des Graces & de toute sa suite en deuil. Réduit à avouer ses fautes, il se jette, en pleurant, aux pieds de Jupiter, & prévient son jugement, en annonçant qu'il va se bannir lui-même: en effet, il s'envole aussi tôt, suivi de son cortège. L'ennui saisit bientôt les Immortels, & les force enfin à rappeler l'Amour parmi eux, & la joie & les plaisirs avec lui.

Quelques traits que nous allons rapporter du premier chant, donneront une idée du ton de ce petit Poëme Les animaux que la Fable donne pour attributs aux différentes divinités, s'amusent dans l'anti-chambre de Jupiter, à réformer le monde. « Que les hommes sont » fous! dit un passereau. Pourquoi sont- » ils malheureux? N'ont'ils pas des orga- » nes pour sentir comme nous? Si Jupiter » vouloit me consulter, je lui dirois en » toute humilité: Ote, ô grand Jupiter, » à la foible créature qui tient le milieu » entre le passereau & la divinité, le » pouvoir de se tourmenter soi-même; » donne-lui l'esprit léger du brillant papillon; donne lui encore une chose... » J'entendis un jour dans un bois un sage » parler du sort d'une taupe; & il en par-

» loit avec une sorte d'envie. Accorde à
 » l'homme ce don précieux qui le
 » rend jaloux du bonheur de la taupe ;
 » & tes oreilles, ô Jupiter, ne seront plus
 » importunées de ses plaintes. . . . ».

» Moi, dit l'âne de Silène, en bâillant,
 » & en se secouant, ce n'est pas que je
 » m'estime plus qu'un autre ; mais, grace
 » à Jupiter qui me fit âne, toujours fidèle
 » à ma vocation, je ne trouve jamais à
 » quoi penser ; c'est, selon moi, une
 » bonne recette pour ne s'affliger de
 » rien. Je porte mon maître, & je man-
 » ge mes chardons dans la plus grande
 » sécurité ; sans trop d'examen, je crois
 » toujours que le meilleur est ce que j'ai
 » devant moi ; & nul animal de mon
 » espèce, que je sache, n'a jamais aimé
 » ni haï jusqu'à l'extravagance. Mes
 » oreilles sont d'une longueur honnête ;
 » mais je préfère une vielle & un cha-
 » lumeau aux symphonies de Jomelli &
 » aux chants du chevalier Gluck, quoi-
 » qu'il ne faille pas disputer de goûts,
 » quand on aime la paix. Enfin tout m'est
 » assez égal ; cependant je crois, sauf
 » meilleur avis, que si Jupiter vouloit
 » changer toute la gent humaine en celle
 » de mon espèce, le dommage ne seroit

» pas considérable, & le profit, clair
 » comme le jour pour le plus grand
 » nombre... ».

» Tandis qu'on philosophoit avec feu
 » dans l'anti-chambre, la paonne de Junon
 » étoit mollement couchée sur un car-
 » reau, vis-à-vis la plus grande glace de
 » la salle, & s'amusoit à considérer l'i-
 » mage qu'elle y réfléchissoit. Le Cygne
 » d'Apollon, élevé parmi les Muses, &
 » le plus tendre qui chanta jamais sur les
 » bords du Srymon, étoit couché aux
 » pieds de cette belle, qu'il caressoit en
 » allongeant son long cou voluptueux.
 » Que le monde, ô ma charmante, aille
 » comme il pourra; les projets réussissent
 » rarement; & en vérité je n'y trouve
 » pas beaucoup à redire. Dans le temps
 » des roses, quelquefois au clair de la
 » lune, ce monde que l'on calomnie, ne
 » me paroît pas si mal; mais pour le ren-
 » dre, à mon gré, le meilleur des mon-
 » des possibles, je n'aurois qu'une grace
 » à demander à Jupiter; ce seroit, ma
 » charmante, de te voir toujours, de
 » te contempler éternellement avec au-
 » tant d'yeux qu'on en admire dans ta
 » queue, & de puiser dans tes regards la
 » mort la plus douce ».

88 MERCURE DE FRANCE.

La traduction de ce Poëme paroît faite avec exactitude ; elle est écrite avec agrément. Il est cependant échappé quelquefois aux Traducteurs des négligences de style. Nous avons remarqué une faute contre la langue dans le second chant , où Minerve dit , « les » Muses *se deshonnorent & moi* , depuis » qu'elles ont pris l'Amour pour leur » guide ». L'exactitude demandoit au moins : « les Muses *deshorent elles & moi* » ; mais pour traduire élégamment , il falloit dire : « les Muses me deshonnorent , & » *se deshonnorent elles-mêmes* ».

Le Maître Toscan , ou Nouvelle Méthode pour apprendre la langue Italienne , contenant les élémens généraux de toute langue , les principes de la langue Toscane , développés d'une manière concise & facile , les règles de la syntaxe Italienne , & douze dialogues familiers très-intéressans pour ceux qui souhaitent de parler correctement l'italien en très peu de temps ; par M. l'Avocat Marcel Borzacchini , Professeur de langues Italienne & Angloise , à Paris. A Londres ; & se trouve à Paris , chez d'Houry , rue de la vieille

NOVEMBRE. 1776. 89
Bouclerie, & Molini, rue de la Harpe;
1776. 1 vol. petit in-8°.

Ces nouveaux élémens nous ont paru beaucoup plus propres que tous ceux qui avoient paru auparavant, à faciliter l'étude de la langue douce & harmonieuse des Pétrarque, des Dante, des Arioste & des Tasse. M. Borzacchini s'est attaché, avec encore plus de succès que ses prédécesseurs, à en simplifier les principes. La grammaire de Vénéroni, l'une des meilleures & des plus usitées, & dont M. Borzacchini faisoit usage avant de composer la sienne, quoique digne de sa réputation, à quelques égards, contient beaucoup de règles vicieuses, de termes impropres & de manières de parler surannées, malgré les corrections successives d'un grand nombre d'Editeurs. On y desiroit d'ailleurs, avec raison, plus d'ordre & moins de prolixité, ces considérations ont déterminé l'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, à rédiger & faire imprimer les nouveaux élémens qu'il avoit composés pour ses écoliers, & qu'il employoit depuis longtemps dans ses leçons.

M. Borzacchini a divisé sa Méthode

90 MERCURE DE FRANCE.

en trois parties. La première contient des principes généraux applicables à toute langue ; la seconde renferme les principes particuliers à la langue Italienne ; & la troisième , la syntaxe de cette langue. Cette dernière contient , suivant l'usage le plus moderne de l'idiôme Toscan , tout ce qui a rapport à la construction & à l'élégance. Douze dialogues Italiens & François , propres à faciliter l'intelligence de la conversation Italienne , forment , en quelque sorte , une quatrième partie.

Toutes les règles renfermées dans cette nouvelle Méthode , sont de la plus grande clarté , & accompagnées d'un grand nombre d'exemples. Nous nous sommes convaincus , par la comparaison que nous en avons faite nous-mêmes , des avantages qu'elle a , à cet égard , sur celle de Vénéroni. Un autre avantage très-précieux , c'est celui de la plus parfaite pureté du langage , M. Borzacchini étant de Sienne en Toscane , c'est-à-dire , de la ville & de la province où l'on écrit & l'on parle l'Italien le plus pur & le plus élégant.

Une différence remarquable que nous avons apperçue en parcourant cet Ouvrage , entre M. Borzacchini & Véné-

roni, & qui tient apparemment à la pureté de la langue Toscane, c'est que le premier termine en *o* la première personne de l'imparfait de l'indicatif de tous les verbes ; comme *avevo, ero, cantavo, &c.* au lieu que Vénéroni les termine en *a* ; *aveva, era, &c.* Il paroît hors de doute que la terminaison en *o* doit être préférée.

Le Maître d'Histoire, ou Chronologie élémentaire, historique & raisonnée des principales histoires ; disposée pour en rendre l'étude agréable & facile à la jeunesse ; Ouvrage qui peut servir de suite aux principes d'institution. A Paris, chez la veuve Desaint, Libraire, rue du Foin-Saint-Jacques ; 1776. in-12.

Ces élémens de Chronologie présentent l'Histoire universelle divisée en époques dans son ensemble & dans ses différentes parties, & réduite aux faits principaux. La récapitulation des douze chapitres ou parties dont l'Ouvrage est composé, en indique la division. Le premier contient l'Histoire universelle depuis la création du monde, jusqu'à nos jours,

92 MERCURE DE FRANCE.

divisée en quinze époques. L'Histoire Sainte, partagée en sept époques, depuis la création du monde, jusqu'au premier voyage de S. Paul à Rome, est contenue dans le second chapitre. Le troisième renferme l'Histoire Ecclésiastique divisée en sept époques, dont la première commence à la fin de la dernière époque de l'Histoire Sainte, & la septième se termine à l'extinction de l'Ordre des Jésuites, en 1773. Le quatrième chapitre comprend l'Histoire Ancienne, en cinq époques, depuis la fondation du premier empire des Assyriens, jusqu'à la réduction de l'Egypte en province Romaine par Auguste. Le cinquième, l'Histoire Romaine, en cinq époques, depuis la fondation de Rome, jusqu'à la bataille d'Actium. Le sixième, l'Histoire des Empereurs Romains, en sept époques, depuis la bataille d'Actium, qui mit Auguste en possession de l'Empire, jusqu'à la fondation de Constantinople par Constantin. Le septième, l'Histoire du Bas-Empire, en huit époques, depuis la fondation de Constantinople jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs en 1453. Le huitième, l'Histoire de France en cinq époques, depuis Pharamond, jusqu'à

Louis XVI. Le neuvième, l'Histoire d'Italie, est neuf époques, depuis la fin de l'Empire d'Occident, jusqu'au règne de Ferdinand IV, Roi de Naples & de Sicile, actuellement régnant. Le dixième renferme l'Histoire d'Allemagne, en huit époques, depuis la bataille de Tolbiac, gagnée en 496 par Clovis, contre les Allemands ou Souabes, jusqu'à l'avènement de Joseph II au trône impérial.

Le onzième, l'Histoire d'Espagne, en sept époques, depuis Atrulphe, Roi des Visigoths, vers l'an 412, jusqu'à Charles III, Roi d'Espagne actuellement régnant. Le douzième enfin, l'Histoire d'Angleterre, en sept époques, depuis Egbert, premier Roi d'Angleterre, en 800, jusqu'à Georges III, actuellement régnant. On a ajouté à la fin du volume, quelques Observations, & deux Supplémens au chapitre de l'Histoire Sainte, renfermant le précis de deux périodes de l'Histoire des Juifs, qui ne se trouvent point dans l'Écriture Sainte, dont le premier comprend 251 ans, depuis *Néhémie*, jusqu'aux *Macchabées*; & le second, 135 ans, depuis la fin de l'Histoire des *Macchabées*, jusqu'à la naissance de J. C. Toutes ces différentes époques d'Histoire

94. MERCURE DE FRANCE.

sont développées avec netteté & précision, & l'on doit regarder comme très-essentiel de mettre entre les mains des enfans, un Ouvrage si propre à graver facilement dans leur mémoire, les principes d'une Science qui est la base nécessaire de l'étude importante de l'Histoire.

Médecine moderne, ou Remèdes nouveaux & autres récemment usités pour le traitement des maladies les plus dangereuses, & les plus funestes à l'humanité, par M. Buchoz, Médecin Botaniste & de quartier Surnuméraire de Monsieur, ancien Médecin ordinaire de Monseigneur le Comte d'Artois; de feu Sa Majesté le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar; Docteur agrégé du Collège Royal de Nancy, & de la Faculté de Médecine de la même ville; & par feu M. Marquet, son beau-père, premier Doyen du Collège Royal des Médecins de Nancy, Médecin ordinaire & Botaniste de feu S. A. R. Léopold I, Duc de Lorraine & de Bar, Médecin consultant de l'Hôtel-de-ville. A Paris, chez Lacombe,

NOVEMBRE. 1776. 95
Libraire, 1777. Avec approbation & permission.

L'Auteur a rassemblé, dans le Traité que nous annonçons, une partie des remèdes nouveaux qu'il a publiés dans ses différens Ouvrages, ou qu'il a renouvelés, & qui étoient ignorés. On y trouve jointes la plupart des découvertes médecinales de M. Marquet, & différentes formules de ce Médecin, qui sont réellement de vrais présens à faire à l'humanité. Ce qui a engagé l'Auteur à mettre au jour ce Recueil, c'est, dit-il dans sa préface, pour deux raisons. La première, que la plupart de ces remèdes se trouvent épars en une infinité de volumes qu'il faudroit parcourir pour les retrouver; & la seconde, parce que différentes personnes s'en sont appropriés plusieurs, dans l'espérance sans doute qu'on ne les réclamerait point.

Tout l'Ouvrage est divisé en 21 chapitres. Le premier traite de la phtysie pulmonaire: l'Auteur y développe tout au long la nouvelle méthode qu'il a publiée, pour traiter cette maladie par les fumigations, qui ont réussi en plusieurs cas, suivant les observations rapportées dans

96 MERCURE DE FRANCE.

ce chapitre : on y trouve gravées les différentes machines propres à faire les fumigations. La plupart des Universités les ont adoptées : on a soutenu en Allemagne plusieurs thèses à leur sujet ; & même encore tout récemment , dans la Faculté de Médecine de Nancy. Il en est aussi fait mention dans le cinquième volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie. Ce Recueil peut faire date de l'année où M. Buchoz les a mis en usage à Paris. Le second chapitre concerne le bois de quassi. M. Buchoz est le premier qui l'a fait connoître à Paris ; actuellement ce bois est très-en usage par toute la France , dans la Suisse & ailleurs. Il est infiniment supérieur , par ses qualités , au quinquina. Dans le troisième chapitre , l'Auteur rapporte différentes observations qui constatent l'efficacité de certaines plantes pour le traitement de la pierre , de la gravelle & de la colique néphrétique. Le quatrième chapitre est encore plus intéressant : il renferme plusieurs remèdes nouveaux pour les maladies les plus désespérées , & dont l'efficacité ne peut être contestée. Dans le chapitre suivant , on expose une méthode pour traiter l'asthme.

Tout

Tout le monde fait que le cancer, le charbon & la gangrenne sont des maladies d'autant plus déplorables, qu'il ne se trouve presqu'aucun remède dans la Médecine pour les guérir ; cependant dans le chapitre sixième, l'Auteur offre à ses concitoyens, dans une petite plante méprisée, un remède spécifique dans ce cas, remède qu'un particulier de Franche-Comté s'est voulu approprier, au préjudice de l'Inventeur qui l'a publié depuis fort long-temps. Dans le chapitre septième, l'Auteur réclame le nouveau remède pour détruire le ver solitaire, qui n'est composé que de racines de fougère mâle, & de remèdes drastiques, & qui est précisément le même que M. Marquet a publié en 1750, à quelques minutes près, & qui se trouve encore rapporté dans le *Manuel médical & usuel des plantes*, par M. Buchoz, en 1770. Cet Auteur donne dans le chapitre suivant, une description d'une nouvelle machine pour les fumigations dans les maladies de matrice ; cette machine y est gravée. Le neuvième chapitre concerne l'inoculation de la petite vérole : le parallèle de cette méthode avec la greffe, y est très-bien développé. Dans le dixième & l'on

98 MERCURE DE FRANCE.

zième chapitre , on rapporte des méthodes pour éviter les maladies convulsives & les fièvres intermittantes. Dans le douzième , on fait voir de quelle utilité est la musique pour la connoissance du pouls. Dans le treizième , on indique les végétaux propres à remplacer l'ipécacuanza dans la dysenterie. La quatorzième renferme une observation sur la guérison d'une hydropisie de poitrine. Le quinzième , le seizième & le dix-septième traitent de l'arnica , du trèfle aquatique & du cresson de roches , qui sont autant de plantes dont on ne peut assez accréditer l'usage dans différens cas. Dans le dix-huitième chapitre , on trouve une énumération des plantes propres à remplacer le mercure dans les maladies vénériennes ; & dans le chapitre qui suit , M. Buchoz fait connoître l'utilité de l'aimant dans la Médecine , principalement contre les tremblemens. Il ne rapporte ici que ce qu'il en a dit en 1770 , pour faire voir à ses lecteurs qu'on connoissoit même antérieurement avant ce temps son efficacité , & que c'est mal-à-propos que quelqu'un s'en est voulu approprier la découverte. Le chapitre vingtième renferme quelques guérisons de scorbutiques.

Personne n'ignore qu'il ne s'est trouvé, jusqu'à ce jour aucun remède sûr pour guérir la teigne, si on en excepte l'emplâtre de poix navale, quoiqu'on en ait annoncé dans les papiers publics un avec la poudre de crapaud ; cependant le Docteur Marquet a découvert deux remèdes de la plus grande efficacité contre cette maladie. Ce sont ces remèdes dont M. Buchoz gratifie le public dans le vingtunième & dernier chapitre. M. Carrere, Censeur royal, dans l'approbation qu'il a donnée, dit que cet Ouvrage renferme des vues nouvelles, qui ne peuvent que le rendre utile. Au surplus, l'Auteur assure avoir fait usage de la plupart des remèdes indiqués, avec le plus grand succès ; & cet Auteur est d'autant plus croyable, que l'Hôtel de ville de Nancy lui en a rendu témoignage par une attestation authentique qui se trouve à la fin du Recueil que nous annonçons. On ne peut donc assez marquer de reconnaissance à M. Buchoz de publier gratuitement de pareilles découvertes, & de ne chercher en cela qu'à se rendre utile à ses concitoyens. Il mérite à tous égards toutes sortes d'encouragemens, tant pour la publication de ces remèdes, que pour les

Eij.

100 MERCURE DE FRANCE.

différens Ouvrages qu'il fait paroître
journallement, sur l'Histoire Naturelle
& économique de la France.

*Essai chronologique, historique & politique
sur l'Isle de Corse, avec des notes
importantes sur les droits de la France,
relativement à cette possession, pres-
qu'aussi anciens que la Monarchie
ensemble l'origine de ces Peuples,
leurs mœurs, leurs caractères, la des-
cription de son sol, & ses différentes
révolutions jusqu'à sa réduction aux
armes du Roi; par M. Ferrand Dupuy,
Conseiller de Confiance de la Maison
Souveraine de Nassau. A Paris, chez
Bastien, rue du Petit-Lion, F, St G.
vol. in-12. br. 24 s.*

M. Dupuy, après nous avoir présenté
un précis chronologique de l'Histoire des
Corfes, & des droits anciens & primitifs
de la France sur cette Isle, nous fait une
description abrégée de son sol & de ses
produits, & nous donne une légère es-
quisse des mœurs & du caractère de ces
Insulaires.

L'Isle de Corse est située entre le qua-
rantième & le quarante-deuxième degré

NOVEMBRE. 1776. 101
de latitude; elle a cent cinquante lieues françoises de tour, environ quarante lieues de longueur sur quinze à vingt de largeur. Des Géographes peu exacts ont, sur la foi de leurs prédécesseurs, répété que la température de cette Isle mauvaise, & que son terroir est ingrat & stérile. M. Dupuy soutient au contraire que jamais situation ne fut plus heureuse que celle de l'Isle de Corse. L'air y est pur & sain dans les lieux élevés, où les naturels parviennent à la plus grande vieillesse. A l'égard des endroits plus rapprochés de la mer, il se trouve, comme par-tout ailleurs, des lieux où l'air est plus grossier, & sujet souvent à être corrompu par des exhalaisons d'eaux croupissantes, que la paresse & l'indolence des Insulaires ont laissés sans écoulement; mais les moindres travaux leur rendroient cette salubrité, qui du temps des Carthaginois & des Romains, faisoit regarder la Corse comme une riche possession, nécessaire même à la puissance de ces deux Nations; aussi ne cessèrent-elles de disputer cette conquête, jusqu'à ce que le génie tutélaire de Rome l'emportât à la fin sur celui de Carthage, & asservît cette Isle sans retour. Les Ro-

E iij

102 MERCURE DE FRANCE.

mais lui avoient imposé un tribut annuel de deux cents mille livres de cire. La cire & le miel sont encore aujourd'hui une des grandes richesses de la Corse. Cette production, qui est de la meilleure qualité en Corse, pourroit devenir une branche considérable de commerce, par l'établissement de blanchisseries & de manufactures de flambeaux & de bougies. M. Dupuy propose de faire fabriquer de ces bougies, où l'on seroit entrer des parfums. Ce luxe, adopté par certains Peuples de l'Afrique & de l'Inde, pourroit tenter nos riches consommateurs, & procurer beaucoup d'argent aux CorSES, qui s'occuperoient de ce genre de commerce. Sénèque & Tacite parlent des vins de cette Isle, qui étoient servis sur les tables les plus somptueuses de Rome. Ils alloient même de pair avec les vins de Falerne, de Chypre, de Syracuse & de Malaga. Il seroit peut-être facile de leur rendre cette qualité supérieure qui les faisoit rechercher autrefois par les Lucullus, en faisant passer en Corse quelques vigneronS de France les plus expérimentés, qui étudieroient le terrain, & enseigneroient aux CorSES la méthode de culture qu'il faudroit adop-

ter. Les huiles de cette Isle n'ont également besoin que d'une culture suivie, pour approcher de la finesse des nôtres, les surpasser même, & devenir une branche considérable de consommation. Le premier aspect de la Corse n'est point agréable, à cause des hautes montagnes qui en masquent le coup-d'œil, & n'offrent à la vue qu'un amas de rochers, que l'on ne supposeroit jamais contenir un sol susceptible de culture; cependant ces montagnes forment, de distances en distances, de petites plaines très-fertiles, plantées, dans les endroits habités, de toutes sortes d'arbres fruitiers, orangers, bergamotiers, citronniers, châtaigniers, oliviers. Celles qui ont été dévastées par les calamités de la guerre, offrent partout le même sol & les mêmes avantages pour les défrichemens; on pourroit y planter des mûriers blancs pour les vers à soie; alors on y élèveroit ces insectes précieux qui, sans beaucoup de soin, fourniroient des alimens aux manufactures de France dans les années de disette, & procureroient aux Corfes industriels une branche féconde de commerce, sur-tout si l'on élevoit des fabriques pour les préparations de ces soies.

104 MERCURE DE FRANCE.

Les figues dont le pays abonde, & les diverses espèces d'orangers & de citrons, productions naturelles à la Corse, & qui, dans de certains cantons, ont la finesse & la bonté de celles de Malte & de Portugal, pourroient encore fournir une branche utile de commerce. La Corse a aussi des mines de fer, d'or, d'argent d'une exploitation facile; des salines qui étoient autrefois d'un rapport considérable pour le commerce qui s'en faisoit chez l'étranger. Cette Isle est également pourvue de plantes médicinales, de végétaux, d'arbustes, d'aromates odoriférants, de racines, de fleurs qui, en France, flatteroient les curieux, & entreroient dans l'ornement & la culture des jardins. On trouve dans les montagnes, entre Vivario & Borgagnano, une forêt de pins de toute beauté, par leur grosseur & hauteur, avec quantité d'autres arbres, auxquels les Corfes mettent le feu pour les abattre. Ils ne font usage de ces pins que pour en tirer quelques parties propres à les éclairer, & laissent ensuite pourrir le reste, ne sachant comment les transporter. Ces arbres, & d'autres propres à la marine, dont la Corse abonde, attendent des chantiers de construction pour

NOVEMBRE. 1776: 105
être employés utilement. La Corse a toutes les espèces d'animaux connus en terre-ferme, excepté les carnassiers, les nuisibles & les féroces. Les sangliers, les porcs, les chèvres, sont d'une venaison & d'une chair exquisite. Ce pays nourrit beaucoup de renards, dont la peau bigarrée & plus belle que celle des renards de France, pourroit être employée dans la pelleterie. On rencontre encore dans les montagnes une petite chèvre nommée *maffoly* ou *muffoly*, mouchetée & variée de couleurs qui la font rechercher; elle se retire dans les rochers de l'Isle, où elle paroît se plaire, sans être absolument farouche: il est facile de l'approcher, & elle se prive facilement. L'espèce des chiens sont des dogues assez doux, de bon service pour la fidélité, la garde & la sûreté des bestiaux; enfin les lièvres y multiplient beaucoup & sont très bons. On n'y voit aucuns lapins. Les montagnes, les vallées, les marécages offrent par tout une multitude d'oiseaux propres pour la table & la chasse. Les merles surtout sont très recherchés & d'un manger exquis. Les chevaux multiplieroient beaucoup dans cette Isle, s'ils étoient soignés.

E v

106 MERCURE DE FRANCE.

La population de cette Isle en 1740, suivant le dénombrement qui en avoit été fait, montoit à cent-vingt & un mille habitans. Les guerres en ont emporté plus d'un tiers; mais depuis que l'Isle est passée sous la domination du Roi de France & qu'elle jouit d'un calme plus constant, on peut assurer que sa population s'est accrue d'un soixantième. On peut même espérer que ce Peuple éclairé par les instructions de ceux qui le gouvernent, & animé par leurs récompenses encourageantes, connoîtra bientôt tous les avantages qu'il peut retirer de la fertilité de son sol. Différens Historiens ont employé les plus noires couleurs pour nous peindre les Corfes, parce que cette Nation a toujours refusé de reconnoître des maîtres impérieux & cruels, qui la traitoient en esclaves. Mais si ces Insulaires, excités par la vengeance, se sont portés aux plus terribles excès, ils n'ont jamais été féroces par choix & par aucun caractère décidé. On les a vu respecter les droits de l'hospitalité, accueillir souvent dans leurs montagnes l'être souffrant, ou l'étranger qui avoit besoin de leurs secours, s'empressez de le servir, partager avec lui leur subsistance, s'en priver même

pour adoucir sa situation & les infortunes.

Quoique M. Dupuy se soit assujéti aux bornes d'une simple esquisse, il nous dit un mot de quelques coutumes & usages de ces Peuples. « S'il meurt quel-
 » qu'un, les habitans envoient leurs
 » femmes visiter le mort & lui porter
 » des présens, qui consistent en vin,
 » châtaignes & tabac. Après avoir beau-
 » coup gémi & lamenté auprès du corps,
 » fait diverses questions d'usage aux per-
 » sonnes qui paroissent l'avoir le plus ap-
 » proche dans ses derniers momens, elles
 » lui parlent directement, lui deman-
 » dent pourquoi il a quitté sa famille,
 » son village, où il étoit considéré &
 » estimé? Quel motif? S'il y avoit eu
 » quelque chagrin? Pendant ce temps,
 » elles le retournent de côté & d'autre,
 » l'examinent & lui parlent, comme s'il
 » pouvoit répondre; le pincant, le mor-
 » dent, redoublent leurs cris & questions
 » extravagantes; souvent le tirent de des-
 » sus sa paillasse, le mettent dans une
 » couverture, le secouent & l'agitent
 » violemment. Voyant que leurs peines
 » sont perdues, qu'il est toujours insen-
 » sible à leurs clameurs & à leurs soins,

» elles le reportent à sa place, redou-
 » blent leurs cris & leurs gémissemens
 » effroyables; une espèce de rage suc-
 » cède; malheur à la veuve qui auroit
 » attendu la fin de la scène; alors bat-
 » tue, égratignée, meurtrie, souvent
 » même défigurée, les enfans partageant
 » ces mauvais traitemens, tout fuit ou
 » se cache aux derniers accès de la fu-
 » reur de ces Bacchantes, qui sont beau-
 » coup louées & applaudies de la vigueur
 » qu'elles ont fait paroître dans cette
 » *violente excursion* ». Les Corfes con-
 viennent du ridicule de cet usage; mais
 quand on leur en parle, ils répondent
 que c'est une ancienne coutume de leurs
 pères, qu'ils se gardent bien d'abolir,
 par respect pour leur mémoire. On peut
 croire qu'ils tiennent ces usages des Sar-
 rafins. En effet, on trouve en Afrique &
 chez les Nègres de la Côte d'Or, & jus-
 ques dans l'Isle de *Madagascar*, à-peu-
 près la pratique des mêmes extravagances;
 mais ces Peuples en donnent pour raison
 que souvent cet usage a sauvé la vie à
 de prétendus morts, qui n'étoient que
 tombés en léthargie, & que ce cérémo-
 nial a rappelé à leur état naturel. Voilà
 du moins un motif; & peut-être que

d'autres usages nationaux , que nous jugeons encore plus ridicules , nous le paroîtroient moins , si nous avions également interrogé sur leur origine les gens éclairés du pays.

Ces usages bizarres n'ont plus lieu aujourd'hui que parmi les Montagnards de Corse. Ces Montagnards , comme tous les Peuples sauvages , ne connoissant d'autre loi que la force , tiennent leurs femmes dans une sorte d'avilissement & de servitude. Ce sont elles qui font tous les travaux & les gros ouvrages. Un Corse s'amuse à fumer , va à la chasse , laisse le gibier qu'il a tué sur le lieu , revient chez lui , indique en peu de mots l'endroit où il a laissé sa proie. Sa femme quitte tout , court sur ses traces , & revient avec sa charge pour apprêter à manger. Le mari se met seul à table , sans s'occuper de sa famille , laisse ses restes qu'elle mange à part , s'endort ou fume. Les habitans des villes avoient aussi retenu quelque chose de ces mœurs agrestes des Montagnards ; mais depuis le retour des François dans l'Isle , ces mœurs sont bien adoucies. Une jolie Corse , qui ignoroit autrefois le prix de ses charmes , qui étoit même aussi indiffé-

110 MERCURE DE FRANCE.

rente que son triste & sombre époux, est aujourd'hui sensible à la louange; se met avec goût; cherche à s'attirer plus d'égards & d'empressement de la part des hommes, & par les qualités aimables qui lui sont propres, & par l'amusement que l'on trouve dans sa société.

M. Dupuy termine son Essai sur l'Histoire de Corse, par nous donner une notice sur différens objets d'histoire naturelle, sur quelques monumens historiques particuliers à cette Isle, & sur les progrès de ces insulaires dans les arts: progrès qui, comme on le pense bien, ont dû se ressentir de l'ignorance d'un Peuple, long-temps occupé de la guerre & de la chasse, & qui borné aux besoins physiques, négligeoit les richesses qu'il pouvoit retirer de son sol.

Discours sur les Monuments publics de tous les âges & de tous les Peuples connus, suivi d'une description de projet de Monument à la gloire du Roi régnant LOUIS XVI, & de la France, avec les gravures au premier trait, des principales faces de ce Monument; terminé par des observations sur les principaux Monuments de la

NOVEMBRE. 1776. III

Capitale de la France : dédié au Roi, par M. l'Abbé de Lubersac, Vicaire-Général de Narbonne, Abbé Com-mendataire de Noirlac, & Prieur de Brive, *in-fol.* A Paris, chez l'Auteur, rue de l'Université, contre les Écuries de MONSIEUR; chez Lacombe, Libraire, rue Christine; & chez Cloufier, Imprimeur Libraire, rue S. Jacques.

La souscription autorisée par le Roi, que l'Auteur proposa pour cet Ouvrage l'année dernière, a deux objets : l'un est le Discours sur les Monuments publics, &c. cet Ouvrage paroît; l'autre, deux gravures représentant les deux faces principales du Monument projeté par l'Auteur, à la gloire du Monarque régnant & de la France. Ces deux Estampes seront de trente-cinq pouces chacune de hauteur, sur vingt-deux de largeur; elles seront gravées par M. Laurent, élève du célèbre Balechou. Sa Majesté, la Famille Royale, les Ministres, les Puissances Étrangères ont souscrit, tant pour le Discours que pour les Estampes. On est le maître de souscrire pour les deux objets à la fois. Le Discours sur les Monuments

112 MERCURE DE FRANCE:

publics in-fol. enrichi d'un superbe frontispice & de différentes gravures au premier trait, se trouve aux adresses ci-dessus, au prix de 24 liv. impression du Louvre, & de 18 liv. impression de Cloufier. Le prix de la souscription des deux gravures pour lesquelles on a fait fabriquer un papier particulier, est de 48 liv. dont on paie 12 liv. en se faisant inscrire, & 36 liv. en les retirant. Ces deux gravures auroient dû paroître dans le mois d'Août; mais la rigueur de l'hiver obligea l'Artiste de suspendre ses travaux, ce qui en a retardé la livraison jusques vers la fin d'Octobre. On souscrit pour les gravures, au Bureau de Correspondance-générale, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur; chez Cloufier, Imprimeur Libraire, rue S.-Jacques; chez Lacombe, Libraire, rue Christine; & chez le sieur Pierre Laurent, Graveur, rue & porte S.-Jacques, maison d'un Apothicaire. Ceux qui souscrivent pour l'Ouvrage, ou *Discours sur les Monuments publics* & pour les gravures en même temps, paient, en recevant le vol. 36 liv.; & les 36 liv. restantes, à la livraison des gravures.

Les éloges dont la France retentit à

l'avènement du Roi au Trône, donnèrent à M. l'Abbé de Lubersac l'idée d'un Monument tel qu'il n'en avoit point trouvé de modèle chez aucune Nation, & qui, n'anticipant ni sur le temps, ni sur la reconnoissance; n'exprimant que les sentimens actuels des François, les vertus & les actions du Monarque, consacrés par ses Édits & par la voix publique, ne pût être suspect de prévention ni de flatterie. Par la manière dont ce Monument est composé, il laisse de la place pour les actions qu'annonce le commencement d'un si beau règne. Ce projet est le sujet des deux belles gravures, dont nous parlons.

M. l'Abbé de Lubersac, lorsqu'il conçut cette idée, s'occupoit du projet de tracer, sous un seul point de vue, l'Histoire générale des Monuments publics, depuis le premier qui fut érigé jusqu'à nos jours; projet immense qui demandoit du courage, de la patience & des talens. Il voyagea, établit des correspondances, se procura une collection immense de dessins, de mémoires & d'observations, tant sur les restes des Monuments de l'antiquité, que sur les Monuments postérieurs. Pour déterminer les époques de leur érection, il mit à con-

tribution la Littérature grecque & latine, les Ouvrages de nos Savants & ceux des Savants étrangers. Avec ces secours, il compara les ruines de ceux que le temps & la barbarie ont détruits avec ce qu'en a dit l'Histoire; & parvenu de proche en proche à l'origine des Arts, il trace l'histoire de leurs progrès en faisant celle des Monuments; & comme, dans tous les temps, les Arts portent l'empreinte des mœurs & des caractères des Peuples qui les cultivent, on peut regarder ce Discours comme l'abrégé d'une Histoire universelle du goût, de la religion & de la philosophie de tous ces Peuples. L'Auteur s'est plus attaché à l'histoire qu'à la critique, excepté lorsqu'il parle des Monuments modernes de la Capitale, élevés sous les deux derniers règnes, au sujet desquels il dit librement ce qu'il pense.

Les monuments offrant un spectacle de scènes variées à l'infini, plus ou moins imposantes, plus ou moins majestueuses, à mesure que le génie qui les a projetés étoit plus ou moins excité, & que les Arts qui les ont exécutés étoient plus ou moins perfectionnés; leurs descriptions faites avec soin par une esprit éclairé, capable d'en saisir toutes les beautés, ont

jeté dans le style de ce Discours une plus grande variété.

L'Auteur divise son discours, & distribue tous les Monuments en trois âges, soit qu'ils aient eu pour objet l'utilité publique, ou la décoration, ou la récompense du mérite.

Dans le premier âge, il trouve Babylone & sa fameuse Tour, Monument du ralliement & de la dispersion des Peuples. Cet âge comprend tous les Monuments de l'Assyrie, de la Perse, de l'Égypte, de la Palestine & de la Chine.

Le second âge offre à M. l'Abbé de Luberfac, les Monuments de la Grèce, où tant de circonstances heureuses concoururent à la perfection des Arts; ceux de Rome ancienne, si féconde en tous genres de productions du génie; & ceux des autres Villes d'Italie.

Le troisième âge a encore pour objet l'Italie, ou les Monuments de Rome moderne, de Venise. L'Auteur parcourt ensuite la Turquie, l'Afrique, l'Espagne, l'Amérique, l'Angleterre, la Suède, la Russie, & généralement tous les lieux où les Arts ont pénétré. Il considère dans tous ces pays les Monuments anciens & les modernes. Les Gaules, sous la de-

116 MERCURE DE FRANCE.

mination des Romains, & après la conquête des Francs, lui offrent le plus vaste théâtre : il finit par la France, qu'il distingue en ancienne & moderne.

Il donne la description de la statue unique & hardie de Pierre-le Grand, par le célèbre Falconet. Il faut lire dans l'ouvrage même ce qu'il dit, en connoisseur & en Historien, des plus célèbres capitales du monde, dont-il caractérise les beautés, & dont-il décrit les principaux Monuments.

L'Auteur, après avoir parlé des Monuments de la Capitale, élevés sous le règne de Louis XIV & de son Successeur, suppose un voyage entrepris par notre jeune Monarque, qui, pour connoître tout par lui-même, & tirer de cette connoissance les moyens de rendre ses sujets heureux, parcourt ses États. L'Auteur le suit dans cette tournée. Le Prince, en admirant les établissemens sans nombre qu'il rencontre dans les Provinces, rend justice au génie des grands hommes qui en sont les Auteurs, & des Ministres qui les ont protégés; il examine les fortifications, les arsenaux, les ports, la marine militaire & commerçante, la construction & la manœuvre des vais-

seaux ; il se pénètre d'estime pour le cultivateur, Les principales Villes des Provinces méridionales, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Nîmes, Arles, Marseille, Lyon, offrent à ses regards un canal digne des Romains, des ateliers, des manufactures, & les plus beaux Monuments. Enfin, après avoir parcouru le Royaume, il le ramène dans la Capitale. Là, il compare ce qu'il voit à ce qu'il a vu ; la porte S. Denis, les Boulevards, les Gobelins, le Cabinet d'Histoire Naturelle, la Sorbonne, &c. Là le Prince découvre d'une main hardie l'urne qui renferme les cendres du Cardinal de Richelieu. Cette cendre s'anime, & du fond de son tombeau, Richelieu raconte les merveilles de son Ministère. Le discours que l'Auteur prête aux mânes de ce Ministre, est digne du Prince, du Ministre & de l'Écrivain. Le Monarque jette les yeux sur d'autres Monuments, tels que les Académies, la Bibliothèque Royale, la nouvelle Église de Sainte-Geneviève, l'Hôtel des Invalides, les Statues de Henri IV, de Louis XIII, de son Successeur, & du feu Roi, &c. On trouve dans ce morceau les scènes les plus intéressantes, telles que le Roi

118 MERCURE DE FRANCE.

à S. Denis ; les acclamations du Peuple se mêlant au cœur des acteurs , dans un spectacle où l'on représente une jeune Princesse recevant de ses Peuples les témoignages de leur tendresse. Enfin l'Auteur accompagné le Roi à son Sacre ; il entre dans les détails les plus touchants , & c'est par-là que ce Discours est terminé.

On sent bien que l'Auteur parcourt trop d'objets , pour pouvoir s'arrêter également sur tous : il fait de quelques-uns des tableaux très-agréables.

Voici le Projet qu'il trace du Monument à ériger dans une Place Publique , à la gloire de Louis XVI & de la France.

Du sommet d'un rocher escarpé , & environné de profondes cavités , d'où sortent des torrents d'eau qui tombent avec fracas , & vont se perdre dans des abysmes, s'élève un Obélisque de marbre blanc , dont la hauteur répond à la magnificence des édifices qui l'environnent , terminé à sa cîme tronquée d'un globe d'azur. , parsemé de trois Fleurs de Lys , & surmonté d'un coq de bronze doré , agitant ses aîles. La Renommée , les aîles déployées , suspendue vers le milieu du Monument , embouchant la trom-

perte , invite les peuples à se réunir pour célébrer les vertus du Roi ; le Temps , armé d'un marteau , fixe à coups redoublés le Médaillon du Prince à l'Obélisque ; les Heures & les Siècles , après avoir enchaîné , par le bas , le Médaillon autour de l'Obélisque , brisent la faux du Temps , représenté sous les traits du sage Coopérateur que le Roi s'est choisi. Au-dessus du Médaillon sont deux Génies ; l'un posant sur le Buste du Roi la Couronne de l'Immortalité ; l'autre présentant une tige de Lys à la Renommée. Le Buste , posé sur le Médaillon de porphyre , est d'or , entouré de rameaux de chêne , de palmier , de laurier & d'olivier. Une grande Médaille de bronze rouge , représentant deux Bustes accolés , avec cette devise , *Concordia Fratrum* , qui désigne *Castor & Pollux* , & avec la légende , MONSIEUR , & M. LE COMTE D'ARTOIS , est assujétie au côté de l'Obélisque opposé au Médaillon du Roi , par la même chaîne qui fixe ce Médaillon.

Sur un des angles du socle , la Vertu , à demi-voilée , & debout , symbole des Princesses Filles du feu Roi , le bras droit élevé , indiquant de la main au

120 MERCURE DE FRANCE.

Peuples , l'Inscription votive de l'Obélisque , REGI BENEFICO , est couverte d'une large draperie , a les aîles à demi-déployées , & une flamme sur la tête.

La France , sous les traits de la Reine , assise sur le milieu du socle , couverte de son Manteau Royal , la Couronne sur la tête , soutenant du bras gauche , un faisceau , symbole de la force & de la puissance réunies , portant à sa droite le Sceptre , ayant à ses pieds les caractères distinctifs de la Couronne , les marques , les attributs , & les récompenses de la naissance , de la valeur & du mérite , encourageant le Génie vengeur du Prince & le sien , à terrasser les monstres qui ont désolé les Peuples par leur rapacité , leurs intrigues & leur audace , est assise à côté & aux pieds de la Vertu.

L'un de ces Génies , menaçant & dans l'attitude la plus animée , est encore armé des foudres dont il vient de frapper les monstres ; l'autre Génie , celui de la France & de la Reine , a pris la forme d'un aigle ; ses aîles sont déployées , sa tête menaçante , son plumage hérissé de fureur ; il est encore prêt à s'élançer sur le monstre qu'il vient de déchirer. Ces deux Génies sont groupés sur le bord
du

du précipice où tombent les monstres abattus, en tournant leur rage contre eux-mêmes, se servant, pour leur ruine mutuelle, des torches, des serpents, des poignards dont leurs mains étoient armées pour le malheur de la France.

Cette Scène animée est contrastée par les figures de Pallas & de la Paix, témoins du triomphe de la France : l'une, sous les traits de MADAME, le casque en tête, est fièrement assise sur un lion ; sa main droite repose sur la crinière de cet animal, qui tourne sa tête vers la France, dont il lèche les pieds ; le bras gauche est appuyé sur son bouclier ; elle est suivie de plusieurs Génies qui, après avoir traîné un canon sur son affut, jouent avec leurs armes & un drapeau. Au milieu de ces groupes, paroît une figure représentant le Commerce, sous l'habit d'un Nautonnier français, entouré de toutes les productions de la terre, de la mer & de l'air, en indiquant de la main le mot *protectio* écrit sur un ballot.

En face de Pallas est la Paix, dans un char, sous les traits de Madame LA COMTESSE D'ARTOIS, présentant son rameau d'olivier, d'une main, & de l'autre, montrant au Prince les fruits

F

122. MERCURE DE FRANCE.

qui sortent de la corne d'abondance, versée par un Zéphyr. Cette Scène occupe la face de l'Obélisque opposée à celle où se trouve le canon.

A l'extrémité du char, vis-à-vis du Commerce, paroît un Laboureur appuyé sur un joug, un soc renversé à ses pieds & un chien de Berger à ses côtés, montrant de la main, le mot *libertas* écrit sur un boisseau. Ce Cultivateur, sous la figure du Citoyen, connu sous le nom de l'*Ami des Hommes*, est dans le costume ancien des Gaulois.

Au-bas du rocher, au côté opposé à la principale face de l'Obélisque, est une large voûte de rochers d'où sort un vaisseau, sur la proue duquel la Déesse de la Seine est assise, recevant les hommages & les tributs de la Déesse de la Marne, sortant des eaux, & suivie de Naiades: l'une est sous les traits de MADAME CLOTILDE; & l'autre, de MADAME ELISABETH.

Neptune, armé de son trident, guide le vaisseau des Déeses, que précèdent des syrènes, des dauphins, & un Triton sonnant de la trompe. Ce vaisseau caractérise les Armes de la Ville de Paris, &c.

NOVEMBRE. 1776. 123

Sur une des quatre faces du piedestal de l'Obélisque, est un bas-relief représentant la Séance du rétablissement du Parlement, tenue par le Roi, le 11 Novembre 1774.

Les trois autres faces ou cartels, attendront de nouveaux événements du règne de Louis XVI, dignes de faire époque dans l'Histoire.

Ce Monument, érigé sur le bord de la rivière, entre le Pont-neuf & le Pont-royal, à l'extrémité de la Place de la Colonnade du Louvre, & sur une Place dont M. l'Abbé de Lubersac a donné le projet, seroit vu à de très grandes distances, tant au-dedans qu'au-dehors de la Ville, & ne coûteroit guère plus que la Statue équestre de Louis XV, & la Place où elle est érigée.

C'est ce Monument que M. l'Abbé de Lubersac fait graver en deux planches de trente-six pouces de haut, sur vingt-deux de large, par le sieur *Pierre Laurent*, Dessinateur-Graveur, & de l'Académie de Peinture & Sculpture de Marseille.

Elémens de Tactique pour la Cavalerie;
par M. Mottin de la Balme, Capitaine

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

raîne de Cavalerie, ancien Officier-Major de la Gendarmerie de France
A Paris, chez Jombert fils aîné, rue Dauphine; & chez Ruault, rue de la Harpe; 1 vol. in-8°. br. 3 l.

La tactique, partie de l'art militaire la plus étendue, & à laquelle toutes les autres tiennent, ayant pour objet, nous dit l'Auteur dans l'introduction de cet Ouvrage, les loix du mouvement, celles de l'équilibre, le choc des corps, la formation, l'ordre, les armes, les exercices & les motions des troupes, est vraiment susceptible de principes démontrés. Il s'agit d'appercevoir les rapports de toutes ces choses, eu égard aux temps, aux lieux, aux circonstances, à la vigueur, à la disposition & au caractère des individus qui composent les armées. Ce n'est pas d'après le nombre, les grands mouvemens des troupes, qu'il faut d'abord compter, combiner & rechercher la cause des désordres, du succès ou des revers; mais c'est d'après la mécanique & l'organisation de toutes les parties qui composent les divisions, dont l'action & la volonté unanime, poussées à un certain degré & secondées de la science, triom-

phent constamment de la valeur, de la force mal employée, du nombre & des obstacles Pour y parvenir, on doit choisir avec discernement les combattans; les former & les ordonner de la manière la plus avantageuse, en sorte qu'ils puissent se secourir mutuellement sans se nuire. Il faut endurcir les corps par de continuel & violens exercices; multiplier la force par l'adresse, ainsi que la masse par la vitesse: il faut armer, discipliner, exciter & diriger les passions, pour les faire tendre à d'heureuses fins. Voilà, continue l'Auteur, le point unique, la vraie base d'où sont partis tous les succès que de foibles divisions ont eus sur des armées innombrables. Voilà ce qu'ont senti d'heureux Génies, qui voient les choses dans leurs causes & dans leurs principes; dont l'esprit vaste, profond & courageux, dédaigne de penser d'après autrui. Voilà enfin ce qui a occasionné, sous divers horizons, ces révolutions passagères, si glorieuses à quelques Peuples & si funestes à d'autres. Mais les connoissances militaires, perfectionnées sur plusieurs points, ne l'ont point été généralement ni également. Parmi les différentes armes employées à la défense ou

à l'agrandissement des Etats, la cavalerie, quoique la plus propre aux grands & rapides exploits, l'a été, de tous les temps, le moins avantageusement, faute d'avoir su choisir, disposer, affouplir, foumettre, aguerrir les chevaux, les diriger avec art. Nous sommes, à cet égard, supérieurs aux anciens en Europe, particulièrement en France; cependant, ajoute l'Auteur, par une singulière fatalité, cet avantage tourne en partie contre nous, parce qu'on apprend une infinité de choses inutiles à la guerre, souvent même nuisibles, & qu'on ignore la plus grande partie de ce qu'il faudroit savoir; d'où il est résulté nécessairement une foule de fautes & d'abus. C'est ce que l'Auteur a cherché à démontrer par des preuves & par des exemples. Des observations suivies sur la cavalerie & beaucoup de réflexions sur ce corps, l'ont fait remonter aux causes de ses succès ou de sa défaite dans les batailles. Tous les soins ont été de les faire connoître, afin d'engager les personnes qui dirigent les exercices, à employer, dans l'instruction des troupes, des principes plus conformes à l'intérêt de la Nation & à la gloire des armes Françaises. La lecture de cet

Ouvrage ne pourra d'ailleurs qu'augmenter l'estime qu'on doit avoir pour un corps qui n'a été que trop souvent exposé aux jugemens de personnes peu instruites, & contre lequel des Officiers d'infanterie se sont même quelquefois permis des déclamations & des épigrammes. C'est avec les armes, que l'Auteur s'est forgées, c'est-à-dire avec ses principes, qu'il combat les idées erronées, insérées dans quelques Ouvrages sur l'art militaire. Comme ces principes sont contraires à d'autres principes reçus, l'Auteur s'est permis quelques explications, indispensables d'ailleurs dans un Ouvrage didactique.

Ces élémens de tactique méritent d'autant plus d'être accueillis, que nous n'avons point écrits sur la Cavalerie qui traitent de la tactique. Ce genre de travail demande beaucoup de connoissances & même de zèle patriotique, sur-tout lorsqu'il est question, comme dans l'Ouvrage de M. de la Balme, d'attaquer de front des idées adoptées depuis long temps, & auxquelles la plupart des hommes tiennent toujours par paresse & même par amour-propre.

Le jeu de Trictrac, ou les principes de
F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

ce jeu éclaircis par des exemples, en faveur des commerçans; avec l'explication des termes par ordre alphabétique, & une table des chapitres servant de récapitulation générale. Par M. J. M. F. vol. in 8°. prix 5 liv. rel. A Paris, chez Nyon l'aîné, Lib. rue St Jean de Beauvais.

Le jeu de trictrac tient le premier rang parmi ceux qui dépendent du calcul & du hasard. Il occupe agréablement l'attention du Joueur, par la variété des combinaisons, & tient toujours son espoir en suspens par les coups inattendus du dé qui commande, en quelque sorte, dans ce jeu. Mais ces coups peuvent être calculés; & c'est sur la justesse de ce calcul, & la connoissance des combinaisons, plus ou moins favorables, qui en résultent, qu'est fondée la science de ce jeu, qui laisse d'ailleurs toujours au Joueur la douce consolation de rejeter sur les dés la perte d'une partie qu'il aura souvent très-mal conduite.

Comme les règles de ce jeu, sont connues depuis très-long-temps & exposées dans plusieurs Traités, on ne doit pas s'attendre à trouver quelque chose de

neuf dans l'Ouvrage que nous annonçons. L'Auteur ne s'est proposé d'autre but que de faciliter aux commençans la pratique de ce jeu, par une exposition simple, claire & méthodique des règles, & par des exemples, des calculs, des éclaircissimens indispensables pour en donner l'intelligence. Ces exemples & ces calculs, qui appartiennent à l'Auteur, & doivent faire distinguer son *Traité* des autres écrits sur le même objet, demanderoient des planches pour pouvoir être saisis facilement par les commençans ; mais il leur sera facile de suppléer à ces planches qui manquent dans l'Ouvrage, par un trictrac où ils placeront les dames d'après les exemples cités par l'Auteur.

Les caractères du Messie vérifiés en Jésus de Nazareth ; 2 vol. in 8°. A Rouen, chez Laurent Dumefnil, Imprimeur-Libraire, rue de l'Ecureuil.

L'Auteur de cet Ouvrage, qui a déjà donné des preuves de son habileté dans sa défense des Livres de l'ancien Testament, ne pouvoit que réussir dans le *Traité* savant & méthodique que nous annonçons aujourd'hui. Nul autre qu'un

Ecrivain profond dans l'intelligence des Écritures, ne pouvoit donner des notions claires & précises des principaux caractères du Messie; assigner avec justesse les prophéties, dont le sens littéral le regarde; comparer ces prophéties avec les faits, & rendre son avènement sensible, soit au Juif plongé dans un aveuglement inconcevable, par sa dureté, soit à l'incrédule qui s'obstine à fermer les yeux sur toutes les preuves qui attestent la vérité & la divinité des Écritures. S'il est des caractères distinctifs auxquels on puisse reconnoître, dit l'Auteur, le libérateur annoncé par les Prophètes; si ces caractères se sont exactement vérifiés en la personne de Jésus, les Prophètes n'auront pas parlé au hasard; ils auront été inspiré pour le prédire, & Jésus, qu'ils auront prédit, sera véritablement l'Envoyé de Dieu; en sorte que, par cette seule preuve, la divinité des deux Testamens se trouvera démontrée. Qu'oppose-t-on à cette vérité? Tantôt on soutient qu'il n'y eut jamais de Messie promis; tantôt on dit que les prophéties sont obscurcies, ou l'on en détourne le sens à plusieurs objets étrangers. M. Clément, Chanoine de l'Eglise de Rouen,

fait disparoître toutes ces objections surannées, en démontrant d'abord que le Messie est l'objet unique que les Écritures nous présentent par-tout, & que non-seulement le Messie est venu, mais encore qu'il a dû paroître dans les temps qui se sont écoulés entre la naissance de Jésus-Christ & la dernière ruine de Jérusalem. On ne peut rien ajouter au développement des prédictions de Jacob, de Daniel, de Zacharie, d'Agée & de Malachie; la matière y est épuisée. Cet Auteur applique ensuite à Jésus-Christ les caractères du Messie, & justifie, par des faits notoires, tirés d'Auteurs contemporains, souvent même de nos ennemis, qu'en lui & en ses Disciples sont accomplies toutes les prédictions qu'il a prouvé, dans les deux premiers livres, appartenir au Messie. La réponse aux principales objections des Juifs & des incrédules termine cet Ouvrage, qui renferme une démonstration lumineuse de la divinité de Jésus-Christ.

Défense des Livres de l'Ancien Testament contre l'écrit intitulé : La Philosophie d'Histoire; par le même Auteur.

Cet Ouvrage, qu'on doit joindre à

132 MERCURE DE FRANCE.

ceux de MM. Guenet & Bullet, sur les difficultés tirées des Livres Saints, éclaircit plusieurs points importants. Authenticité des Livres de l'ancien Testament, antiquité des Livres de Moyse comparées à ceux des autres Nations; miracles, prophéties, doctrine des Juifs; antiquités Chaldéennes, Egyptiennes, Chinoises; état primitif du genre humain, état du premier homme, durée de la vie des premiers hommes. Quelque système qu'on ait adopté, on s'intéresse toujours à la discussion d'une matière qui touche de si près à notre origine & à notre destination. Il n'est réservé qu'aux esprits frivoles de ne prendre aucune part à des disputes aussi sérieuses que celles qui regardent la divinité des Ecritures, qui nous ont été transmises pour notre instruction & notre consolation.

La Morale du Citoyen du Monde, ou la Morale de la Raison, formant la troisième partie d'un Cours de Philosophie, par M. l'Abbé Sauri, Correspondant de l'Académie des Sciences de Montpellier. A Paris, chez Froullé, Libraire, pont Notre Dame, vis-à-vis le quai de Gèvres.

NOVEMBRE. 1776. 133

On desiroit depuis long-temps un Cours de Morale qui méritât d'être adopté par les différens Colléges, & qui pût servir d'introduction à l'étude de la Religion. La plupart de ceux qu'on a donnés jusqu'ici, étoient un peu secs & trop courts. Celui que nous annonçons, réunit à-peu-près, tout ce qu'il est le plus essentiel de savoir sur cette partie importante de la Philosophie. L'Auteur y a joint des articles intéressans qu'on a trop long-temps regardés comme étrangers à la Philosophie: Agriculture, population, Manufactures, Commerce, Marine, Guerre, &c. tous ces objets influent sur le bonheur de la Société & des Citoyens. Ils sont donc liés essentiellement à la Philosophie, qui n'est autre chose que la science du bonheur. Peut-on atteindre cette fin que nous désirons tous, sans commencer à se connoître soi-même, en apprenant quels sont nos devoirs? N'est-ce pas de toutes les sciences la plus nécessaire & la plus utile? La première étude de l'homme n'est elle pas l'homme même? On ne sauroit le nier. Ce n'est qu'après cette étude, que nous pouvons nous livrer à celle des objets étrangers. Envain serons-nous pro-

fonds théologiens, habiles physiciens, poètes sublimes; nous ne serons rien, il faut l'avouer, si nous ne nous connoissons pas nous-mêmes. L'étude des mœurs doit donc être notre première & notre principale étude. Les Républiques subsisteroient sans éloquence, a-t-on dit plus d'une fois; sans science, on verroit des sociétés; on n'en verroit point subsister long temps sans mœurs; & rien n'est plus propre à perfectionner les sociétés, que la tradition des saines maximes sur la Morale. On ne sauroit trop les inculquer & les répandre. On a beau dire que notre siècle est très-éclairé; il n'en est pas moins vrai, (vérité triste & humiliante) que notre siècle, malgré le progrès des lumières, ne passe que pour être un siècle corrompu.

On est obligé d'avouer que la raison humaine, livrée à elle-même, n'a pas pu nous fournir un corps complet & suivi d'une Morale saine sur tous les points; & que les vérités sur cet objet n'ont jamais été qu'éparpillées, sans être liées & réunies dans un système dont toutes les parties se soutiennent. Il étoit réservé à la Religion chrétienne de nous faire connoître la chaîne entière de tous

nos devoirs , & sur-tout notre origine & notre noble destination. Mais en avouant l'excellence de la Morale évangélique , ne pourroit on pas soutenir que certains Moralistes ont trop fait dépendre les mœurs de la révélation. « Quelque soin , » dit un judicieux Littérateur * , que l'on » prenne d'inspirer des sentimens de reli- » gion aux enfans , il vient un âge où la » fougue des passions , le goût des plaisirs , » les transports d'une jeunesse bouillante , » étouffent ces sentimens. Si on leur » avoit dit que les mœurs sont de tout » pays & de toute religion ; que l'on » entend par ce mot les vertus morales » que la nature a gravées dans le fond de » nos cœurs , la justice , la vérité , la » bonne foi , l'humanité , la bonté , la » décence ; que ces qualités sont aussi » essentielles à l'homme que la raison » même , dont elles sont une émanation ; » un jeune homme secouant peut-être le » joug de la religion , ou s'en faisant une » à sa mode , conserveroit au moins les » vertus morales , qui dans la suite , » pourroient le rapprocher des vertus

* Gédoin , Auteur de la traduction de Quintilien.

136 MERCURE DE FRANCE.

» chrétiennes : mais parce qu'on ne lui
» a prêché qu'une religion austère , tout
» tombe avec cette religion.

Cours de Physique Expérimentale & Théorique, formant la dernière partie d'un Cours complet de Philosophie, précédé d'un précis de Mathématiques qui lui sert d'introduction ; par M. l'Abbé Sauri, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier. 4 vol. in-12. A Paris, chez Froullé, Libraire, pont Notre-Dame, vis-à-vis le quai de Gêvres.

La Physique a toujours été regardée comme la science la plus digne de l'homme. Quiconque a des yeux attentifs, ne peut qu'admirer le spectacle magnifique de l'Univers, & se livrer avec plaisir à l'étude des loix simples, mais fécondes que la divine Sagesse s'est prescrites, & qu'elle suit librement dans la conservation & la reproduction de tous les êtres qui nous environnent. Avec quelles richesses & quelle profusion, le Créateur n'a-t-il pas répandu cette foule de merveilles dont nous sommes à chaque instant les témoins ! Quels attraits ne doit point

avoir l'étude de chacune de ces merveilles , sur tout depuis les découvertes que les nouvelles expériences & la multitude d'instrumens ont occasionnées. Rien n'est plus satisfaisant pour l'esprit humain , que de connoître avec un peu plus de certitude tous les phénomènes qu'on croyoit expliquer autrefois par des mots vides de sens. La matière première , les formes substantielles , les qualités occultes sont rentrées dans l'oubli , pour n'en sortir jamais ; & l'on doit avouer qu'il vaudroit encore mieux avouer son ignorance , que de recourir , comme on l'a fait pendant long temps , à des explications qui n'expliquent rien , & de substituer des chimères à la réalité. On n'est point philosophe , parce qu'on a su inventer des mots énigmatiques ; mais on l'est devenu , lorsqu'on a pu , à l'aide des expériences , multiplier des découvertes utiles. On sait aujourd'hui par quelle route les rayons , partis du Soleil , vont se rompre & se réfléchir dans les nuées , pour venir offrir à nos regards les plus belles couleurs ; de quelle façon la terre échauffée se couvre de fleurs au printemps , & envoie dans les airs les vapeurs & les exhalaisons ; les nuages , & dans

138 MERCURE DE FRANCE.

ces nuages, le tonnerre & la foudre. Nous pouvons à présent pénétrer dans le sein de la terre, & y déceler comment la Nature s'y prend à former le diamant, l'argent, l'or & les autres métaux. L'origine des vents & des feux souterrains ne nous est pas entièrement inconnue. On apperçoit la force qui fait monter les eaux par mille canaux insensibles, jusqu'à la cime des montagnes, pour y former des sources si propres à nous rafraîchir. À l'aide des télescopes & des autres instrumens d'Optique, nous pouvons nous élever jusqu'aux planètes, & nous élan- cer de tourbillons en tourbillons, jus- qu'aux extrémités du monde. Nous avons découvert cette circulation rapide qui porte le sang & la vie dans toutes les parties du corps humain; & cette con- noissance a perfectionné la Médecine qui ne marche plus tant à tâtons. Nous ne pousserons pas plus loin l'énumération de toutes les questions que la physique moderne nous explique. L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, donne dans sa préface une juste idée de toutes les parties qui y sont traitées; & a très- bien rapproché les principales observa- tions & expériences qui sont répandues

N O V E M B R E. 1776. 139
dans une infinité de volumes & de
mémoires. Ce n'est point ici un compi-
lateur qui copie les pensées des autres ;
c'est un Ecrivain qui entend parfaite-
ment la matière dont il parle. Son Cours
de philosophie qu'il a déjà publié, &
qui ne contenoit que la Logique & la
Métaphysique, a mérité d'être bien
accueilli. Les deux derniers Ouvrages
que nous annonçons, & qui complètent
son travail, ne peuvent être que très-
utiles à ceux qui ne veulent pas croupir
dans l'ignorance. On a toujours désiré de
bons élémens sur la physique, où l'ex-
périence suivroit de près la spéculacion ;
où les démonstrations mathématiques,
clairement présentées, serviroient à nous
faire connoître les phénomènes de la Na-
ture, où toutes les matières seroient
traitées avec un ordre lumineux, & où
toute la Nature seroit présentée à nos
yeux d'une manière intéressante & sen-
sible. Le Cours de physique de M. l'Abbé
Sauri réunit tous ces avantages ; & nous
paroît mériter d'être adopté par tous ceux
qui président à l'important ouvrage de
l'éducation de la Jeunesse.

Nouveau Dictionnaire pour servir de sup-

*plément au Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers ; par une Société de Gens de Lettres ; mis en ordre & publié par M. ***. in fol. Tomes I & II ; 1776. A Paris, chez Stoupe, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe.*

SECOND EXTRAIT.

Nous n'avons rapporté dans le premier extrait de ce Dictionnaire, que la première partie de l'article BEAU, c'est à dire, ce qui concerne le beau naturel ; nous allons faire connoître la seconde partie, qui regarde la beauté artificielle, celle que produisent les arts portés à un certain degré de perfection.

» Le principe du *beau* naturel une fois reconnu, il est facile de voir en quoi consiste la beauté artificielle : il est aisé de voir qu'elle tient, 1°. à l'opinion que l'art nous donne de l'ouvrier & de lui-même, quand il n'est pas imitatif : 2°. à l'opinion que l'art nous donne & de lui-même & de l'artiste & de la Nature, son modèle, quand il s'exerce à l'imiter ».

» Examinons d'abord d'où résulte le sentiment du *beau* dans un art qui n'imité

point ; par exemple , l'Architecture. L'unité , la variété , l'ordonnance , la symétrie , les proportions & l'accord des parties d'un édifice , en feront un tout régulier ; mais sans la grandeur , la richesse ou l'intelligence , portées à un degré qui nous étonne , cet édifice sera-t-il *beau* ? & sa simplicité produira-t-elle en nous l'admiration que cause la vue d'un *beau* temple , ou d'un magnifique palais ?

» Au contraire ; qu'on nous présente un édifice moins régulier , tel que le Panthéon ou le Louvre ; l'air de grandeur & d'opulence , un ensemble majestueux , un dessin vaste , une exécution à laquelle a dû présider une intelligence puissante , l'homme agrandi dans son ouvrage , l'art rassemblant toutes ses forces pour lutter contre la Nature , & surmontant tous les obstacles qu'elle opposoit à ses efforts ; les prodiges des mécaniques étalés à nos yeux dans la coupe des pierres , dans l'élévation des colonnes & des entablemens , dans la suspension de ces voûtes ; dans l'équilibre de ces masses dont le poids nous effraye , & dont la hauteur nous étonne : ce grand spectacle enfin nous frappe ; nous nous écrions , *cela est beau !* La réflexion vient ensuite : elle

142 MERCURE DE FRANCE.

examine les détails : elle éclaire le sentiment ; mais elle ne le détruit point. Nous convenons des défauts qu'elle observe : nous avouons que la façade du Panthéon manque de symétrie ; que les différens corps du Louvre manquent d'ensemble & d'unité. Plus régulier , cela seroit plus *beau* , sans doute. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Que notre admiration, déjà excitée par la force de l'art & sa magnificence , seroit à son comble, si l'intelligence y régnoit au même degré ».

» Je ne dis pas qu'un édifice, où les forces de l'art & ses richesses seroient prodiguées, fût *beau*, s'il étoit monstrueux, ou bizarrement composé. L'intelligence y peut manquer au point que le sentiment de beauté soit détruit par l'effet choquant du désordre : car il n'en est pas ici de l'art, comme de la nature. Nous supposons à celle-ci des intentions mystérieuses. Accoutumés à ne pas pénétrer la profondeur de ses desseins, lors même qu'elle nous paroît aveugle ou folle, nous la supposons éclairée & sage ; & pourvu que, dans ses caprices & dans ses écarts, elle soit riche & forte, nous la trouverons belle ; au lieu qu'en inter-

rogeant l'art, nous lui demanderons pourquoi, à quel usage il a prodigué ses richesses, ou épuisé ses efforts; mais en cela même nous sommes peu sévères; & pourvu qu'à l'impression de grandeur, se joigne l'apparence de l'ordre, c'en est assez: la force & la richesse sont, du côté de l'art, les premières sources du *beau* ».

» Du reste, il ne faut pas confondre l'idée de force avec celle d'effort: rien au monde n'est plus contraire. Moins il paroît d'effort, plus on croit voir de force; & c'est pourquoi la légèreté, la grace, l'élégance, l'air de facilité, d'aisance dans les grandes choses, sont autant de traits de beauté ».

» Il ne faut pas non plus confondre une vaine ostentation avec une sage magnificence: celle-ci donne à chaque chose la richesse qui lui convient; celle-là s'empresse à montrer tout le peu qu'elle a de richesses, sans discernement ni réserve, & dans la prodigalité, décèle son épuisement ».

» Ces colifichets dont l'architecture gothique est chargée, ressemblent aux colliers & aux bracelets qu'un mauvais peintre avoit mis aux Grâces. Ce n'est point-là de la richesse; c'est de l'indi-

144 MERCURE DE FRANCE.

gente vanité. Ce qui est riche en architecture, c'est le mélange harmonieux des formes, des saillies & des contours; c'est cette belle étoffe d'acanthé qui entoure le vase de Callimaque; c'est une frise où rampe une vigne abondante, ou qu'embrasse un faisceau de chêne ou de laurier. Ainsi l'air de simplicité & d'économie ajoute à l'idée de force & de richesse, parce qu'il en exclut l'idée d'effort & d'épuisement. Il donne encore aux ouvrages de l'art, comme aux effets de la nature, le caractère d'intelligence. Un amas d'ornemens confus ne peut avoir de raison apparente; une variété bizarre & sans rapport ni symétrie, comme dans l'Arabesque ou dans le goût Chinois, n'annonce aucun dessein ».

» L'intention d'un Ouvrage, pour être sentie, doit être simple; & indépendamment de l'harmonie, qui plaît aux yeux comme à l'oreille, sans qu'on en sache la raison, une discordance sensible entre les parties d'un édifice, annonce dans l'Artiste, du délire & non du génie. Ce que nous admirons dans un beau dessin, c'est cette imagination réglée & féconde, qui conçoit un ensemble vaste, & le réduit à l'unité ».

» On

NOVEMBRE. 1776. 145

» On voit par-là rentrer dans l'idée du *beau*, celle de régularité, d'ordre, de symétrie, d'unité, de variété, de proportion, de rapports, de convenance, d'harmonie; mais on voit aussi qu'elles ne sont relatives qu'à l'intelligence, qui n'est pas la seule ni la première cause de l'admiration que le *beau* nous fait éprouver ».

» Ce que j'ai dit de l'architecture, doit s'appliquer à l'éloquence, à la Musique, à tous les arts qui déploient de grandes forces & de prodigieux moyens. Un Orateur, par la puissance de la parole, bouleverse tous les esprits, remplit tous les cœurs de la passion qui anime, entraîne tout un peuple, l'irrite, le soulève, l'arme & le désarme à volonté: voilà dans le génie & dans l'éloquence une force qui nous étonne, une vertu qui nous confond. Qu'un Musicien, par le charme des sons, produise des effets semblables, l'empire que son art lui donne sur nos sens, nous paroît tenir du prodige; & de-là cette admiration dont les Grecs étoient transportés aux chants d'Epiménide ou de Tyrtée, & que les beautés de leur art nous font éprouver quelquefois ».

G

» Si au contraire l'impression est trop faible, quoique très-agréable, pour exciter en nous ce ravissement, ce transport, comme il arrive dans les morceaux d'un genre tempéré; nous donnons des éloges au talent de l'Artiste, & au doux prestige de l'art; mais ces éloges ne sont pas le cri d'admiration qu'excite en nous un trait sublime, un coup de force & de génie ».

» Passons aux arts d'imitation. Ceux-ci ont deux grandes idées à donner, au lieu d'une; celle de la nature imitée, & celle du génie imitateur ».

» En sculpture, l'Apollon, l'Hercule, l'Antinoüs, le Gladiateur, la Vénus, la Diane, antiques: en peinture, les tableaux de Raphaël, du Corregge & du Guide, réunissent les deux beautés. Il en est de même en poésie, quand la nature, du côté du modèle, & l'imitation, du côté de l'art, portent le caractère de force, de richesse ou d'intelligence au plus haut degré. On dit à la fois, du modèle & de l'imitateur: *cela est beau!* & l'étonnement se partage entre les prodiges de l'art, & les prodiges de la nature ».

» On doit se rappeler ce que nous

avons dit du *beau* moral ; la force en fait le caractère. Ainsi le crime même tient du *beau* dans la nature, lorsqu'il suppose dans l'ame une vigueur, un courage, une audace, une constance, une profondeur, une élévation qui nous frappe d'étonnement & de terreur. C'est ainsi que le rôle de Cléopâtre, dans *Rodogune*, & celui de Mahomet sont *beaux*, considérés dans la nature, abstraction faite du génie du peintre, & de la beauté du pinceau ».

» Une idée inséparable de celle du *beau* moral & physique, est celle de la liberté ; parce que le premier usage que la nature fait de ses forces, est de se rendre libre. Tout ce qui sent l'esclavage, même dans les choses inanimées, a je ne sais quoi de triste & de rampant, qui l'obscurcit & le dégrade. La mode, l'opinion, l'habitude ont beau vouloir altérer en nous ce sentiment inné, ce goût dominant de l'indépendance ; la nature à nos yeux n'a toute sa grandeur, toute sa majesté, qu'autant qu'elle est libre, ou qu'elle semble l'être. Recueillez les voix sur la comparaison d'un parc magnifique, & d'une belle forêt ; l'un est la prison du luxe, de la mollesse & de

l'ennui ; l'autre est l'asyle de la méditation vagabonde , de la haute contemplation , & du sublime enthousiasme. En voyant les eaux captives baigner servilement les marbres de Versailles , & les eaux bondissantes de Vaucluse , se précipiter à travers les rochers , on dit également , *cela est beau !* Mais on le dit des efforts de l'art , & on le sent des jeux de la nature : aussi l'art qui l'assujétit , fait-il l'impossible pour nous cacher les entraves qu'il lui donne ; & dans la nature , livrée à elle-même , le peintre & le poëte se gardent bien d'imiter les accidens où l'on peut soupçonner quelques traces de servitude ».

» L'excellence de l'art , dans le moral , comme dans le physique , est de surpasser la nature , de mettre plus d'intelligence dans l'ordonnance de ses tableaux , plus de richesse dans ses détails , plus de grandeur dans le dessin , plus d'énergie dans l'expression , plus de force dans les effets , enfin plus de beauté dans la fiction , qu'il n'y en eut jamais dans la réalité. Le plus beau phénomène de la nature , c'est le combat des passions , parce qu'il développe les grands ressorts de l'ame , & qu'elle-même ne

reconnoît toutes ses forces, que dans ces violens orages qui s'élèvent au fond du cœur. Aussi la poésie en a-t-elle tiré ses peintures les plus sublimes. On voit même que pour ajouter à la beauté physique, elle a tout animé, tout passionné dans ses tableaux; & c'est à quoi le merveilleux a beaucoup contribué ».

» Voyez combien les accidens les plus terribles de la nature, les tempêtes, les volcans, la foudre, sont plus formidables encore dans les fictions des poètes. Voyez la terreur que porte dans les enfers un coup du trident de Neptune; l'effroi qu'inspire aux vents déchainés par Eole, la menace du dieu des mers; le trouble que Tiphée, en soulevant l'Etna, vient de répandre chez les morts, & l'effroi qu'inspire la foudre dans la main redoutable de Jupiter tonnant du haut des cieux ».

» Quand le génie, au lieu d'agrandir la nature, l'enrichit de nouveaux détails, ces traits choisis & variés, ces couleurs si brillantes & si bien assorties, ces tableaux frappans & divers, font voir en un moment, & comme en un seul point, tant d'activité, d'abondance, de force & de fécondité dans la cause qui les pro-

duit, que la magnificence de ce grand spectacle nous jette dans l'étonnement; mais l'admiration se partage inégalement entre le peintre & le modèle, selon que l'impression du *beau* se réfléchit plus ou moins sur l'artiste ou sur son objet, & que le travail nous semble plus ou moins au-dessus ou au-dessous de la matière ».

» En imitant la belle nature, souvent l'artiste peut l'égaliser; mais de la beauté du modèle, & du mérite encore prodigieux d'en avoir approché, résulte en nous le sentiment du *beau*. Ainsi, lorsque le pinceau de Claude Lorrain ou de Vernet, a dérobé au soleil sa lumière; qu'il a peint le vague de l'air ou la fluidité de l'eau; lorsque dans un tableau de Van-Huisin, nous croyons voir, sur le duvet des fleurs, rouler des perles de rosée: que l'ambre du raisin, l'incarnat de la rose y brille presque en sa fraîcheur, nous jouissons avec délices & de la beauté de l'objet, & du prestige de l'imitation ».

» La vérité de l'expression, quand elle est vive, & qu'on suppose une grande difficulté à l'avoir saisie, fait dire encore de l'imitation, qu'elle est belle!

quoique le modèle ne soit pas beau. Mais si l'objet nous semble ou trop facile à peindre, ou indigne d'être imité, le mépris, le dégoût s'en mêlent ; le succès même du talent prodigué ne nous touche point ; & tandis que le pinceau minutieux de Gérard Dow nous fait compter les poils d'un lièvre sans nous causer la moindre émotion, le crayon de Raphaël, en indiquant d'un trait une belle attitude, un grand caractère de tête, nous jette dans le ravissement ».

» Il en est de la poésie comme de la peinture. Quel effet se promet un pénible Ecrivain qui pâlit à copier fidèlement une nature aussi froide que lui ? Mais que le modèle soit digne des efforts de l'art, & que ces efforts soient heureux, les deux beautés se réunissent, & l'admiration est au comble. L'Ouvrage même peut être *beau*, sans que l'objet le soit, l'intention est grande, & le but important : c'est ce qui élève la comédie au rang des plus beaux poèmes, & ce qui mérite à l'apologue le sentiment d'admiration que le *beau* seul obtient de nous ».

» Que Molière veuille arracher le masque à l'hypocrisie, qu'il veuille lancer sur le théâtre un censeur âpre & ri-

G iv

152 MERCURE DE FRANCE.

goureux des vices crians de son siècle ; que la Fontaine, sous l'appât d'une poésie attrayante, veuille faire goûter aux hommes la sagesse & la vérité, & que l'un & l'autre aient puisé dans la nature les plus ingénieux moyens de produire ces grands effets, tout occupés du prodige de l'art & du mérite de l'artiste, nous nous écrivons : *cela est beau !* & notre admiration se mesure aux difficultés que l'artiste a dû vaincre, & à la force de génie qu'il a fallu pour les surmonter ».

» De-là vient que dans un poëme, des vers où l'énergie, la précision, l'élégance, le coloris & l'harmonie se réunissent sans effort, sont une beauté de plus, & une beauté d'autant plus frappante, qu'on sent mieux l'extrême difficulté de captiver ainsi la langue, & de la plier à son gré ».

» De-là vient aussi que si l'art veut s'aider de moyens naturels pour faire son illusion, & pour produire ses effets, il retranche de ses beautés, de son mérite & de sa gloire. Qu'un décorateur employe réellement de l'eau pour imiter une cascade, l'art n'est plus rien ; je vois la nature en petit, & chetivement présentée. Mais qu'avec le pinceau

ou les plis d'une Gaze, on me représente la chute des eaux de Tivoli; ou les cataractes du Nil, la distance du moyen à l'effet, m'étonne & me transporte de plaisir ».

» Il en est de même de l'éloquence. Il y a de l'adresse, sans doute, à présenter à ses juges les enfans d'un homme accusé, pour lequel on demande grâce, ou à dévoiler à leurs yeux les charmes d'une belle femme qu'ils alloient condamner, & qu'on veut faire absoudre. Mais cet art est celui d'un adroit corrupteur, ou d'un sollicitateur habile; ce n'est point l'art d'un orateur. Les dernières paroles de César, répétées au peuple Romain; sont un trait d'éloquence de la plus rare beauté; sa robe ensanglantée, déployée sur la tribune, n'est rien qu'un heureux artifice. A ne comparer que les effets, un charlatan l'emportera sur l'orateur le plus éloquent; mais le premier emploie des moyens matériels, & c'est par les sens qu'il nous frappe; le second n'emploie que la puissance du sentiment & de la raison; c'est l'ame & l'esprit qu'il entraîne; & si on ne dit jamais du charlatan qu'il fait de belles choses, quoiqu'il opère de grands effets,

c'est que les moyens trop faciles , n'annoncent , du côté de l'art & du génie , aucun des caractères qui distinguent le *beau* , tandis que les moyens de l'orateur , réduits au charme de la parole , annoncent la force & le pouvoir d'une ame qui maîtrise toutes les ames par l'ascendant de la pensée , ascendant merveilleux , & l'un des phénomènes les plus frappans de la nature ».

» Le pathétique , ou l'expression de la souffrance , n'est pas une belle chose dans son modèle. La douleur d'Hécube , les frayeurs de Mérope , les tourmens de Philoctète , le malheur d'Œdipe ou d'Oreste , n'ont rien de *beau* dans la réalité , & c'est peut-être ce qu'il y a de plus *beau* dans l'imitation. Beauté d'effet , prodige de l'art de se pénétrer avec tant de force des sentimens d'un malheureux , qu'en l'exposant aux yeux de l'imagination , on produise le même effet , que s'il étoit présent lui-même , & que par la force de l'illusion , on émeuve les cœurs , on arrache des larmes , on remplisse tous les esprits de compassion ou de terreur ».

» Ainsi , soit dans la nature , soit dans les arts , soit dans les effets qui résultent

de l'alliance & de l'accord de l'art avec la nature, rien n'est *beau* que ce qui annonce, dans un degré qui nous étonne, la *force*, la *richesse* ou l'*intelligence* de l'une ou de l'autre de ces deux causes, ou de toutes deux à la fois ».

« On peut dire qu'il y a du vague dans les caractères que nous donnons au *beau*; mais il y a aussi du vague dans l'opinion qu'on y attache. L'idée en est souvent factice, & le sentiment relatif à l'habitude & au préjugé. Par exemple, la même couleur qui est riche & belle aux yeux d'une classe d'hommes, n'est pas telle aux yeux d'une autre classe, par la seule raison que la teinture en est commune & de vil prix. Pourquoi ne dit-on pas du lever du soleil ou de son coucher, qu'il est *beau*, quand le ciel est pur ou serein? Et pourquoi le dit-on, lorsque sur l'horizon, il se rencontre des nuages sur lesquels il semble répandre la pourpre & l'or? C'est que l'or & la pourpre sont dans nos mains des choses précieuses; qu'à leur richesse, nous avons attaché le sentiment du *beau* par excellence; & qu'en les voyant briller d'un éclat merveilleux sur les nuages que le soleil colore, nous les comparons à ce

156 MERCURE DE FRANCE.

que l'industrie, le luxe & la magnificence offrent de plus riche à nos yeux. A des idées invariables, il faut des caractères fixes ; mais à des idées changeantes, il faut des caractères susceptibles, comme elles, des variations de la mode & des caprices de l'opinion ».

Cet article suffit pour indiquer la manière dont la littérature est traitée dans ce supplément à l'Encyclopédie. Les Sciences y sont développées avec la même attention ; & l'on a eu particulièrement le soin de marquer les progrès que l'esprit d'observation y fait tous les jours.

Journal des Causes célèbres, curieuses & intéressantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume, 12 volumes in-12 par an ; 18 liv. pour Paris, & 24 liv. franc de port pour la Province. On souscrit chez M. Désessarts, Avocat au Parlement ; & chez Lacombe, Libraire, au bureau des Journaux.

Le vingt-deuxième & le vingt-troisième volume de cet Ouvrage périodique viennent de paroître. Le premier renferme deux causes : celle d'une fille accu-

N O V E M B R E. 1776. 197

sée d'inceste spirituel, & celle d'un homme mis en prison par ordre du Roi. La première de ces deux causes contient les détails les plus piquans. On trouve, dans le vingt-troisième volume, quatre causes également curieuses & intéressantes. La première est le procès du fameux rebelle Pugatchew condamné en Russie, & exécuté à Moscou en 1774; la seconde, l'affaire des Libraires sur le commentaire de la Henriade de M. de Voltaire, publié par M. Fréron après la mort de M. de la Baumelle. La question que cette cause présente, intéresse les gens de lettres & les Libraires. Il s'agit de savoir si, sous prétexte d'un commentaire, on peut faire imprimer le texte de l'ouvrage commenté. Les détails de cette affaire la rendent très-piquante. Le Rédacteur y a inséré un avertissement de M. de Voltaire, sur l'édition de son théâtre faite au Temple-du-Goût, qu'on lira certainement avec le plus grand plaisir, & qui répand le plus grand intérêt sur cette cause. Elle est d'ailleurs écrite avec pureté, & ne peut manquer de plaire à toutes sortes de Lecteurs. La troisième, présente une question importante sur l'état des Juifs, jugée par le Parlement de Nancy.

M. Désellarts est le Rédacteur de ces trois causes. La quatrième est un procès criminel sur des couplets faits contre l'honneur & la réputation d'une femme de qualité. Cette affaire renferme les circonstances les plus singulières. Un Journal aussi piquant, mérite le succès qu'il a. Il formera dans la suite un des recueils les plus intéressans que nous ayions sur la Jurisprudence. Pour le rendre plus utile, les Rédacteurs viennent d'annoncer qu'ils donneront au public une table raisonnée des matières de tous les volumes qui auront paru jusqu'au premier Janvier 1777. Ils expliquent les motifs qui les déterminent à faire imprimer cette table séparément, dans un avertissement qui se trouve au commencement du volume qui vient de paroître, & que nous allons copier*.

Plusieurs de nos Souscripteurs (disent-ils) nous ont demandé une table alpha-

* MM. les Avocats des Parlemens de Province qui voudront faire insérer dans ce Journal des affaires, dans lesquelles ils auront fait des Mémoires imprimés, sont priés de les envoyer, francs de port, à M. Désellarts, & d'y joindre une copie des Arrêts qui les auront jugés. Les Rédacteurs s'empresseront d'en rendre compte.

NOVEMBRE 1776. 159

bétique & raisonnée des matières contenues dans les volumes qui ont paru jusqu'ici. La variété & l'importance des questions répandues dans notre ouvrage, exigent ce secours. Nous aurions prévenu le desir de nos Souscripteurs, si nous n'avions été arrêtés par les conditions que nous nous sommes imposées dans notre *Prospectus*, de fournir douze volumes de causes par an. Nous leur proposons donc de leur donner la table de tout ce qui aura paru jusqu'au premier Janvier 1777. L'abondance des matières ne permet pas de la renfermer dans un volume moindre que dix, douze à quinze feuilles, & d'un caractère beaucoup plus fin que celui du corps de l'ouvrage. Ainsi ceux qui voudront se procurer ce volume séparé, auront la bonté d'en prévenir M. Désessarts en renouvelant leur souscription, & de lui faire tenir la somme de 3 livres pour ce volume, & il leur parviendra franc de port dans le courant du mois de Juin 1777.

MM. les Souscripteurs sont également priés de renouveler leur souscription dans le mois de Décembre, afin de fixer le tirage des exemplaires, & d'en donner l'avis, franc de port, à M. Désessarts,

Avocat au Parlement, rue de Verneuil, la troisième porte cochère avant la rue de Poitiers; ou au sieur Lacombe, Libraire, au bureau des Journaux.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

ESSAIS historiques sur les modes & sur le costume en France; nouvelle édition, pour servir de supplément aux *Essais historiques sur Paris*, par M. de Saint Foix. A Paris, chez Costard, rue Saint Jean-de-Beauvais; 1 vol. in-12 br. 1 l. 10 s.

Le petit Magasin des Enfants, ou les étrennes d'un père, &c. contenant un cours complet & précis d'éducation, mis à la portée des enfans des deux sexes, avec les notions les plus exactes & les plus lumineuses sur la religion, la géographie, l'histoire, la morale, l'histoire naturelle, &c. suivi d'un abrégé de l'histoire des Dieux & des Héros de la Fable; 3 vol. in-24 br. chez le même.



ACADÉMIES.

I.

BESANÇON.

L'ACADÉMIE des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon a tenu sa séance publique le 24 Août 1776, au palais de Grandville pour la distribution des prix. M. l'Abbé Talbert, Président de l'Académie, ouvrit la séance par un beau discours où il rappelle la gloire de la province & de la capitale de Franche Comté, par les Grands-Hommes qui en sont sortis, qui se sont distingués dans tous les genres de mérite. M. le Président fit ensuite la réception annuelle des Académiciens ; de M. le Comte de Scey, Maréchal de Camp, & de M. Clerc, ci-devant Médecin des Armées du Roi, en Allemagne, &c. Ensuite, on rendit compte des Ouvrages qui ont concouru pour les prix. Depuis deux années, l'Académie demandoit aux Orateurs de développer cette importante vérité : *Combien le respect pour les mœurs contribue au bonheur*

des Etats. Trente-cinq concurrens sont entrés dans la carrière, mais un seul a remporté les deux prix destinés à l'éloquence, qui devoient être réunis ou divisés, selon le mérite des Ouvrages. Le discours de M. l'Abbé de Moï, Grand-Vicaire de Verdun, Curé de S. Laurent, à Paris, laissoit trop de distance entre lui & ses rivaux, pour que l'Académie pût lui en assimiler aucun. Son discours, suivant le témoignage de ses Juges, offre à la fois une expression précise & forte, le coloris le plus brillant, un style animé par les images, une chaleur soutenue, & cette heureuse variété de tours, sans laquelle les plus grandes beautés languissent. L'*Accessit* du prix d'éloquence a été accordé au P. Prudent, Capucin.

M. le Président a ensuite annoncé que le prix de dissertation avoit été adjugé à Don Vincent de l'abbaye de S. Remi, à Reims. Il s'agissoit de montrer *quelle a été l'autorité des Empereurs dans les Gaules, après l'établissement des Barbares?*

L'Académie avoit proposé pour sujet des Arts en 1774: *La possibilité d'établir des moulins à vent, ou des moulins à bateaux dans les environs de Besançon, en égard à l'impétuosité des vents, & à la*

NOVEMBRE. 1776. 163

lenteur de la riviere. Un Auteur anonyme a obtenu un des prix réservés, & l'autre a été partagé entre le sieur Puricelli, & le sieur Loiseau, Architecte de Paris. Enfin, l'*accessit* a été déferé au plan d'une roue horizontale de moulin à vent, proposé par le sieur Leguin, originaire de Franche-Comté, & résident à Paris.

La séance a été terminée par l'annonce des sujets des prix pour 1777.

Le premier, fondé par M. le Duc de Tallard, consiste en une médaille d'or de la valeur de 350 liv.

Le discours aura pour objet d'établir *comment l'éducation des femmes pourroit contribuer à rendre les hommes meilleurs?* L'étendue de l'Ouvrage doit être d'environ une demi-heure de lecture.

Le second prix, également fondé, par M. le Duc de Tallard, consiste en une médaille d'or de 250 liv. & est destiné à une dissertation littéraire. Il sera donné à *la meilleure Notice des monumens Romains qui existent dans le comté de Bourgogne.* Les Auteurs se dispenseront de traiter la partie des voies anciennes, sur lesquelles l'Académie a des éclaircissements suffisans. La dissertation sera d'environ trois-quarts-d'heure de lecture, sans y comprendre les pauses.

164 MERCURE DE FRANCE.

Le troisième prix, fondé par la ville de Besançon, consiste en une médaille d'or de la valeur de 200 liv. destiné à un Mémoire sur les Arts.

L'Académie a déjà demandé: *Quelles sont les causes & les caractères d'une maladie qui commence à attaquer plusieurs vignobles de Franche-Comté, les moyens de la prévenir ou de la guérir.*

Les Ouvrages seront adressés, francs de port, à M. Droz, Conseiller au Parlement, Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le premier Mai 1777.

Pour faciliter les recherches & les expériences des personnes qui se livrent à la partie historique & aux arts, l'Académie propose les sujets suivans pour l'année 1778.

Le prix des Arts sera donné au meilleur Mémoire sur la Minéralogie d'un Bailliage de la Franche-Comté.

Pour l'Histoire, on demande: *Quelle est l'origine des droits de main morte dans les provinces qui ont composé le premier royaume de Bourgogne.*

Les Auteurs sont invités d'indiquer exactement les lieux dans lesquels se trouvent les substances minérales ou fossiles dont ils parlent, d'aviser aux moyens d'en tirer le parti le plus avan-

NOVEMBRE. 1776. 165
rageux, & de joindre à leurs Ouvrages
des échantillons bien étiquetés de ce
qui pourra mériter une attention plus
particulière,

II.

N I S M E S.

L'Académie de Nîmes a tenu sa séance
publique le 14 Juin 1776.

M. de Vallongue, directeur, en a fait
l'ouverture, par un discours dans lequel
il a prouvé, par le tableau des progrès
des Sciences & des Arts, depuis leur
première invention, jusqu'à nos jours,
que le principe qui agit dans l'homme,
est essentiellement différent du principe
qui agit dans les autres animaux; & que
la perfectibilité indéfinie dont la raison
humaine est douée, oblige de la placer
dans un ordre supérieur à celui de l'instinct
aveugle & borné qui anime les
brutes.

M. de Génas, Chancelier, a rendu
compte des divers ouvrages de prose &
de poésie, qui ont été lus, pendant le
cours de l'année, dans les séances
particulières de l'Académie, dont les prin-
cipaux sont :

166 MERCURE DE FRANCE.

Un mémoire sur l'analogie des fluides nerveux , électrique & magnétique , par M. l'Abbé Paulian.

Une dissertation sur les causes du froid que l'on ressent sur le sommet des Montagnes , après avoir éprouvé le chaud dans les vallons qui sont à leur pieds ; par le même.

Une fable allégorique , de M. de Neuville.

Divers morceaux de poésie italienne de M. de Verot.

Diverses pièces de poésie françoise , de M. Imbert.

Observations sur la distribution des eaux de la fontaine de Nîmes , & sur les moyens de remédier à quelques inconvéniens , par M. de Génas.

Un mémoire sur les communaux du Diocèse de Nîmes , par le même.

L'Eloge historique de Quesnay , par M. le Comte d'Albon.

Une lettre du même à M. de B... sur le commerce , les fabrications & la consommation des objets de luxe ;

Un dialogue entre un Economiste & un Fabriquant de Lyon ; pour servir de réponse à la lettre de M. le Comte d'A ... à M. de B... sur le commerce ,

NOVEMBRE. 1776. 167

les fabrications & la consommation des objets de luxe , par M. Vincens.

Des observations sur les loix de Lycurgue , par M. Leçointe de Marcillac.

Un drame intitulé *Arétine* , par le même.

Des observations sur l'inoculation Suttonienne , par MM. Nicolas , de Grenoble & Razoux , Docteurs en Médecine.

Des notices, & un extrait de l'Histoire de la Ville de S. Gille , par M. Razoux.

Une dissertation sur les vœux des Romains , par M. Meynier.

L'Eloge de M. Berard de l'Académie de Nîmes , par M. Girard.

Réflexions sur le projet de faire un nouveau cadastre en Languedoc , par M. de Vallongue.

Un Mémoire sur le projet d'un canal de navigation de Nîmes au rhône & à la mer , par M. Tempié.

M. de Génas a analysé la plûpart de ces ouvrages : en faisant l'extrait du dernier , il a parlé de la commission nommée par le gouvernement , pour l'examen des canaux qu'il seroit utile de construire dans le royaume ; il a fait l'éloge du Roi ; celui des Ministres , de

168 MERCURE DE FRANCE.

M. l'Archevêque de Narbonne, Président des Etats de Languedoc; de M. le Comte de Périgord, Commandant, & de M. de S. Priest, Intendant de la même Province; & celui de M. l'Evêque de Nîmes, comme chef de l'administration politique de son Diocèse.

Après le résumé de M. de Génas, M. Seguier, secrétaire perpétuel, a proclamé l'Ouvrage qui a remporté le prix de cette année, & annoncé le sujet de celui de l'année prochaine, par le programme ci-joint.

La séance a été terminée par la lecture de l'ouvrage couronné.

A la suite de la séance de l'Académie, M. l'Evêque de Nîmes président, comme protecteur, a distribué divers prix que le sieur *Maumenet*, Maître d'écriture, avoit proposés à ses Elèves, au jugement de l'Académie.

L'Académie avoit proposé pour le sujet du prix de l'année 1776, l'*Eloge d'Esprit Fléchier Evêque de Nîmes*. Elle l'a décerné à l'Ouvrage qui a pour devise: *Personne ne savoit mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'il estimoit. Fléch. Orais. Funéb. de Mont.* dont l'Auteur est M. *Trinquelague*, Avocat en Parlement, résident à Nîmes.

Parmi

**MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.**

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES;

DÉCEMBRE, 1776.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S,

**Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine;
près la rue Dauphine.**

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

CEST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 livres que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

**On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans , port franc par la Poste.**

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRÉ OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS , 13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ECCLESIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cah. par an, à Paris,	9 l.
Et pour la Province,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLOIS , 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, à Paris,	18 l.
En Province,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin , 6 vol. in-12. par an; à Paris,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abonnement,	15 liv.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes , 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON ; prix	18 l.

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Dictionnaire Dramatique , 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Di&. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Preceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Di&. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Di&. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Révolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spectacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Di&. Iconologique, in-8°. rel.	3 l.
Di&. Eccles. & Canonique , 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Di&. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Ecclésiastique, 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— del'Hist. Romaine, in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de Mde de Sévigné, in-12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contre-faits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques, in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens, nouvelle édition, in-4°. br.	7 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché	2 l.
Annales de l'Imperatrice-Reine, in-8°. br. avec fig.	4 l.



M E R C U R E
D E F R A N C E .

D É C E M B R E , 1 7 7 6 .

P I È C E S F U G I T I V E S .

EN VERS ET EN PROSE :

*TRADUCTION en vers libres d'un Poëme
Anglois intitulé : Amurat & Théana ,
ou les Amans malheureux .*

NON loin d'une célèbre ville * ,
Le trône des beaux-arts & des Savans l'asyle ,

* Oxford, où il y a une célèbre Université en Angleterre.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Où cent dômes hardis s'élevent jusqu'aux cieux ,
Où , sur un bord délicieux ,

On voit du fleuve Isis rouler l'onde argentée ;
Est un vallon couronné de forêts :

La nature y déploie une scène enchantée :
Le bonheur y préside avec l'aimable paix.

Là vivoient deux Amans à la fleur de leur âge ;
La belle Théana , le sensible Amurat.

On voyoit sur leur teint ce divin incarnat
Dont la brillante Aurore embellit son visage ,
Lorsqu'elle nous paroît , au bord de l'Orient ,
Sourire à la nature , & d'un rose charmant
Colorer le nuage.

La voix de Théana pénétroit jusqu'au cœur ;
Son air étoit modeste & son rire enchanteur ;
La vertu lui prêtoit son esprit & ses graces ;
Les ris & les plaisirs s'empressoient sur ses traces ,
Et son langage aimable & sensé tour-à-tour ,
Plaisoit à la raison & séduisoit l'amour.

Sous un mouchoir de gaze transparente ,
Où l'on voyoit des bouquets nuancés ,
Que sa main avec art avoit entrelacés ,
S'agitoit doucement une gorge naissante ;
Et le cœur qui faisoit palpiter ce beau sein ,
S'attendrissoit sur la foule indigente.

Un coup-d'œil tendre , une bonté touchante ,
Donnoient le plus grand prix aux bienfaits de sa
main.

Dans les beaux yeux brilloient , sans se con-
traindre ,

Les innocens desirs d'un cœur pur & sans fard ;
Et ce cœur ingénu jamais ne connut l'art
De tromper ou de feindre.

Amurat , son amant , jeune , bienfait & beau ;
Avec un regard doux portoit une ame ardente ;
Sur son front paroilloit la vertu triomphante ;
Pour lui le crime étoit étranger & nouveau.

La voix de l'amitié d'abord se fit entendre
A son cœur simple & sans détour ;
Bientôt elle lui fit comprendre
Que ce cœur tendre étoit fait pour l'amour.

Destinés pour jouir , pour s'aimer & pour plaire ,
A quels heureux transports leurs cœurs vont se
livrer !

Mais leur bonheur fut trop grand pour durer ,
Et la fortune à l'amour fut contraire.

Le pere d'Amurat , homme vain , sans pitié ,
Qui n'estimoit que l'opulence ,
Qui ne connut jamais la douce jouissance

A iv

3 MERCURE DE FRANCE

De l'amour ou de l'amitié ;

● Sa rompre la chaîne où son cœur est lié.

Il approuva long-temps leur innocente flamme ;

Mais bientôt se livrant à l'orgueil de son ame,

A son fils trop heureux un jour il ordonna

De ne plus voir, aimer, ni plaire à Théana.

Pour Amurat quel coup de foudre !

Envain voudroit-il obéir !

Comment pourroit-il s'y résoudre ?

Il ne sait qu'aimer ou mourir.

Il sâche, hélas ! de conjurer l'orage ;

A la priere il mêle le respect ;

D'un amour éloquent il parle le langage :

Mais l'intérêt l'emporte, il n'a que le regret.

« O toi ! s'écrioit-il, ma plus chere espérance !

» O toi que j'aimerai toujours !

» O Théana, mes fideles amours !

» Pourquoi suis-je privé de ta douce présence ?

» D'un trouble violent je me sens agité ;

» Des pleurs inondent mon visage,

» Chere Amante ! aimable beauté !

» Fille charmante, aussi tendre que sage !

« Vain discours !.. c'en est fait.. je ne la verrai plus..

» D'un désespoir affreux mon cœur est la victime..»

« J'éprouve des tourmens qui ne sont dus qu'au
 » crime.

« Mes plaisirs sont passés, mes beaux jours sont
 » perdus.

« O lune ! reine des ténèbres !

« Tandis qu'autour de moi mille spectres funèbres

« Viennent en voltigeant sous ces tristes lambris ;

« Tandis que la chouette, en flottant dans tes
 » ombres,

« Fait retentir par-tout ses lamentables cris :

« Arrête... que je puisse, errant dans ces lieux
 » sombres,

« Me plaindre de mes maux, te raconter mon sort

« Te dire ma douleur, & te la dire encor.

« Je vous salue, ô scènes magnifiques,

« Cortège de la nuit, astres mélancoliques,

« Qui fuyez à l'aspect du jour !

« Tandis que mon esprit, plongé dans la tristesse ;

« Médite sur les maux que lui cause l'amour ;

« De vos feux pâlisans éclairez ma tendresse ;

« Réglez sur ce sombre séjour.

« Funeste soit à ta barbarie

« M'impose la plus dure loi !

« Cette vallée, autrefois si chérie,

« N'est qu'un affreux désert pour moi.

A V

10 MERCURE DE FRANCE.

« O Théana ! fille accomplie !

« Puis-je vivre sans toi !

« Le cœur d'un père a-t-il donc pu s'éteindre ? »

« L'intérêt à ce point a-t-il pu l'endurcir ?

« Pas une larme... Non ; pas même un seul sou-
« pir...

« Ah ! peut-être jamais il ne daigna me plaindre ?

« Dieu tout-puissant, qui faisois mon espoir !

« Amour ! maître de la nature !

« Je reconnus ton souverain pouvoir,

« Et tu causas tous les maux que j'endure.

« Dis-moi, dis moi, cher tyran de mon cœur,

« Où puis-je retrouver ma liberté chérie ?

« N'étoit-ce pas assez de me l'avoir ravie ?

« Faut-il troubler encor ma paix & mon bonheur ?

« Charmant espoir ! trésor de ma pensée !

« Douce félicité passée !

« Tu disparus en un moment.

« Ah ! sans doute le cœur qui brisa votre chaîne,

» Est plus dur que le diamant...
 » O funeste décrer! tu causes notre peine,
 » Tu troubles nos plaisirs.
 » Le-souvenir chéri des plus tendres délices ;
 » Me fait souffrir mille supplices :
 » Mes desirs innocens sont changés en soupirs ».

Ah ! triste Amant ! ah ! cesse de te plaindre !
 Revois l'objet qui t'a charmé :
 Dans ce moment , que ton cœur ranimé ,
 Puisse jouir sans se contraindre !
 Théana vient ; mais , quoi ! ton œil se mouille
 encor...

Elle n'entend que trop ce funeste langage ,
 Et dans ces pleurs qui baignent ton visage ,
 Elle a lu les arrêts du sort.

Combien le destin est funeste
 A ces Amans infortunés !
 Pour le bonheur ils étoient destinés.
 L'espérance fuit , la douleur reste.
 O maudit or ! qui fais leur déplaisir ,
 Puisse-tu pour jamais te fondre & t'engloutir
 Dans le sein entr'ouvert de la terre profonde ,
 D'où tu sortis pour le malheur du monde.

Le cœur de Théana vivement allarmé ,
 De son amant voit la langueur mortelle.

A v j

22 MERCURE DE FRANCE.

Elle la sent : « Hélas ! s'écria-t-elle ,
» Cher Amurat , mon bien-aimé ,
» Ne m'abandonne pas dans ma douleur cruelle ;
» Puisque tu m'as promis ta foi ,
» Tu ne dois vivre que pour moi .
» Jusqu'à la mort je te serai fidelle .

» Ah ! chere Théana , dit-il en ce moment ;
» Rien ne pourra jamais ébranler ma constance !
» De mon pere & du sort je brave la puissance ;
» Tu régneras toujours sur le plus tendre Amant .
» Mais l'intérêt a causé mes alarmes .
» On me défend , hélas ! de t'adorer ;
» J'emploie envain la priere & les larmes :
» C'est pour jamais qu'on veut nous séparer .

» Mais envain les saisons couronnerent l'année ,
» Envain soupirons-nous sur notre destinée ,
» L'écho se joue en paix de nos tristes clameurs ;
» Belle campagne autrefois fortunée ,
» Nous t'arrosons aujourd'hui de nos pleurs .

» Les plaisirs de l'amour , comme une ombre lé-
» gere ,
» Sont échappés à mes desirs ;
» Mais je ne perdrai point de si chers souvenirs ,
» Et jusques à l'heure dernière ,
» Qui doit terminer mon tourment ,

» Je serai tendre... amoureux... & constant.

» Beaux jours qui fuyez comme un songe,
 » Quoi ne revendrez-vous jamais ?
 » Mon bonheur fut-il un mensonge ?
 » Dois je expirer dans les regrets ?

» O douleur ! oh ! combien je sens ton amertume,

Répète son Amante alors ;
 » L'amour en vain fait les efforts ;
 » Le poison dans mon sein s'allume,
 » Et le noir chagrin me consume,

» Par-tout, dans ces lieux égarés,
 » Où je vais te chercher sans cesse,
 » Tout offre à mes yeux éplorés
 » L'affreux néant de la tristesse.

» Hélas ! un implacable sort
 » Sans pitié m'a donc condamnée,
 » Fidelle Amante, Amante infortunée,
 » De te pleurer jusqu'à la mort !

» Oui, notre ame doit se joindre
 » Dans le sommeil du trépas ;
 » Ce trépas n'est point à craindre,
 » Si j'expire dans tes bras.
 » C'est à l'amour à nous plaindre,

14 MERCURE DE FRANCE.

- » A célébrer nos malheurs ,
- » Aux Amans à verser des pleurs ;

- » Mais d'un moment si je te dois survivre ,
- » A te pleurer je passerai ce temps.
- » Mon ame alors , prête à te suivre ,
- » Soupirera les plus tristes accens :
- » Aux oiseaux de ces bois j'apprendrai notre his-
» toire ;
- » Sur le chêne & l'ormeau je graverai ton nom ;
- » Et mes cris en frappant l'écho de ce vallon ,
- » Retentiront au Temple de mémoire.

- » Pour la dernière fois j'irai sous ces berceaux ,
- » Qui virent naître un innocente flamme ;
- » Un instant j'entendrai murmurer ces ruisseaux ,
- » Qui répétoient les soupirs de notre ame ;
- » Je leur ferai les plus tendres adieux :
- » Puis prononçant le nom de celui que j'adore ,
- » L'amour & la douleur me fermeront les yeux ».

Leur teint de rose où brilloit la jeunesse ,
Où l'on voyoit les fleurs de la santé ,
Où l'amour avoit peint ses traits & sa beauté ,
Est par-tout sillonné des mains de la tristesse.

Dans ce moment funeste accablé de remords ,
Le pere invoque en vain le ciel inexorable.
Il s'attendrit ; il voit ses torts ;

Mais le mal est irréparable.

Vers lui son fils tourne un regard mourant :

« Il n'est plus temps, dit-il, en sa douleur extrême,

« Je vais mourir... En ce dernier moment,

« Laissez-moi voir encor une fois ce que j'aime...

« Je vous pardonne... & je mourrai content.

Sur l'aile de l'amour, son Amante alarmée,

Vole... Un torrent de pleurs coulant de ses beaux
yeux,

Arrose d'Amurat la main inanimée.

Hélas ! la mort va tromper tous leurs vœux !

Un froid mortel vient de glacer son ame...

Adieu, s'écria-t-il. Aussi-tôt il se pâme...

Son Amante en frémit... O cruel déplaisir !

Elle perd tout espoir & n'a plus qu'à gémir !

O pere infortuné ! le chagrin qui t'égare

Ajoute au trait fatal qui lui donne la mort.

Laisse l'amour le maître de son sort :

De ses beaux jours il sera plus avare.

Pourquoi de Théana contraindre les douleurs ?

Ah ! permets-lui de dire à celui qu'elle adore :

« Regarde ton Amante & vois couler ses pleurs ;

« O mon cher Amurat ! pour elle vis encore.

Théana retournoit chez elle inconsolable.

Le Nord souffloit sa glace ; un aécène lamentable,

16 MERCURE DE FRANCE.

Sorti du fond des bois , vient frapper son esprit.
Les tristes oiseaux de la nuit
Changent pour son Amant leurs plaintes fa-
nèbres.

Egarée , incertaine , au milieu des ténèbres ,
A chaque pas elle frémit ,
Et croit par-tout entendre Amurat qui gémit.

Ainsi , tremblante & désolée ,
Son ame demeure accablée
Dans cette affreuse vision ;
Lorsqu'hélas ! un lugubre son
Frappé son oreille troublée...
De son Amant.. ô coup fatal !
La cloche de la mort sonne la dernière heure...
Son corps frissonne à ce triste signal ..
(De sa mere elle alloit atteindre la demeure)
« C'en est fait ! il n'est plus. O funeste moment !
« S'écria t-elle : Amurat !.. cher Amant !
« Attends moi.. je te suis.. Oh !.. mon cœur se
« déchire :
« Je meurs. Am... En disant , elle tombe ; elle
« expire.

É P I T A P H E.

Muses , en traçant cette histoire ;
Soupirez sur votre pinceau ;

Que l'Amour porte le tableau
 Lui-même au Temple de Mémoire.
 Tandis qu'auprès de ce tombeau
 L'Amitié sainte exprime ses alarmes,
 Que la vertu leur rende un hommage nouveau,
 Que la pitié verse des larmes.

Par M. Carra.

*IMITATION de la Préface du Premier
 Livre de l'Enlèvement de Proserpine,
 Poëme Latin de Claudien.*

CELUI qui le premier, inventeur des vaisseaux,
 D'une rame grossière osa fendre les eaux,
 Qui des vents incertains méprisant le murmure,
 Dût à l'art un chemin fermé par la nature,
 N'osa pas confier, aveugle en son dessein,
 A des flots mugissans son fragile sapin;
 De son vaisseau tremblant le flanc encor timide,
 N'affronta que la paix de la plaine liquide;
 Bientôt creusant l'horreur des humides déserts,
 Sa voile, loin des bords, le vit sourire aux mers;
 Quand insensiblement, dépouillant toute crainte,
 Du danger du trépas son cœur perdit l'empreinte;

28 **MERCURE DE FRANCE**

Il vogue sur les flots, l'œil fixé vers les cieux ;
Et dompte le courroux de Neptune & des Dieux.

Par M. le Méteyer.

AUX SALANCIENS.

L'INNOCENCE & la modestie ,
Dans un coin de la terre obtiennent les honneurs.
Loin du luxe & loin de l'envie ,
Ce paisible séjour est l'asyle des mœurs.
Douze siècles ont vu passer de race en race
La candeur & la probité ,
Et du crime jamais n'ont aperçu la trace
Chez ce Peuple trop peu vanté ,
Où regnent le bonheur & la simplicité.
Douze siècles ont vu cette fête touchante ;
Cette solennité qui fait couler des pleurs ;
La pudeur y paroît timide & triomphante ,
Et sa couronne sont des fleurs.
Le prix de l'innocence en est aussi l'image.
Tous les ans ce spectacle embellit un village ;
Et fait palpiter tous les cœurs.
Sur ton front , jeune Eglé , cette rose qui brille ,
Semble parer le front de tes aïeux charmés ;
Ton triomphe est celui d'une honnête famille ,
Ses titres de vertus sont par toi confirmés.

Et toi , qui pleures de tendresse ,
Que la rose en ce jour orne tes cheveux blancs ,
O vicillard fortuné ! la rose est ta noblesse.
L'éclat, des dignités, des rangs
Ne peut éclipser la sagesse,
Qui , mieux que nos écrits , honore tes vieux ans ?
De tes enfans chéris partage l'allégresse ,
Et reçois leurs soins consolans.
Vois leurs jeux ingénus , parcours ces lieux tran-
quilles ;
Le bonheur t'environne en ce charmant séjour.
La mort porte l'effroi dans le sein de nos villes,
Elle sera pour toi le déclin d'un beau jour.
Peuple juste & chéri , recevez mon hommage ;
Jouissez des bienfaits dont vous comblent les
cieux.

Que ne puis-je fouler vos prés délicieux !
De la félicité j'embrasse au moins l'image.
Je vois vos jours sereins se lever sans nuage ,
Vos plaisirs innocens , & vos cœurs vertueux.
Tout le reste n'est rien ; vous avez en partage
Ce que ne donnent point les palais somptueux.
Dans le fond de son cœur est le trésor du sage.

Par M. Marteau.



VERS à Madame la Comtesse DE CH...

Vous avez vu le jour près de ces bords fleuris,
 Où Céladon blessé des traits de la Bergère,
 Las d'ennuyer les échos attendris,
 Se précipita, pour lui plaire,
 Dans le profond de la rivière *
 Et ne toucha que les poissons surpris.
 Je suis plein de foi pour Astrée,
 De ses appas je suis le partisan ;
 Mais son histoire en ces lieux avérée,
 Depuis que je vous vois me paroît un Roman.
 Eût-elle comme vous cet esprit agréable
 Qui fait avec les jeux badiner la raison ?
 Connur-elle cet art aimable
 De rimer & de plaire avec une chanson ?
 Vous recevriez bien plus d'hommages,
 Si vous vouliez comme elle étourdir ce canton :
 Oui, bientôt renonçant à tous ses goûts volages,
 L'homme le plus coquet deviendrait Céladon.

* Le Lignon.

*Par M. Sabatier de Cavaillon, ancien
 Professeur d'Eloquence au Collège de
 Tournon.*



*ADINE, ou la Bergère des Pyrénées.**Anecdote Gauloise *.*

L'ESPAGNE est séparée de la France par une longue chaîne de montagnes qu'on nomme Pyrénées : elles offrent de temps en temps des vallons assez agréablement situés, mais qui sont presque inhabités. On y trouve à peine quelques hameaux à des distances fort éloignées. Des chau-

* Le fond de cette historiette est tiré de l'Anglois. M. de L. P. paroît avoir puisé dans la même source l'idée d'une de ses plus jolies romances. Le sujet m'a paru heureux, & je n'ai pu me refuser au plaisir de le traiter, même après M. de L. P. Je me flatte qu'on me soupçonnera d'autant moins de vouloir lui dérober un fleuron de la couronne qu'il a si justement méritée, que la concurrence ne pourroit que m'être défavantageuse : d'ailleurs le plan que j'ai suivi n'est pas le même. Si cette bagatelle, toute foible qu'elle est, pouvoit obtenir grace aux yeux de l'indulgence, j'en ferois d'autant plus volontiers hommage à M. de L. P. que je trouverois l'occasion de lui rendre publiquement le tribut qu'il est en droit d'attendre de tous ceux qui cultivent & chérissent les lettres.

22. MERCURE DE FRANCE.

mières informes, & dégradées en partie par les injures des saisons, servent de retraites aux pauvres habitans de ces vastes déserts, qui sont presque tous pasteurs, & qui, pour la plupart, vivent & meurent sans sortir des limites étroites où la nature semble, pour ainsi dire, les avoir ressérés.

Dans une de ces cabanes solitaires, vivoit une femme respectable par son âge & les belles qualités de son ame; Brigitte (c'étoit son nom) quoique peu favorisée de la fortune, trouvoit dans ses épargnes de quoi soulager les malheureux qui venoient implorer son secours. Toute sa richesse consistoit dans un petit troupeau que conduisoit au pâturage une jeune Bergère qu'elle appeloit sa fille, & dans un verger qu'elle cultivoit de ses mains. Elle alloit toutes les semaines vendre, dans une petite ville voisine de son habitation, les fromages qu'elle tiroit de son troupeau, les fruits de son verger, & de petites corbeilles d'osier que la jeune Adine (ainsi s'appeloit l'aimable fille de Brigitte) tressoit avec beaucoup d'art & de goût. Le produit de la récolte & de ces petits ouvrages étoit plus que suffisant pour leur entretien.

qui n'étoit pas fort dispendieux. Elles vivoient exemptes de soucis & d'inquiétudes ; contentes de peu, elles ne desiroient rien & jouissoient du bonheur pur qui accompagne toujours la sagesse & la vertu. La connoissance particulière que Brigitte avoit de la vertu des simples, & l'heureux emploi qu'elle en faisoit tous les jours, l'air de propreté qui régnoit sur toute sa personne, une conversation qu'elle soutenoit avec esprit, plusieurs talens que n'ont point ordinairement les gens d'une condition bornée, les agrémens de l'esprit, qui semoient sur l'hiver de sa vie les roses du printemps, tout enfin donnoit une haute idée de l'éducation qu'elle devoit avoir reçue, & laissoit même soupçonner qu'elle cachoit sa naissance. Quoique simples & même grossiers, les habitans de son hameau la regardoient comme une personne au dessus de son état, la respectoient & se contentoient de l'admirer, sans vouloir détacher le voile épais qui la déroboit à leurs yeux.

Passons maintenant au portrait de la fille de Brigitte. Jamais, sous des ajustemens aussi simples que les siens, on n'avoit vu une figure plus intéressante :

24 MERCURE DE FRANCE.

les graces l'accompagnoient sans cesse, & sembloient se disputer à l'envi le soin de la rendre encore plus aimable. Un port majestueux, une taille svelte & bien proportionnée, une peau d'une finesse & d'une blancheur éblouissante, des traits nobles & réguliers, une gorge plus éclatante que la neige des montagnes, une jambe plus fine que celle du monarque léger de nos forêts, mille charmes enfin que l'art ne sauroit décrire, l'eussent fait passer dans les siècles fabuleux pour la Déesse de la Beauté, dont elle auroit mérité les autels; mais l'heureuse trempe de son caractère, la douceur & l'égalité de ses mœurs, ses talens naturels & la sagacité de son esprit, que la bonne Brigitte avoit autant perfectionnés que sa situation pouvoit le permettre, étoient bien au-dessus des agrémens de sa figure. Sa mère, qui n'avoit pas toujours vécu dans les gorges des Pyrénées, n'avoit rien négligé pour former le cœur de la jeune Adine, & orner son esprit de toutes les connoissances dont une femme pouvoit avoir l'idée dans un siècle où la stupidité & la barbarie appesantissoient leur joug odieux sur le monde enseveli dans les ténèbres de l'ignorance. Adine

chantoit

chantoit avec tout le goût imaginable : les charmes de sa voix faisoient l'ornement de ces déserts ; & quand elle conduisoit son troupeau dans les pâturages qui avoifinoient sa retraite , elle suspendoit , par ses chansons , les travaux des rustiques habitans de cette contrée , qui s'arrêtoient pour l'écouter.

L'aimable Adine passoit ainsi ses plus beaux jours ; & tandis que son troupeau païssoit sous la garde d'un chien fidèle & capable de le défendre des attaques du loup ravisseur , elle entrelaçoit le flexible osier ; & le jonc , sous ses doigts , prenoit les formes les plus agréables. Adine n'ambitionnoit point les richesses , parce qu'elle n'avoit ni desirs , ni besoins. Elle ne recherchoit point les honneurs , parce qu'elle ne comprenoit pas comment un homme pouvoit valoir plus qu'un autre , si ce n'est par la vertu , le mérite ou les talens , & qu'elle avoit souvent oui dire à sa bonne mère que la vertu n'étoit pas toujours la compagne de la grandeur. Adine enfin étoit heureuse , parce qu'elle savoit se contenter de son sort. Cependant elle avoit seize ans , & son cœur commençoit à soupçonner qu'il lui manquoit quelque chose. Sans connoître

B

26 MERCURE DE FRANCE.

L'amour, elle ressentoit déjà son pouvoir ; mais ce n'étoit point au milieu des Pyrénées, qu'un cœur comme le sien pouvoit s'abandonner à ses douces impressions.

La tranquillité dont jouissoit Adine & sa vertueuse mère, ne fut pas de longue durée ; un accident imprévu traversa leur bonheur.

L'illustre fils de Charles-Martel, Pepin, Roi de France, avoit envoyé une armée formidable contre les Sarrasins d'Afrique, qui, au mépris d'un traité qu'ils avoient conclu, ravageoient l'Espagne où régnoit Rodrigue, son allié. Odon, Maire du Palais de Neustrie, auquel il avoit donné le commandement de ses troupes, n'ayant point répondu à la confiance dont il l'avoit honoré, fut rappelé en France ; & Mainfroi, le fier Mainfroi, frère de la Reine Berthe, fut nommé pour le remplacer.

Mainfroi avoit un de ces naturels heureux qui prennent facilement toutes les impressions qu'on leur donne ; mais qu'une éducation négligée & les flatteries insidieuses des courtisans avoient corrompu de bonne heure. Imbu, dès sa tendre jeunesse, des principes les plus

faux & les plus pernicieux, il ne connoissoit d'autre loix que ses desirs, d'autre divinité que ses penchans, d'autre frein que l'impossibilité de les satisfaire. Taillé comme un héros, il en avoit le courage & le sang-froid; personne enfin ne méritoit mieux que lui la confiance de Pepin.

Mainfroi quitta la Cour & partit pour l'Espagne, avec un équipage conforme à sa naissance & au titre dont il venoit d'être revêtu. Arrivé dans les Pyrénées, la chaleur l'obligea de s'arrêter; & pendant que sa suite se livroit au repos dont elle avoit besoin pour réparer ses forces épuisées, il s'écarta dans un vallon entrecoupé par un petit bois, qui formoit un ombrage délicieux. Le soleil étoit dans toute sa force, & Mainfroi, parcourant ce labyrinthe enchanteur, bravoit la rage du midi: là, respirant le frais sur le bord d'un ruisseau qui serpenoit avec un doux murmure, & dont les rives émailées de fleurs champêtres offroient le spectacle le plus varié; il admiroit la beauté de la nature dans un climat aussi sauvage, & goûtoit un plaisir inconnu dans cette douce contemplation.

C'étoit non loin de ce même vallon

B ij

que Brigitte avoit fixé sa demeure , & sur la linère du petit bois où Minfroi savouroit la fraîcheur de l'ombrage, que païssoit le troupeau d'Adine, simple comme elle , & comme elle ignorant l'artifice & les détours. Assise au pied d'un chêne touffu , dont le feuillage épais invitoit au sommeil , Adine , se reposant sur son chien de la garde de son troupeau , s'étoit assoupie , & la chaleur ajoutoit encore à l'éclat de sa beauté.

Mainfroi passe auprès d'elle , & reste comme pétrifié à sa vue : « Dieux ! » s'écria t-il , quel objet charmant ! quoi ? » ce climat sauvage... veillai-je?... Jamais » Vénus dans les bosquets d'Idalie n'offrit plus de charmes aux regards du » jeune Adonis... Je ne suis point le » jouet d'un vain songe... Avançons... »

Mille pensées confuses s'élèvent dans son ame , & les passions se réveillant tout à coup dans son cœur indompté , il n'est plus le maître de les réprimer. Hors de lui même , tout lui devient étranger ; il ne voit que l'objet qui le frappe , & se livre tout entier à l'impression brûlante dont ses sens sont agités. L'habitude cruelle qu'il s'étoit faite de contenter ses penchans à tel prix que ce fût , ne lui

laisa pas le pouvoir d'y mettre un frein. Ce n'est plus un homme, c'est un monstre féroce, un tigré écumant de rage, qui s'élançe avec fureur sur une proie qu'il craint de voir échapper. Il vole, il se précipite dans les bras de la malheureuse Adine, n'écoute ni ses cris, ni ses pleurs, force sa résistance, assouvit sa brutalité, s'échappe, disparoît & rejoint sa troupe, qui n'attendoit que lui pour se remettre en marche.

Cependant Adine, s'abandonnant au désespoir le plus amer, erroit à l'aventure, & remplissoit le bois de ses cris douloureux. Elle apperçoit un Étranger, qu'elle juge, à ses vêtemens, de la suite de son infâme ravisseur, s'informe du nom de son Maître, qu'elle lui dépeint autant que son trouble peut lui permettre de s'expliquer, frémit en apprenant le sort qui la menace; & laissant à son chien le soin de son troupeau, qui paifsoit paisiblement dans la campagne, va fondre en larmes auprès de sa mère, qu'elle ose à peine instruire du sujet de ses pleurs.

« Eh bien ? ma fille, qu'avez-vous résolu ? » lui dit Brigitte sans lui donner le temps de nommer le coupable : qu'avez-

30 MERCURE DE FRANCE.

» vous résolu? — Ce que j'ai résolu! Eh!
» que fais-je dans le trouble où je suis?
» — Connoissez-vous au moins le traî-
» tre... — Hélas!... — Parlez... quel est-
» il? — Le frère de la Reine. — Main-
» froi!... Qu'importe? il faut nous aller
» jeter aux pieds de Pepin, lui deman-
» der vengeance... — Moi! — Pepin est
» bon, il nous écouterà; il est Roi, il
» doit la justice à ses moindres sujets;
» il la doit même aux dépens de son
» propre sang : il est juste, il est géné-
» reux, & nous n'avons rien à crain-
» dre... Demain nous partirons; je t'ac-
» compagnerai : vas chercher ton trou-
» peau; je vais de mon côté prendre les
» arrangemens nécessaires pour notre
» voyage... Console-toi, ma fille, &
» sèche tes pleurs : tu n'en es pas moins
» pure aux regards de l'Éternel».

Cependant Mainfroi, le criminel Mainfroi étoit en proie aux remords les plus cuisans. Il n'eut pas plutôt commis le crime odieux dont il s'étoit rendu coupable, que le repentir entra dans son ame agitée. Mainfroi n'étoit point méchant par caractère; né pour aimer la vertu, si son éducation avoit été confiée à des mains plus habiles, il ne se fût

jamais abandonné aux excès honteux qui dégradèrent sa jeunesse ; mais dès sa plus tendre enfance, élevé dans les camps & nourri parmi les horreurs de la guerre, il ne connoissoit que la loi du plus fort ; loi souvent injuste, mais qui sera toujours la plus respectée, parce qu'elle est fondée sur l'amour de la proie, que l'homme, le plus féroce de tous les animaux, apporte en naissant, & dont il ne se dépouille qu'à regret.

Cédant à la pitié, dévoré de remords, & brûlant d'un feu secret qui s'allumoit dans ses veines, vingt fois Mainfroi voulut retourner sur ses pas pour consoler Adine, lui prodiguer ses trésors, & soulager, autant qu'il étoit en son pouvoir, l'amertume de sa situation ; vingt fois son humeur altière & farouche le retint. Surpris du changement qui s'operoit en lui, il chercha vainement à s'étourdir sur l'énormité de son forfait. Sa blessure étoit profonde, & le serpent du remord ne faisoit qu'irriter les plaies de son cœur. Il connut pour la première fois qu'on ne peut point être heureux dans le sein du crime ; & l'amour qu'il ressentit pour l'objet charmant dont il venoit de faire le malheur, livra son

ame à des tourmens qu'il n'avoit jamais éprouvés.

Ce fut dans ces sentimens qu'il rejoignit sa troupe ; il en étoit attendu avec impatience , & son retour fut le signal du départ. A peine eut-il pris le commandement de l'armée de Pepin, qu'il y fit régner l'ordre & rétablir la discipline ; il s'attacha à réparer les pertes dont la foiblesse d'Odon avoit été cause , & parvint en peu de temps à se rendre redoutable. Les Sarrasins cherchèrent à le surprendre ; mais il prévint leur dessein , & les enfermant dans une plaine dont ses troupes tenoient les hauteurs , il les défit en bataille rangée , prit leur Général , les rendit tributaires , délivra Rodrigue de leur oppression , & repassa les Pyrénées , aux acclamations d'un Peuple nombreux qui s'empressoit sur les traces de leur libérateur. Ni les plaisirs , ni les fêtes , ni la pompe de la Cour de Rodrigue ne purent le retenir. Accablé sous le poids de l'ennui qui l'assiégeoit sans cesse , il cherchoit envain le repos , & seul au milieu de l'alégresse commune , il étoit rongé de soucis & dévoré de chagrins.

Ce ne fut pas sans l'émotion la plus vive , qu'il revit le bosquet témoin de

son crime : il fit, mais en vain, toutes les perquisitions possibles pour découvrir l'infortunée victime de sa brutalité ; mais il ne put apprendre autre chose, sinon qu'elle étoit disparue depuis plusieurs mois, & qu'on ignoroit sa destinée.

Cependant Adine & Brigitte, après avoir soutenu avec une constance héroïque tout ce qu'une longue course & difficile a de périls & de désagrémens, étoient enfin arrivées à Paris, où Pepin tenoit alors sa Cour. Mais qui les introduira auprès du Monarque ? Quelle voix assez généreuse osera s'élever en leur faveur, & plaider la cause de l'innocence opprimée ? A qui s'adresseront-elles ? *Adine est belle, * Adine pleure* ; chacun s'intéresse à son sort : on s'empresse de l'introduire auprès du Roi, qui l'accueille avec bonté, & se fait instruire du sujet de ses larmes.

Adine lui raconte en pleurant le sujet de ses peines ; & sa beauté, que relève encore son innocence, lui gagne tous les cœurs. « Soyez tranquille, lui dit Pepin : je veux qu'on vous rende justice, &

* Cette pensée charmante appartient à M. de L. P. & je m'empresse de lui restituer son bien.

34 MERCURE DE FRANCE.

» je vais de ce pas... Mais j'allois pro-
» noncer sur un crime dont la connois-
» sance ne m'appartient point. Allez
» trouver la Reine Berthe, ma femme ;
» elle assemblera la *Cour d'Amour*, & le
» coupable sera jugé suivant la rigueur
» des loix ; allez, jeune Bergère, & ne
» craignez rien : je vais voir la Reine &
» la prévenir en votre faveur ».

La Reine Berthe, Princesse d'une haute vertu, & digne par les qualités de son ame, autant que par sa naissance, du rang élevé où le destin l'avoit placée, tenoit, sous les auspices du Roi son époux, une Cour Souveraine, composée seulement de femmes, toutes recommandables par leur sagesse & distinguées par la conduite la plus irréprochable ; ce Tribunal s'appeloit la *Cour d'Amour*, parce qu'on y jugeoit en dernier ressort tout ce qui concernoit la galanterie & l'amour des Dames.

Pepin ne manqua pas d'instruire la Reine de la nouvelle cause qui pendoit à son Tribunal, & de l'intérêt qu'il prenoit au sort de la jeune Adine. Berthe soudain assemble le Conseil, & la jeune Bergère introduite, fit le récit de ses infortunes. L'horreur & l'indignation

qu'il excita dans l'assemblée, troubla tellement les esprits déjà prévenus en faveur d'Adine, qu'on oublia de demander le nom du coupable. Soit par timidité, soit par crainte, soit enfin pour que le nom du coupable n'étouffât point la voix de l'équité, Adine avoit eu la précaution de ne point le nommer; & Berthe, dans le premier mouvement de son juste courroux, recueillit les voix & prononça cette sentence :

« Si le Ravisseur est garçon,
 » Pour époux la Cour te l'accorde :
 » S'il ne l'est, quelque soit son nom,
 » Il mourra sans miséricorde ».

Aussi tôt un murmure confus s'élève dans l'assemblée, & l'on applaudit à haute voix au jugement de Berthe; mais lorsqu'on entendit prononcer le nom de Mainfroi, un silence profond succéda tout-à-coup, ce qui fit craindre à l'infortunée Bergère la révocation du jugement qui venoit d'être rendu en sa faveur; mais Berthe rompant enfin le silence :
 « Je suis fâché, s'écria-t-elle, que le
 » coupable soit mon frère; mais la sen-
 » tence n'en sera pas moins exécutée :

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

» vous serez traitée , en attendant son
» retour , avec tout le respect & les
» égards dûs à votre vertu & au rang où
» vous allez monter... »

Des cris de joie & des chants de triomphes se font entendre , & Mainfroi paroît aux portes du Château , chargé des dépouilles qu'il avoit enlevées aux ennemis , & qui étoient destinées au Roi. Berthe ordonne aussi-tôt qu'on s'assure de sa personne ; & s'adressant à Adine , qui pâlissoit de frayeur : « Rassurez vous , jeune
» Bergère , lui dit-elle ; demain le fier
» Mainfroi sera votre époux. Je vais donner les ordres nécessaires pour cette
» auguste cérémonie ; suivez moi ; &
» vous , Gardes , vous me répondrez de
» Mainfroi ; allez ».

Les ordres de Berthe furent exécutés sans délai , & le superbe vainqueur des Sarrafins retenu prisonnier , de peur que par une fuite précipitée , il ne se dérobat à la vengeance des loix. On fit préparer un riche appartement pour Adine , qu'on revêtit des habits les plus magnifiques.

Quelque temps avant que la cérémonie commençât , Mainfroi demanda la permission d'entretenir Adine en particulier , ce qui , lui fut accordé. On le

conduisit à son appartement, où les femmes qui la paroient s'éloignèrent par respect. Seul avec elle, il tenta, par des promesses éblouissantes, de la faire renoncer à ses droits; il employa même les menaces les plus terribles; & passant tout-à-coup aux offres les plus séduisantes, il tâcha de l'éblouir par une brillante perspective; mais rien ne fut capable de l'ébranler : elle tint ferme, & l'heure de la cérémonie arrivée, on conduisit à la Cathédrale les futures époux, pour recevoir la bénédiction nuptiale des mains du Primat.

Adine étoit conduite par Pepin, & Mainfroi, l'air sombre & confus, donnoit la main à Berthe. La bonne Brigitte marchoit sur les pas de la jeune épouse, en versant des larmes dont personne ne devinoit la cause, ou qu'on attribuoit à la joie de voir sa fille monter à un rang pour lequel elle n'étoit pas née.

Arrivés au pied de l'autel, le Primat, revêtu de ses habits pontificaux, commença la cérémonie. Mainfroi venoit de prononcer le serment solennel qui l'enchaînoit pour toujours, lorsqu'Adine interrompant le Prélat : « Je suis contenté, » dit-elle à son époux : vous m'aviez

38 MERCURE DE FRANCE.

» ravi l'honneur ; votre soumission &
» votre repentir ont tout réparé : je vous
» rends à vous même , & je retourne
» dans mon hameau , où je conserverai
» jusqu'à la mort la mémoire de vos bien-
» faits & le souvenir des bontés de la
» Reine ».

Tant de générosité , tant de grandeur
d'ame touchèrent le cœur de Mainfroi ;
& la flamme éphémère dont il avoit
brûlé pour Adine se rallumant tout-à-
coup , il se précipite à ses genoux : « Je
» ne suis pas digne de-toi , s'écrie t-il :
» ange du bonheur , tu me fais connoître
» l'amour & respecter la vertu. Il n'ap-
» partient qu'à toi d'épurer mon cœur ;
» daigne être ma femme. . . — A mes
» pieds ! vous , Seigneur ! — Je veux ,
» je dois y rester. — Relevez vous... —
» Non... daigne combler mes vœux. —
» Je ne suis qu'une simple Bergère , &
» je ne veux pas vous exposer au repentir
» de m'avoir épousée : le mépris seroit
» tôt ou tard la juste récompense de mon
» ambition. — Moi ! te mépriser ! Ah !
» que plutôt... — Non , Seigneur... —
» Au nom de l'amour le plus tendre..,
» — Je suis pénétrée de vos bontés ;
» mais le dessein en est pris , & mon cœur
» ne changera jamais ».

Toute la Cour fut saisie d'étonnement & ravie d'admiration : ce noble procédé intéressa tout le monde en sa faveur. En vain Pepin & Berthe même la conjuroit de ne plus opposer de résistance ; en vain l'orgueilleux Mainfroi la pressoit de se rendre ; Adine étoit inébranlable, & se dispoit même à se retirer, lorsque Brigitte, qui n'avoit point encore parlé, s'avance, & se tournant vers son aimable fille : « Il faut céder, Adine, il est temps » de vous rendre, lui dit-elle ; & si ce » n'est que la crainte d'être méprisée de » votre époux qui vous retient, apprenez » que vous sortez d'un sang, qui, s'il » n'est égal à celui de Mainfroi, du » moins ne le cède qu'à lui seul ; & » vous, Sire, poursuivit-elle, en s'adressant à Pepin, daignez me permettre de » m'expliquer plus clairement.

« Théoderic, dernier rejeton de la » célèbre Maison de Saxe, mort à la » guerre que Charles Martel, votre illustre père, termina si glorieusement, » étoit uni secrètement à l'adorable Edwige, que le Duc de Saxe son père, » n'avoit jamais voulu accorder à ses » vœux ; il périt, comme vous le savez, » à la fameuse bataille qui décida du sort

40 MERCURE DE FRANCE.

» de la Saxe ; il n'eut pas même la con-
» solation de rendre les derniers soupirs
» dans les bras de son épouse , qui mou-
» rut en mettant au monde une fille ,
» unique fruit de son hymen. Dépôsi-
» taire de ses moindres secrets , elle la
» confia à mes soins , & m'ordonna de
» lui laisser ignorer à jamais sa naissance ,
» à moins qu'elle ne se vît à portée de
» rentrer dans l'héritage de ses pères : elle
» me remit en même-temps une boîte
» qui contenoit ses diamans , son por-
» trait , & une lettre écrite de sa main :
» j'ai conservé toujours avec le plus
» grand soin ce dépôt précieux , Sire , &
» je vais le remettre en vos augustes
» mains ».

En prononçant ces dernières paroles ,
Brigitte tira de sa poche la boîte d'Edwi-
ge , dans laquelle on trouva tout ce
qu'elle avoit annoncé. Adine , reconnue
Princesse de Saxe , épousa Mainfroi dont
elle fit le bonheur. Brigitte ne la quitta
pas , & mourut dans un âge fort avancé ,
après avoir élevé ses enfans , qui furent
la tige d'une longue suite de Héros & de
Rois. Adine & Mainfroi vécurent tou-
jours heureux , & firent pendant long-
temps l'ornement de la Cour de Pepin ,

DÉCEMBRE. 1776. 41
qu'ils ne quittèrent que pour monter sur
le Trône d'Ecosse, dont Mainfroi hérita
par la mort de son frère.

Par M. Willemain d'Abancourt.

I D Y L L E.

SILVIE aimoit Hylas, Hylas aimoit Silvie:
Un jour par les destins l'amoureux Pastoureau
Fut appelé loin du hameau.
S'il en a pris mélancolie,
Autant en fit sa douce amie;
Bien je le fais: caché par un buisson,
Je l'ai vu soupiret sur sa peine secrète,
Et voici la triste chanson
Que disoit alors la pauvrette.

Sur le penchant de ces côteaux
J'arrive dès l'aurore,
Et ne vois point ces feux si beaux
Dont le ciel se colore:
Ce que je vois, hélas!
C'est l'absence d'Hylas.

Je ne vois point mes doux agneaux
Paissant dans la prairie;

42 MERCURE DE FRANCE.

Je n'apperçois point les barbeaux
Dont elle est si fleurie :
Ce que je vois , hélas !
C'est l'absence d'Hylas.

Je ne vois point de ces ruisseaux
Couler les ondes claires ,
Non plus que tous ces francs-moineaux ,
Sautant dans la bruyere :
Ce que je vois , hélas !
C'est l'absence d'Hylas.

Je ne vois ni ces arbrisseaux ,
Pleins des dons de Pomone ,
Ni ces blonds épis en faisceaux
Qu'aujourd'hui l'on moissonne :
Ce que je vois , hélas !
C'est l'absence d'Hylas.

Les Bergers, sous ces frais ormeaux ,
Amusent les Bergeres ;
Je ne vois ni leurs jeux nouveaux ,
Ni leurs danses légères :
Ce que je vois , hélas !
C'est l'absence d'Hylas.

Voilà qu'ici des tourtereaux
Suivent leurs tourterelles ;

En contemplant ces vrais tableaux
 De nos amours fideles,
 Ce que je vois, hélas!
 C'est l'absence d'Hylas.

Ainsi d'une voix douce & tendre
 Chantoit Silvie; & moi, tout ému de l'entendre,
 A l'instant je demande aux Dieux,
 Par une priere touchante,
 De rendre Hylas promptement à ses vœux
 Et pour être moi-même heureux,
 De me donner une aussi tendre Amante.

Par Mlle Coffon de la Cressonniere.

L E M A L A D E.

Fable.

LA peste succédoit à la guerre civile;
 Et changeoit en désert une superbe ville,
 Où les morts depuis peu de temps
 Ne laissoient plus que des mourans.
 On voyoit la sœur & le frere,
 A peine au sortir du berceau,
 Précéder le pere & la mere
 Qui les suivoient dans le tombeau.

44 MERCURE DE FRANCE.

Les Prêtres ne pouvoient suffire
A consoler les malheureux ,
Qui sortant de ce monde affreux ;
Craignoient de passer dans un pire.
Ce fut alors qu'un Capucin ,
Faisant sa ronde un jour dans un hameau voisin ,
Visita par hasard une pauvre chaumiere :
Il y trouve un vieillard à son heure dernière ,
En proie à la contagion
Qui désoloit au loin toute la région.
Dès le premier coup-d'œil , le charitable Pere
Voit un spectacle qui confond ;
Les attributs de la misere ,
Autour du lit du moribond...
Son lit , c'est une simple natte ;
Sa couverture , des haillons ;
Un vieux pot de terre , une jatte
A prendre de méchans bouillons :
Une hache avec une seie ,
Débris de sa fortune , instrumens de sa vie ,
Pendoient aux murs depuis deux jours ,
Et n'étoient plus d'aucun secours.
Le Pere à cet aspect , composant son visage :
Mon bon ami , dit-il , il faut prendre courage ;
Encore un peu de temps , vous ne souffrirez plus ;
Et les biens d'ici-bas vous seront superflus :
Vous allez sortir de ce monde ,
Qui n'est rien , croyez-moi , qu'une prison pro-
fonde ,

Où l'homme le plus fortuné
 A bien peu de plaisirs & des chagrins sans nombre.
 Heureux celui qui meure au moment qu'il est né!

Ce n'est qu'un songe que la vie,
 Mais si pénible, quelquefois !
 Si vous saviez comme on s'ennuie
 Au Couvent même & chez les Rois ?
 Eh mais ! pas tant, dit le bonhomme,
 En élevant un peu la voix ;
 Je ne fais comment font les Rois,
 Mais j'ai fait un assez bon somme ;
 Et je me suis fort bien trouvé
 D'avoir aussi long-temps rêvé.
 Je me souviens qu'en ma jeunesse

J'avois bien peu de peine & beaucoup de plaisir,
 Dont même encore en ma vieillesse
 Je chérissais le souvenir.
 Ma prison me sembloit fort bonne,
 Et le soir, au matin m'y paroïsoit égal.
 On ne m'a jamais fait de mal,
 Et je n'en ai fait à personne.
 Les dehors de la pauvreté
 N'ont jamais rebuté mon hôte ;
 Je n'ai jamais rien emprunté,
 Et jamais rien ne m'a fait faute.
 Les outils que vous voyez là,
 Me fournissoient le nécessaire,
 Quelquefois même par de-là,

Et je savois toujours qu'en faire.
 J'ai joui de la liberté,
 De la paix & de la santé.
 Si c'est un songe que la vie,
 Pourquoi voulez-vous qu'il ennuie ?

Je ne crois pas que Capucia
 Ait jamais vu pareille fête.
 Celui-ci rêvant dans sa tête,
 Trouve dans son malade un bon sens qui l'arrête.
 Avec un mourant aussi sain,
 Il ne peut trouver rien à dire,
 Et c'est une chose à décrire
 Que l'embarras du Médecin.

A la fin toutefois il fallut se remettre ;
 Cependant, reprit-il, songez, mon cher enfant ;
 Que vous n'avez plus qu'un instant,
 Et qu'il est temps de vous soumettre

A Dieu qui vous appelle, & de faire un effort
 Pour vous résigner à la mort.
 Sans effort, mon Révérend Pere,
 Dit cet homme extraordinaire,
 Ne fais-je pas qu'il faut mourir
 Au moment qu'on ne peut plus vivre ?
 J'ai vu tous mes parens partir,
 Et je vois bien qu'il faut les suivre.

Le Pere en moins de rien fut tiré d'embarras ;
 Il acheva son ministère,

Et s'en revient au Monastere,
 En répétant à chaque pas :
 Je n'ai vu de ma vie une mort si facile !..
 Oh ! c'est apparemment , dit-il entre ses dents ,
 Que les enfans sont à la ville ,
 Et que les hommes sont aux champs.

*Par M. ***.*

V E R S.

L'HOMMAGE DU CITOYEN.

BÉNISSEZ, heureux Français ,
 Un Monarque auguste & sage ,
 Qui chaque jour encourage
 Les talens par ses bienfaits :
 Sur les rives de la Seine
 Brillent les talens enchanteurs ;
 Paris rival de Athènes ,
 Sait enchaîner tous les cœurs.
 Tantôt un Héros sur la scène ,
 En m'amusant vient m'arracher des pleurs ;
 Tantôt le doux son de la lyre
 Enivre & séduit mes sens ;
 Transporté d'un heurteux délire ,
 Je me sens agité de mille sentimens :
 Oui , c'est à toi que je dois mon ivresse ,

48 MERCURE DE FRANCE.

Aimable Roi que je sers ,
Sans tes bienfaits , sans ta sagesse ,
Tous ces trésors nous seroient-ils ouverts ?

*Par M. de Campagne, Sous-Lieut. au
Régiment de Bresse.*

*IMITATION en vers libres de l'Ode
d'Horace, Tyrrena regum progenies ,
&c.*

DANS le réduit le plus aimable ,
D'où l'ennui n'approcha jamais ,
Un repas frugal , un vin frais ,
Cher Mécène aujourd'hui t'attendent à ma table.
Quitte , pour un moment, le faite des grandeurs ,
Ce superbe éclat , ces honneurs ,
Qui t'environnent à la ville ;
Et loin du bruit & des flatteurs ,
Viens goûter ici les douceurs
D'une joie aimable & tranquille.
Sous le toit orgueilleux des Rois ,
Les soucis font leur domicile ;
C'est dans les champs , c'est dans les bois
Que le plaisir a fixé son asyle.
Déjà le soleil de ses traits
Embrâse nos arides plaines ;

Le

Le zéphir retient ses haleines ;
 Et le Berger , loin des guérêts ,
 Cherche la fraîcheur des fontaines ,
 Et l'ombre épaisse des forêts.
 Ami * , dans ces rians bosquets ,
 Près de cette onde enchanteresse ,
 Viens dans les bras de la paresse
 Déposer l'ennui de la Cour ;
 Et que Bacchus & la sagesse ,
 Charmant nos loisirs tour-à-tour ;
 Ne souffrent pas que la tristesse
 Ose approcher de ce séjour.
 Dans une nuit impénétrable
 L'avenir est caché pour nous ;
 Mais que le sort lui soit contraire ou favorable ,
 Le sage , au-dessus de ses coups ,
 Voit d'un esprit inaltérable
 Ses caresses & son courroux.
 Au gré de son léger caprice ,
 La fortune élève ou détruit ;
 Je jouis de ses dons tant qu'elle m'est propice ;

* Ceux qui ne lisent pas Horace en original , croiroient
 que c'est pour la mesure du vers que je me fers du mot
Ami. Ils ne pourront pas comprendre qu'un Poète , fils
 d'un Affranchi , s'avise de parler ainsi au premier Mi-
 nistre du plus puissant Empire qui fut jamais

50 **MERCURE DE FRANCE.**

Mais si la volage s'enfuit ,
Je me ris de son inconstance ,
Et ferme dans l'adversité ,
Dans le sein de ma pauvreté
Je rentre avec indifférence.

Que les vents en courroux déchaînés sur les flots ,
Troublent l'Empire de Neptune ,
Qu'ils brisent les mâts des vaisseaux ;
Je ne crains pas que ma fortune
Fasse naufrage dans les eaux.
Tandis que de sa plainte amère
L'Avare fatigue le sort ,
Assis dans ma barque légère ,
Je gagne heureusement le port.

*Par M. de L. Lieutenant au Régim.
de Limosin.*

VERS à Mademoiselle DOLIGNY.

PRÊTER aux passions la voix du sentiment,
Et même à la pudeur donner de nouveaux charmes ;
Emouvoir, attendrir, faire couler nos larmes,
Doligny, mieux que toi, qui connois ce talent ?
La vertu sous tes traits est sage sans rudesse,
Et l'amour dans ta bouche est tendre sans foiblesse.

Par M. Herou d'Agirone.

*Pour le Portrait de M. le Comte DE
COUTURELLE, Chambellan de L.L. A.
S. E. P. & Chevalier de l'Ordre Royal
& Militaire de Saint Louis.*

IL est né pour les arts, les vertus & la gloire ;
Son esprit est fécond en vers ingénieux ;
Son bras fut quelquefois l'appui de la victoire ,
Et son cœur en tout temps le fut des malheureux.

Par un Abonné au Mercure.

*Sur l'Air du Comte Almaviva , dans le
Barbier de Séville.*

JAMAIS d'aimer si je fais la folie ,
Et que je sois le maître de mon choix ;
Connois , Amour , celle qui sous tes loix
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrois moins belle que gentille ,
Trop de fadeur suit de près la beauté ;
Yeux languissans peignent la volupté ,
Joli minois du feu d'amour pétille.

C ij

52 MERCURE DE FRANCE

Je la voudrois de seize ans affligée,
Sans être Agnès ayant peu de desirs,
Sans les chercher se livrant aux plaisirs,
Par la gaieté tous les jours animée.

Je la voudrois sans goût pour la parure,
Sans négliger le soin de ses appas ;
Quelque peu d'art qui ne s'apperçoit pas,
Ajoute encore un prix à la nature.

Je la voudrois sans avoir d'autre envie,
D'autre desir que celui de m'aimer :
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
A l'adorer je passerai la vie.

Explication des Enigmes & Logogryphes du Mercure de Novembre.

L Le mot de la première Enigme du volume de Novembre est *Chapitre* ; celui de la seconde est la *Mitre*, qui étoit originellement une coëffure de femme ; *mitre* d'Evêque, d'Abbé : les Cardinaux portoient des *mitres* avant que de porter un chapeau, qui leur fut accordé en 1245 au Concile de Lyon. Les Comtes

DÉCEMBRE. 1776. 53

de Lyon portent des *mitres* dans leur Eglise. Les Papes ont accordé à quelques Chanoines de Métropole & de Cathédrale, le privilege de porter la *mitre*. Il y a des Trésoriers de Chapitre & des premiers Dignitaires qui portent la *mitre*. Le Pape a quatre *mitres* plus ou moins précieuses, selon la solennité des fêtes. Les bonnets de grenadier & même des soldats dans les Troupes étrangères, particulièrement dans celles de l'Electeur Palatin, sont de véritables *mitres*. A Strasbourg, & dans quelques Villes d'Allemagne, on promène les filles de mauvaise vie, coëffées d'une *mitre* de papier. Dans le pays de Vosge, en Lorraine, les Bourreaux portent des *mitres*. En Normandie, *mitre* signifie *Bourreau* : le Peuple appelle le Bourreau *mon doux mitre*. On appeloit *mitre* le bonnet qui est au-dessous de la couronne de l'Empereur & de quelques autres Souverains : en Allemagne, plusieurs Maisons portent la *mitre* en cimier, pour montrer qu'ils sont advoués ou feudataires des anciennes Abbayes : la *mitre* des patiens qu'on exécute par jugement de l'Inquisition : les Normands mirent une *mitre* sur la tête de la Pucelle d'Orléans, sur laquelle ils avoient

C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

écrit, lorsqu'ils la firent brûler le 30 Mai
1431 : *Hérétique, Relapse, Apostate, Ido-*
lâtre. Le mot de la troisième Enigme est
le Soufflet. L'explication du premier Lo-
gogryphe est *Pistoles*, dans lequel se
trouve *Pilote, sel, Isles, lit, Pôle, pois,*
sole, lote, sot, Pise, pot, poil, os, si,
sol, piste. Le second est *Papillon*, dans
lequel se trouve le Dieu *Pan*, le *Lion*,
constellation; *paon, ail, api, pain.*

É N I G M E.

TOI, qui plus d'une fois maudis mon existence,
A me chercher ici tu n'as rien à risquer :
Pour m'éviter ailleurs, écoutes la prudence
Et ta fatale expérience.

De cet avis au moins ne vas pas te piquer,
Car mon dessein n'est pas de te faire une offense.
Bref, mécontent ou non, veux-tu t'alambiquer ?
Lis, cherches ; me trouver sera ta récompense.

Je suis dans tous les temps ; on m'annonce en tous
lieux ;

Et toujours précédé d'un titre glorieux,
J'habite les cités, les bouïgs & les villages.

Je suis toujours le même en mon acoutrement.

Je plais allez à tous les âges.

Quoique souvent très-faux, on me trouve cou-
lant ;

On me place en un lieu : je ne dis mot, j'y reste ;

Je suis toujours béant. J'avale sans apprêts

Une matiere indigeste,

Que je rends & reçois quelques momens après.

Je travaille sans goût ; le destin trop funeste,

En naissant m'abandonne aux enfans du loisir ;

Tantôt je sers Plutus & tantôt le plaisir ;

Esclave du premier, dans mes goustets abonde

D'or & d'argent une mine féconde ;

De métaux monnoyés je parois tout brillant ;

Lors, près de moi se forme un rempart ambulante,

Qui, tranquille un moment, bientôt se meurt,

s'élançe,

M'accable & me maltraite avecque violence ;

Pour me venger, du moins, que n'ai-je le pouvoir

D'absorber les trésors qu'en moi l'on fait pleuvoir !

Souvent je duperois des artisans de dupes ;

Mais Plutus m'a cédé ; toi, plaisir, tu m'occupes :

Les biens sont disparus ; il ne me reste rien

Que mon salaire, échü de droit à mon soutien.

Je reçois rarement les faveurs d'une belle,

Et jamais l'intérêt ne me brouille avec elle.

Par M. Lap. fils, de Lyon.

A U T R E.

CHASSEUR adroit, même au cœur de la ville,
 Voilà quel est mon principal métier ;
 Plus je te détruis de gibier,
 Lecteur, plus je me rends utile :
 L'hiver, l'été, l'automne & le printemps,
 Je suis fourré dans tous les temps,
 Et je n'en suis pas moins agile :
 C'est presque toujours en grondant
 Que j'aborde & je fais carelle,
 Même en amour ; l'objet de ma tendresse
 A lieu de redouter ma dent.
 Dans la gaieté l'on me trouve charmant ;
 Mais quand quelque chose m'irrite,
 On voit alors grossir ma suite,
 Et se donner du mouvement.
 Bref, voici le plus étonnant,
 Quand la nuit a rendu ses voiles,
 Dans le ténor le plus obscur,
 Viens me flatter, & sois bien sûr
 Que tu pourras voir des étoiles.

Par M. d'Avesnes.



ROMANCE

Par M. Berquin.

Musique par M. Cailteau ordinaire,
de l'Académie de Musique.

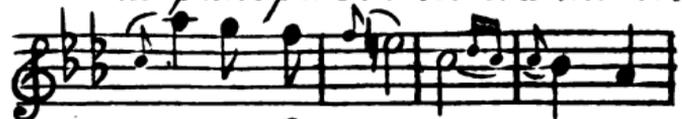
Andantino Affettuosissimo.



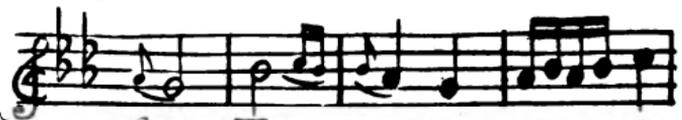
Dors mon en-fant, Clos



ta pau-pie-re tes cris me de-



:chi:rent le cœur. Dors mon en:



:fant, Ta pauvre me-re



A bien as-sez de sa dou-leur.



Lors que par de douces ten:

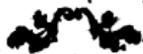
dres - ses Ton Pe - re m'a don -
né sa foi Il me sembloit
dans ses ca - res - ses Na - if
in - no - cent comme toi Je le
crus; où sont ses promes - ses
Il ou - blie et son fils et
moi. Dors & c'

A U T R E .

J suis enfant de la gaieté,
 Et pourtant j'ai l'ennui pour pere ;
 Ami Lecteur, dans ce mystere,
 Tu trouveras la vérité.

C'est bien par aventure
 Si je suis masculin :
 Car j'ai des freres, je te jure,
 Qui sont du sexe féminin.
 De toi je tiens mon existence,

Et je te fais la loi ;
 Je te commande en Roi,
 Tu m'obéis sans résistance.
 Dusses-tu m'accuser
 De sottillage ou de magie,
 Sache que contre ton envie
 Je puis te contraindre à danser,
 Chanter, courir, parler, te taire,
 Que fais-je ? mais il faut finir :
 Cherche ; ce n'est petite affaire
 Que de me découvrir.



L O G O G R Y P H E.

DIEU, sans doute, pour l'homme a fait les
élémens ;

L'Océan n'est pour lui qu'une foible barriere :

Il dévoile des cieus les secrets mouvemens ;

L'homme commande à la nature entiere :

Il assouplit le fer , taille les diamans ,

File l'or & le plie à ses goûts différens.

D'une puissante main m'arrachant à ma mere ,

Il va faire de moi ses Dieux ou leur tonnerre ;

C'est par moi qu'il assemble un peuple de croyans ;

C'est par moi qu'il abat les plus fiers combattans.

Je puis aussi des Rois éterniser la gloire ,

Et de leurs traits chéris conserver la mémoire.

Pour parvenir, hélas ! à ces emplois brillans ,

Je fus souvent en proie à des feux dévorans !

J'ai subi mainte épreuve avant de pouvoir plaître :

Il m'a fallu plier , semblable aux Courtisans ,

Aux volontés d'autrui mon altier caractere.

Ce début ampoulé vous intrigue , Lecteur ?

Vîte , décomposons mon être ,

Bientôt vous m'allez reconnoître.

Je vous offre d'abord la moitié du bonheur ;

Un métal précieux , objet de votre envie ,

Un nombre ; un vêtement ; un Prêtre de l'Asie ;
 Ce qui fixe les droits entre chaque Seigneur ;
 Un mot des plus connus dans la géographie ;
 Je pourrois au besoin vous montrer une fleur ;
 Et ce qui saute aux yeux de maint & maint visage,
 Et que nous portons tous.. En faut-il davantage ?
 Ce qui de rouge empreint vous annonce un
 buveur,
 Ce que dessous vos yeux vous voyez, cher Lecteur.

Par M. de W. C. A. M. au R. R P. C.

A U T R E.

SOUVENT, mon cher Lecteur, j'ai charmé vos
 loisirs,
 Souvent j'ai prolongé vos veilles.
 Sans cœur, j'enchanter vos oreilles ;
 Sans chef, je peins Bacchus fatigué de plaisirs.

Par le même.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, &c. des Chinois ; par les Missionnaires de Pékin. Tome premier, in-4°. Prix 8 liv. 12 s. br. & 12 l. rel. A Paris, chez Nyon, Lib. rue St Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le Collège.

LE recueil des Mémoires de la Chine, qu'on présente au Public, sur différens objets qui intéressent les sciences & les arts, est, nous dit l'Éditeur dans la Préface de ce premier volume, le fruit d'une correspondance qu'on entretient depuis dix ans avec les Missionnaires de la Chine, & avec deux Chinois que l'envie de se rendre utiles à leur patrie en fit sortir à l'âge de dix-neuf ans, pour apprendre en France les langues & les sciences de l'Europe. Ils y apprirent le françois, le latin, y étudièrent les humanités, la philosophie, &c. Leurs études étoient déjà fort avancées, lorsque les événemens qui firent assez de bruit en 1763,

DÉCEMBRE. 1776. 63

les obligèrent de sortir de la maison où ils étoient, & de chercher ailleurs un asyle & des secours. Le Supérieur de la Mission de Saint Lazare les reçut avec amitié, en attendant qu'on eut rendu compte au Roi de leur situation. Sa Majesté leur accorda une pension qui leur fournit les moyens de continuer leurs études: elles se trouverent finies au commencement de 1764. Le desir de revoir leur patrie, les détermina alors à demander leur passage sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui devoient mettre à la voile; il leur fut accordé. Mais il parut que ce seroit rendre un service à l'Etat que de prolonger le séjour de ces Etrangers en France, au moins pendant une année, qui seroit employée à leur faire parcourir ce que nos arts ont de plus facile à saisir & de plus intéressant; afin que de retour en Chine, ils pussent comparer ceux qui fleurissent dans cet Empire, en observer les différences avec les nôtres, & entretenir avec nous une correspondance, qui deviendroit avantageuse réciproquement aux deux Nations. Ce projet fut accepté par les deux Chinois; & en conséquence deux Membres de l'Académie Royale des

62 MERCURE DE FRANCE.

Sciences, MM. Briffon & Cadet, furent chargés, l'un, de leur faire des expériences de physique; l'autre de les instruire des principes de la chimie, & de leur donner des leçons de pratique dans cet art. Les progrès des deux Elèves étonnèrent leurs Maîtres : ils faisoient facilement l'explication des phénomènes de la nature ; & leur dextérité singulière dans les manipulations de la chimie, surprenoît l'Artiste qui travailloit avec eux. On crut ensuite qu'il étoit important de leur faire prendre quelque teinture de dessein & de l'art de graver ; puisque dans l'éloignement d'une correspondance aussi intéressante que celle dont on jetoit les fondemens, le dessein d'une machine, d'un métier d'étoffe, d'un instrument, d'une plante, devoit suppléer ce qui manque aux descriptions les plus détaillées, & les surpasser infiniment. Au bout de quelques mois, ils furent l'un & l'autre en état de graver eux mêmes, à l'eau-forte, des vues de paysages chinois. On jugea aussi convenable de les faire voyager dans nos Provinces méridionales. Ils partirent pour Lyon, bien recommandés, & y prirent connoissance des manufactures d'étoffes de soie, d'or

D É C E M B R E. 1776. 63

& d'argent. C'étoit la saison de la récolte des soies; ils passèrent en Dauphiné, où ils virent les opérations les plus essentielles de l'art de tirer la soie des cocons. De-là, ils se rendirent à Saint-Etienne en Forez, où ils apprirent tout ce qu'on peut savoir, en peu de jours, sur la fabrication des armes à feu, & virent la trempe & l'emploi de l'acier. De retour à Paris, ils ne leur restoit plus que quelques leçons à prendre de l'art d'imprimer. Ils s'essayèrent sur une petite Imprimerie portative, qui faisoit partie des présens que le Roi joignoit à ses bienfaits. Le moment de partir arriva: ils employèrent les derniers instans de leur séjour à mettre en ordre & à revoir les journaux qu'ils avoient tenus exactement pendant leur voyage. On leur remit des mémoires & des questions sur tous les objets dont on desiroit d'avoir des éclaircissémens. Enfin ils partirent pour l'Orient, où ils s'embarquèrent au mois de Décembre 1765, emportant l'estime & l'amitié de tous ceux qui les avoient connus. Arrivés en Chine, ils y ont été accueillis par nos Missionnaires, qui se sont en même temps portés avec le plus grand zèle aux travaux longs & pénibles qu'exigeoient

64 MERCURE DE FRANCE.

les instructions dont les deux Chinois étoient porteurs; & depuis 1766, ils n'ont pas laissé passer une seule année sans envoyer quelques mémoires pour servir de réponse à ceux qu'on leur avoit remis, ou aux questions dont on peut dire qu'on les avoit accablés. On a déjà donné au Public, en 1772, l'art militaire des Chinois avec figures, imprimé chez Didot; un petit traité de la conservation des grains, avec des figures très-bien dessinées; il fait le sixième chapitre du traité de la mouture économique, imprimé chez Simon, in-4°. qui vient de paroître. Comme le nombre de ces mémoires est devenu assez considérable, & qu'on en attend chaque année de nouveaux, on a cru qu'il seroit utile de les rassembler sous un même titre, & de donner au Public ceux qu'on a & ceux qui arriveront, sans autre ordre que celui de leur arrivée, & sans distinguer les genres, comme cela se pratique dans les mémoires de nos Académies.

Le premier volume de cette collection présente d'abord un mémoire assez étendu *sur l'antiquité de la Nation Chinoise*. La question sur l'origine de cette Nation, que quelques Savans avoient prétendu

D É C E M B R E. 1776. 65

n'être qu'une Colonie d'Égypte, s'étoit renouvelée en France pendant le séjour de nos deux Chinois. Les partisans de ce système se fondoient sur une ressemblance qu'ils appercevoient dans l'ancienne écriture chinoise & dans celle des Égyptiens. Nos Chinois eurent des entretiens à ce sujet avec M. de Guignes, de l'Académie des Belles-Lettres, & avec M. des Hauterayes, Interprète du Roi, Professeur en langue orientale au Collège Royal. L'un & l'autre étoient d'un avis opposé sur cette question ; mais nos Chinois n'étoient pas en état de prendre aucun parti ; il ne leur restoit pas, depuis neuf ans qu'ils avoient quitté leur patrie, des notions assez précises de l'écriture chinoise, pour en juger avec exactitude. Ils parurent dans leurs premières dépêches, après leur retour en Chine, approuver le système de M. de Guignes, croyant en trouver la preuve dans la comparaison qu'ils firent des extraits que M. de Guignes leur avoit remis de l'écriture égyptienne, avec quelques morceaux d'ancienne écriture chinoise, qu'ils eurent occasion d'examiner. Mais revenus sur leurs pas, ils ont, de concert avec nos Missionnaires, rédigé le mémoire en

question, qui développe leur sentiment d'une manière sensible, & détruit la première opinion. Ce bon mémoire est divisé en deux parties. Le Missionnaire Chinois, le Père Ko, qui l'a rédigé, ne peut s'empêcher de marquer d'abord son étonnement de ce qu'en Europe des Savans, qui avoient tant d'utiles recherches à faire sur l'histoire certaine de leur patrie, l'ayent laissée éparse & ensevelie dans les anciens monumens, pour s'appliquer avec un soin infatigable à épuiser jusqu'aux plus petits détails des fables antiques & des romans des Nations étrangères.

Les Chinois n'ont jamais eu ce goût d'érudition; & quelque intéressans que soient pour eux les événemens qui fixent les premières époques de leur monarchie, la génération présente en est si peu touchée, qu'elle daigne à peine lever ses regards vers la haute antiquité. Le Père Ko entre dans quelques détails qui en font sentir la raison. « Notre gouverne-
 » ment, dit il, a toujours voulu avoir
 » des Savans & des sciences, depuis plus
 » de trente siècles, mais à la manière &
 » selon les vues de sa politique; c'est à-
 » dire, pour conserver dans l'Empire la

» pureté de l'enseignement public, pour
 » maintenir les règles de la morale, pour
 » fixer les découvertes des arts de besoin
 » ou utiles, pour élever la jeunesse dans
 » la connoissance & la pratique de ses
 » devoirs, enfin pour distinguer dans la
 » foule, ceux qui ont des talens pour
 » les affaires, & tenir occupés ceux qui
 » n'ont que de l'esprit. En vertu de cette
 » façon de penser, qui a présidé à toutes
 » les loix qui concernent les sciences &
 » les Savans, il faut que toutes les études
 » des écoles, tous les examens qui con-
 » duisent aux degrés, toutes les récom-
 » penses qui encouragent ou illustrent
 » les talens, se rapportent à la fin qu'on
 » s'est proposée. Dès-là les petites Villes
 » ne peuvent admettre qu'un certain
 » nombre d'étudiants au premier degré de
 » la littérature; les Capitales des Pro-
 » vinces ont seules le droit d'accorder le
 » second degré à un assez petit nombre
 » de Bacheliers; & il n'appartient qu'à
 » la Capitale de l'Empire d'élever au
 » Doctorat, & encore de trois ans en
 » trois ans. Avant le Gouvernement est
 » attentif à applanir & à semer de ré-
 » compenses le chemin qui conduit aux
 » connoissances qu'il veut étendre ou con-

68 MERCURE DE FRANCE.

» server, autant il laisse croître d'épines
» dans ceux qui mènent vers celles qu'il
» dédaigne ou qu'il rejette. Notre Mi-
» nistère n'a d'autre cri que *le bien public*;
» il ne veut que les Gens de lettres dont
» il a besoin pour la chose publique, &
» les plus beaux Génies n'attirent ses re-
» gards qu'autant qu'ils se rendent utiles:
» il est si singulier à cet égard, que tan-
» dis qu'il fait nommer dans toutes les
» gazettes un simple soldat qui a reçu des
» blessures à la guerre, il ne permettroit
» pas de dire un mot en cent ans sur
» mille faiseurs de systèmes. Le savoir
» & le talent ne sont que des mots pour
» lui, quand l'Etat n'en retire aucune
» utilité réelle ».

» Les sciences ont ici une atmosphère
» beaucoup plus étroite qu'en Europe,
» & la Nation en générale ne s'intéresse
» guère à ce qui s'y passe. Point de jour-
» naux littéraires, point de papiers pu-
» blics qui annoncent les Ouvrages des
» Savans & leurs succès. La gazette de
» l'Empire ne parle que des grandes com-
» pilations, des éditions, ou nouveaux
» livres dont la Cour a chargé les Lettrés
» du Collège Impérial. Les femmes sont
» fermées dans leur appartement, où

DÉCEMBRE. 1776. 69

» elles ne voient que leurs époux, leurs
» enfans, & par fois quelques amies.
» Elles sont aussi peu curieuses de litté-
» rature & d'histoire, que celles d'Europe
» de morale & d'algèbre : leur domes-
» tique est leur Univers. Plus elles s'oc-
» cupent à bien gouverner, plus elles
» sont heureuses & estimées. On aime-
» roit presque autant leur voir prendre un
» sabre qu'un pinceau *. Pour leur en
» ôter l'envie, on ne leur apprend pas
» même à lire. Il en est de même des
» Artisans, des Marchands, des Domes-
» tiques, & de presque tous les Citoyens
» qui ne sont pas lettrés ou dans les em-
» plois. On feroit vingt journées de che-
» min dans nos plus belles Provinces,
» sans trouver un homme du Peuple qui
» sût parler philosophie, ou discourir sur
» l'administration des finances, sur le
» meilleur plan d'éducation, &c. Les
» Mandarins de robe & ceux d'épée pas-
» sent leur vie à faire leurs emplois : ils
» n'ont pas le loisir de lire des brochu-
» res, & encore moins d'en composer
» eux-mêmes. On en sera moins surpris

* On sait que les Chinois écrivent avec un pinceau.

76 MERCURE DE FRANCE.

» pour les premiers, si on fait attention
» que quoique leurs emplois réunissent
» la gestion des affaires & l'administra-
» tion de la justice, ils sont en beaucoup
» plus petit nombre, proportion gardée,
» que dans aucun Royaume de l'Europe.
» Leurs occupations sont trop essentielles,
» trop multipliées & trop continuelles,
» pour qu'ils puissent suivre les événe-
» mens de notre monde littéraire. Le
» glaive du Prince n'est suspendu sur leur
» tête que par un cheveu ; ils ont besoin
» de tout leur loisir & de toutes leurs
» réflexions, pour éviter des négligences
» qui les perdroient. Puis les cérémonies
» de l'Empire, les étiquettes du cérémo-
» nial, les devoirs de la politesse, le
» soin de leur domestique, le passage des
» étrangers, les voyages qu'ils sont obli-
» gés de faire à la Cour, les tiennent en
» haleine d'un hiver à l'autre. Quant aux
» Mandarins de guerre, leurs livres sont
» leurs armes, leurs soldats & leurs pos-
» tes. Voici ce qui est plus étonnant : à
» Pékin même, ce qui n'a trait qu'aux
» sciences n'est pas un objet : la Cour,
» les affaires & le commerce absorbent
» tout. Le plébiscisme littéraire y est
» aussi inconnu que dans les Provinces.

» Nos Lettrés même sont tellement sub-
 » jugués par le ton du Gouvernement ,
 » qu'ils laissent jouer des Pièces qui ont
 » plus de mille ans , & ne songent pas à
 » en rajeunir le style suranné.

» La gloire des succès littéraires de-
 » vient en Europe une gloire nationale ;
 » les Savans, les Beaux-Ésprits, les Hom-
 » mes de génie se suivent & se mesurent
 » des yeux d'un Royaume à l'autre. Les
 » Nations sont aussi flattées de la supé-
 » riorité des talens que de celle des ar-
 » mes. Notre Chine est privée de ces
 » avantages : elle n'a autour d'elle que
 » des Barbares. Il est vrai qu'étant aussi
 » grande & aussi peuplée que l'Europe ,
 » il lui seroit facile de trouver dans son
 » sein toutes les ressources de l'émulation.
 » Ses Provinces ont été des Royaumes :
 » elle pourroit les mettre aux prises les
 » unes avec les autres ; la politique du
 » Gouvernement s'y oppose. Les annales
 » à la main, elle prouve que la rivalité
 » des talens corrompt l'ancienne doc-
 » trine sous la dynastie des Tcheou, en-
 » fanta mille erreurs, sema l'esprit de
 » révolte, & changea en problèmes les
 » vérités les plus utiles & les devoirs les
 » plus essentiels. A l'en croire, il ne

72 MERCURE DE FRANCE.

» faut autoriser dans les Gens de lettres
» que l'émulation des services. Aussi,
» bien loin de mettre les premiers Let-
» trés en concurrence les uns avec les
» autres, elle les force de travailler à
» frais communs aux Ouvrages dont elle
» les charge ». Le Père Ko entre encore
dans quelques autres détails qui, en nous
présentant un tableau intéressant de la
position des Gens de lettres en Chine,
nous font connoître toutes les raisons qui
ont dû les détourner de l'étude de l'anti-
quité. Il nous donne ensuite une courte
notice des monumens & des livres an-
ciens qui ont échappé au naufrage des
temps. Il fait connoître les Historiens
postérieurs qui ont écrit l'histoire des
premiers temps, & nous entretient des
temps fabuleux par où des Ecrivains ont
voulu faire remonter l'histoire des Chi-
nois jusqu'à la création du monde. Enfin
il examine à quel temps à-peu-près on
peut fixer la fondation de la monarchie
Chinoise, & le commencement de l'his-
toire des Chinois. Ce dernier article,
dont les autres ne doivent être regardés
que comme les préliminaires, remplit la
seconde partie.

Les recherches, l'érudition & la cri-
tique

rique de la plupart des Historiens, ont échoué contre la vanité de s'illustrer en flattant l'orgueil de leur Nation par une haute antiquité. Ils ont mieux aimé débiter par des fables obscures & ridicules pour reculer cette antiquité, que de sacrifier un petit nombre d'années. Le Père Ko est bien éloigné de les imiter, & de suppléer aux faits par des prodiges & des conjectures. Ce savant Missionnaire, après avoir, dans la première partie de son mémoire, établi l'authenticité & l'autorité du Chou-King, le plus précieux, le plus ancien, & le plus respectable monument de l'antiquité chinoise, s'appuie sur ce monument pour faire voir que c'est à l'Empereur Yao que commence l'histoire authentique des Chinois. Ce Prince, qui est le premier Monarque dont il soit parlé dans le Chou King, régnoit en Chine environ deux mille ans avant notre ère chrétienne. Tout ce que les Historiens racontent des livres antérieurs à Yao, est un tissu de fables; mais depuis ce Prince, l'histoire parle le langage de la vérité. Qui oseroit le nier?

« Pour nous, ajoute l'Auteur du Mé-
 » moire, qui connoissons les défiances
 » de l'Europe sur tout ce qui vient des

D

74 MERCURE DE FRANCE.

» pays étrangers, autrement que par la
» Grèce & le *Latium*, nous sentons à
» merveille qu'il faut ici des raisons, des
» preuves & des détails aux Savans. Cela
» ne sera pas difficile; & quelque respect
» que nous ayons pour les lumières des
» Savans de l'Europe, quelque défiance
» que nous ayons des nôtres, nous leur
» demandons pour toute grâce de voir
» s'ils pourroient fournir, pour ce qu'ils
» débitent sur les Babyloniens, les Assy-
» riens, les Egyptiens, les Phéniciens &
» les Grecs, des particularités aussi con-
» cluantes que celles que nous allons leur
» présenter ». Le Père Ko, pour mieux
se placer au point de vue des Savans de
l'Europe & rapprocher d'eux la Chine,
examine successivement la géographie,
le gouvernement, les mœurs, la popu-
lation, les sciences & la religion des
temps de Yao, de Chun & d'Yu, ses
successeurs, telles que les représentent le
Chou-King & les autres anciens livres
chinois. Si ces différens articles concou-
rent également à montrer que le règne
de ces trois Princes fut en quelque sorte
l'enfance de la Monarchie Chinoise &
de la Nation; si tout y annonce, comme
on est obligé de l'avouer, un Peuple nou-

veau & un Empire qui n'a pas encore pris sa consistance, il est évident qu'on ne peut pas faire remonter l'origine de la Nation Chinoise beaucoup au-delà de Yao. Les premiers chapitres du Chou-King sont le centre & le point d'appui de cette discussion; mais l'Auteur fait aussi usage d'autres livres. « Il faut choisir » les pierres pour paver le chemin & en » construire les ponts, dit un ancien Auteur Chinois; mais tout, jusqu'aux dé- » combres, est bon pour les applanir ».

Cet excellent mémoire présente sur l'origine des Chinois, leurs caractères, leurs livres, leurs Historiens, &c. des connoissances, des faits & des détails d'autant plus intéressans, qu'ils ont été puisés dans les sources mêmes, & traités par un Savant qui a porté dans toutes ses recherches le flambeau de la critique & de l'érudition. Qui pourroit refuser à ce Savant le droit de se moquer un peu de la partie de l'*Histoire générale des Voyages* qui concerne la Chine? Il regarde ce qui est dit dans cette compilation, comme un chaos & une espèce d'*amphigouri*. Ce que des Historiens compilateurs nous racontent des Egyptiens & des autres anciens Peuples, mérite-t-il plus de croyance? Car

Dij

enfin, les mémoires sur lesquels ces Savans travaillent, sont assurément moins clairs, moins détaillés, moins nombreux & moins authentiques que ceux qu'avoit en main le Rédacteur de l'Histoire générale des Voyages. Si cependant ce Rédacteur n'a pu éviter des erreurs sans nombre, & de nous donner bien des fables pour des vérités, ne doit-on pas se méfier un peu des recherches de nos Erudits dans les matières sur-tout, qui, demandant de la discussion & du choix, exigent de celui qui les traite, des connoissances pratiques & de détail ?

Ce mémoire sur l'antiquité des Chinois est suivi d'une lettre du Père Amiot sur les caractères chinois. Cette lettre a été imprimée pour la première fois à Bruxelles en 1765, avec les inscriptions chinoises des différens âges qui l'accompagnent. Comme elle est devenue rare, on a cru devoir rendre aux Savans le service de la faire réimprimer dans ce recueil. C'est le second morceau de ce premier volume.

Le troisième morceau est l'explication d'un monument en vers chinois, composé par l'Empereur Kien Long, actuellement régnant, pour constater à la posté-

rité la conquête du Royaume des Eleuths, faite vers 1757. Le Père Amiot a ajouté quelques notes utiles à la traduction de ce morceau, qui est aussi un monument du génie de ce Prince, qui réunit les talens de l'homme de lettres & la science du gouvernement. Le portrait de cet Empereur décore le frontispice du premier volume de cette collection. Il a été dessiné d'après nature, par le P. Panzi, & gravé en France par le sieur Martinet. Nous croyons devoir rappeler ici à nos Lecteurs que cet Empereur a fait dessiner toutes ses campagnes par les Missionnaires, & a voulu quelles fussent gravées en France par les plus célèbres Artistes. Ces gravures ont été vues à Paris dans le Sallon du Louvre, & elles ont été envoyées en Chine, il y a environ trois ans, au nombre de seize planches.

Le quatrième morceau de ce recueil est le monument que le même Empereur Kein Long vient de faire élever pour consacrer à la postérité le mémorable événement de l'émigration des Tourgouths en 1771, lesquels, au nombre de cinq cents mille, ont quitté les bords de la Mer Caspienne & les rives du Volga, pour aller se ranger sous la domination de l'Empereur de la Chine.

Dijj

78 MERCURE DE FRANCE.

Enfin, le volume est terminé par la traduction de deux Ouvrages anciens, intitulés: l'un, *Ta-Hio*, ou la *Grande Science*; l'autre, *Tsong-Yong*, ou le *Juste Milieu*, avec un préface & des notes. Chaque Nation a sa politique; celle des Chinois a toujours été de favoriser ce qui peut consacrer la piété filiale, comme on peut le voir dans les livres canoniques dont les Missionnaires nous donnent ici la traduction. Des Empereurs récompensent les grands Ministres, les grands Généraux, &c. en anoblissant leurs ancêtres. Les fondateurs de nouvelles Dynasties en font de même pour les leurs. N'eussent-ils été que des Citoyens obscurs, ils leur décernent les titres les plus augustes, ornent magnifiquement leurs mausolées, & font comme refluer sur eux toute leur grandeur & leur gloire. Indépendamment de ces exemples de respect pour ses ancêtres, ces livres anciens sont remplis de maximes & de réflexions les plus propres à développer dans le cœur de l'homme les tendres sentimens qu'il tient de la nature, & qui le portent, quand il n'est pas dominé par les passions, à ce que la piété filiale, l'amour fraternel, la bienfaisance ont de plus tou-

chant & de plus aimable. Ces deux livres de morale peuvent encore être regardés comme le cathéchisme des Souverains. Les instructions qu'ils contiennent, tendent toutes à nous faire voir que le gouvernement paternel, dont les Empereurs de la Chine se sont rarement écartés, est celui qui produit le plus sûrement le bonheur des Peuples & la vraie gloire des Monarques.

L'Éditeur de ce premier volume de Mémoires sur les Chinois nous annonce, pour les volumes suivans, de nouveaux éclaircissens ou de nouvelles preuves relatives à l'antiquité & l'origine des Chinois; des mémoires sur la petite vérole, sur quelques parties de la police chinoise, sur les arts utiles, sur des objets d'histoire naturelle, comme les abeilles, les vers à soie de différentes espèces, sur le bambou, le cotonier, &c. sur des plantes & des fleurs particulières à la Chine. Il a des notices sur les pierres rares, sur les pierres sonores, &c.; il a aussi les portraits ou vies abrégées des Chinois illustres, Empereurs, Généraux d'armée, Philosophes, Législateurs, Poètes, &c. par le Père Amiot, depuis l'origine de la Nation Chinoise jusqu'au dixième siècle,

80 MERCURE DE FRANCE.

& dont on attend le reste incessamment ; car il n'est point d'année qui n'apporte son tribut. Cette correspondance va rapprocher la Chine de l'Europe. Elle ne peut manquer d'intéresser les Gens de lettres, les Savans, les Philosophes. La Chine, pour nous servir ici de l'expression du Père Amiot, est le Pérou & le Potosi de la République des Lettres. Mais pour porter les savans Missionnaires à exploiter des mines fort difficiles à fouiller, ayons égard à leur position dans un pays tel que la Chine, position dont on ne peut avoir d'idée en Europe ; rémoignons toute la reconnoissance due à leurs travaux, & cherchons plutôt à profiter de leurs veilles qu'à les chicaner, s'il leur arrive de varier entre-eux sur quelques faits. « Si vous voulez qu'un chou pomme, dit le proverbe chinois, ne lui ôtez pas le cœur ».

*Lettre d'un Amateur de l'Opéra à M. de ****, dont la tranquille habitude est d'attendre les événemens pour juger du mérite des projets. Brochure in-8°. A Paris, chez Couturier père, Imprimeur-Libraire, aux Galeries du Louvre.

DÉCEMBRE. 1776. 81

Un célèbre Ecrivain avoit coutume d'avant de livrer ses Ouvrages à l'impression, de les lire devant un certain nombre de personnes; c'est ce qu'il appeloit *essayer ses Livres*. L'Auteur de la Lettre que nous annonçons, voudroit que l'on essayât pareillement les Opéra avant de risquer les dépenses nécessaires pour la représentation, dépenses souvent très-considérables, & dont il ne résulte quelquefois que de l'ennui pour le Public. Mais les répétitions qui se font des Opéra sur le Théâtre même de l'Académie, devant un certain nombre de personnes convoquées, ne peuvent-elles pas tenir lieu des essais projetés? L'Auteur répond à cette objection, & fait très bien voir dans sa Lettre que les jugemens d'une pareille assemblée ne sont pas, à beaucoup près, ceux du Public: or, nul juge que le Public ne peut décider sûrement des moyens qui seront imaginés pour l'amuser & le fixer. C'est d'après ce principe que l'Amateur adresse la parole aux personnes chargées de la direction de l'Opéra, & qu'il leur dit: « Constituez le Public lui-même juge en premier ressort de toutes les nouveautés que vous disposez pour ses plaisirs; que lui-même mette la

D v

§2. MERCURE DE FRANCE.

» couronne sur la tête des talens qu'il
» daignera approuver & encourager ; que
» ces talens aussi dans tous les genres ,
» n'aient que le Public pour juge &
» pour appréciateur ; donnez-leur sur-
» tout un vaste Théâtre ; qu'il soit dressé
» sous les yeux de la Capitale entière ,
» & que la Capitale entière puisse s'y
» réunir pour y voir les talens aux prises
» les uns avec les autres , & s'y disputer
» les palmes de la victoire ; alors pro-
» mettez-vous des prodiges , & le public
» qui les aura fait naître , les verra de
» même se multiplier sous ses yeux ; &
» les succès de l'Opéra seront constants
» Plus de doute sur les nouveautés qu'il
» perfectionnera pour l'hiver ; plus de
» dépenses énormes & inutiles pour des
» ouvrages écrasés avec fracas dès leur
» naissance ; enfin plus d'études ingrates
» & sans profit ». On s'imagine bien
que l'Amateur rejette pour ces essais tout
Théâtre privé , dont l'assemblée des
spectateurs ne pourroit être composée
que d'amis ou de citoyens convoqués
par billets , & portés à l'indulgence par
le choix même que l'on auroit fait d'eux .
Il ne veut pas même pour ces essais , du
Théâtre de l'Opéra , où le Public est ac-

coutumé à voir, & où il ne veut voir que des chefs d'œuvre. Quel sera donc le Théâtre qu'il adoptera de préférence? Or, voici son idée sur ce choix. Il désireroit que ce vaste Théâtre, nécessaire aux essais de l'Académie Royale de Musique, fût dressé sous les auspices de cette même Académie au Colisée. Cet emplacement est vaste, commode, & le Public de Paris, pressé du plaisir de voir & d'être vu, ne demande que le prétexte de quelques fêtes ou de quelques amusemens pour s'y rassembler pendant les soirées d'été. Nul doute par conséquent que ces sortes de spectacles, où l'on feroit les répétitions du chant, de la symphonie des ballets d'un Opéra destiné à être représenté l'hiver suivant, n'attirassent beaucoup de monde au Colisée. Un pareil projet ne peut donc manquer d'être utile aux Propriétaires de ce monument. L'Amateur, dans la suite de sa Lettre, fait voir que par les arrangemens qu'il propose, l'Académie pourroit se trouver dédommée des dépenses qu'un pareil établissement exigeroit; mais un avantage plus considérable qui en résulteroit, c'est l'émulation qu'il feroit naître parmi les Artistes & les différens sujets de l'Opéra.

Dvj

Il seroit peut-être possible de donner par la suite plus d'extension à ce projet, & de permettre aux Auteurs dramatiques de faire voir leurs essais sur le même Théâtre, qui pourroit encore être occupé par la lecture de différens Ouvrages en vers ou en prose, destinés à l'impression. Si dans toute une pièce de poésie un Poète n'avoit fait que deux ou trois bons vers, il auroit du moins la satisfaction de les voir applaudir; il pourroit d'ailleurs profiter des remarques qu'il auroit entendues, pour corriger son Ouvrage avant de le livrer au grand jour de l'impression. Supposons, par exemple, que la *Lettre d'un Amateur* dont il est ici question, eût été lue en public, les Auditeurs n'auroient pas manqué d'applaudir aux vues utiles qu'elle contient; mais peut-être aussi auroient-ils marqué par un ris énergique, le ridicule de ce style figuré qu'emploie l'Auteur pour désigner la difficulté qu'il y a de maintenir l'ordre parmi les sujets qui composent l'Opéra de Paris.

« Personne, dit-il, ne disconvientra » que le Théâtre de l'Opéra de Paris ne » soit vraiment, en cette Capitale, le plus » difficile à conduire & à discipliner, » par le nombre des Sirenes qui y domi-

» nent, & dont les promontoirs seront
 » toujours d'une approche périlleuse pour
 » les vaisseaux les mieux conditionnés,
 » & les pilotes les moins faits pour faire
 » des fautes, &c. ».

Au reste, le projet que donne l'Amateur dans sa Lettre, de faire du Colisée une espèce de Lycée où les arts viennent tour-à-tour mériter les suffrages encourageans du Public, a été exécuté cette année, du moins en partie. On y a vu différens Peintres, Sculpteurs, Graveurs & autres Artistes, prouver, par l'exposition volontaire de leurs Ouvrages, l'estime qu'ils faisoient des suffrages du Public. Leur exemple ne manqueroit pas d'être suivi tous les ans par les Artistes plus renommés, s'il n'avoient pas plus de délicatesse ou d'amour-propre que les Peintres & les Sculpteurs Grecs. On fait qu'Apelles & Praxitèles vouloient que le Public fût juge de leurs travaux. Cachés quelquefois à l'ombre de leurs tableaux ou de leurs statues, ils écou-toient tranquillement les remarques des Spectateurs; & que faisoient alors ces hommes si jaloux d'atteindre à la perfection de l'art & de mériter les suffrages de la postérité? Ils retouchoient leurs Ou-

vrages, ils les finissoient, & c'est dans cette vue qu'ils mettoient au bas de leurs productions *faciebat*, sans doute pour faire entendre que durant l'exposition le pinceau ou le ciseau restoit comme suspendu, & qu'ils attendoient, pour donner les dernières touches, que le Public eût prononcé.

Quoique l'exposition faite cette année dans une des Salles du Colisée, des peintures, sculptures, gravures & autres productions de l'art, n'ait pas été aussi riche & aussi intéressante qu'elle auroit pu l'être, si nos plus célèbres Artistes y avoient concouru; il paroît cependant qu'elle a attiré beaucoup de monde au Colisée; & c'est une raison de plus pour bien augurer des nouvelles vues exposées dans la Lettre de l'Amateur, qui ne s'est pas dissimulé les objections que l'on pourroit lui faire. Il y a répondu; mais il reste toujours la plus grande difficulté à lever, celle de concilier tous les intérêts particuliers, difficulté qui empêche ordinairement la réussite de la plupart des projets, de ceux même qui seroient le plus agréables au Public.

Essais historiques sur les modes & sur la

D É C E M B R E. 1776. 87

costume en France ; nouvelle édition ,
pour servir de supplément aux *Essais
historiques sur Paris*, par M. de Saint-
Foix. Vol. in-12 br. prix 2 liv. 10 s.
A Paris, chez Costard, Lib. rue Saint
Jean-de-Beauvais.

Cet Ouvrage a été publié pour la pre-
mière fois en 1773, sous le titre d'*Histoire
des modes Françaises, ou Révolutions du
Costume en France*. Nous avons, dans le
volume du *Mercur* du mois de Juin
1773, donné un extrait de cet écrit. Il
ne paroît pas que l'on ait fait des aug-
mentations dans l'édition qui en paroît
aujourd'hui sous le titre d'*Essais histori-
ques sur les modes*. Au reste, ces Essais
peuvent servir de supplément à ceux
de M. de Saint-Foix sur Paris. On y
trouve le même esprit de recherches, le
même goût pour les anecdotes piquantes
& curieuses. Cet écrit d'ailleurs peut de-
venir utile aux Artistes & à tous ceux
qui sont obligés d'étudier le costume. Il
n'est cependant question dans cet Ou-
vrage que de la coëffure des hommes ;
celle des Dames fournira plusieurs volu-
mes, si le même Ecrivain veut nous en
donner l'histoire.

Tableaux topographiques , pittoresques ; physiques , historiques , moraux , politiques , littéraires de la Suisse & de l'Italie ; 6 vol. in-fol. imprimés sur papier grand raisin fin , & ornés d'estampes , faites par les meilleurs Graveurs , d'après les desseins de MM. Robert , Pérignon , Fragonard , Paris , Poyet , Raymond , le Barbier , Barthelemy , Ménageot , le May , Houel , &c. & des plus habiles Maîtres de l'Italie. Le premier vol. concernera la Suisse , & contiendra environ 200 estampes , & chaque volume formera un Ouvrage complet ; Ouvrage proposé par souscription.

Il ne paroît encore que le *Prospectus* de ce grand Ouvrage , dont l'objet , est-il dit dans ce *Prospectus* , est de présenter l'histoire la plus fidèle de tout ce qui s'est passé de remarquable en Suisse & en Italie ; le tableau le plus vrai du gouvernement , des mœurs , usages , coutumes , religion , cérémonies , monnoies & sciences de leurs habitans ; & la description la plus exacte , soit des merveilles que la nature étale dans ses deux con-

trées, soit des chef-d'œuvres dont les arts les ont enrichies.

Au détail & à la date des faits mémorables, l'Auteur joindra la description des lieux dans lesquels ces mêmes faits seront arrivés; il offrira au Lecteur le plan & l'élévation des monumens antiques, dont il reste quelques vestiges; il lui désignera les endroits où étoient ceux que le temps ou la barbarie ont détruits; il lui parlera des édifices modernes, des fêtes & des spectacles, des médailles & des inscriptions, des tableaux & des statues, & sur tous ces objets, il lui mettra sous les yeux des estampes représentatives, dont il garantit l'exactitude & la fidélité.

En faveur des Gens de lettres & de ceux qui aiment les grands Ecrivains de l'antiquité, l'Auteur citera les passages des Orateurs, des Poètes & des Historiens les plus célèbres, quand ces passages se trouveront relatifs aux sujets dont il sera question.

La réunion de ces différens objets, qui jusqu'ici n'ont été présentés que séparément, formera, ajoute l'Auteur du *Prospectus*, le tableau le plus riche & le plus varié que l'on puisse avoir en ce genre;

L'Auteur n'a rien épargné pour l'embellir, & les Artistes, ainsi que les Amateurs, trouveront également de quoi satisfaire leur curiosité dans cette collection, qui n'est ni une compilation, ni un résumé des voyages que l'on connoît. L'Auteur a vu par lui-même; & à l'égard de l'historique, il indiquera fidèlement les sources dans lesquelles il a puisé, pour la perfection de cet Ouvrage, qu'il annonce comme absolument neuf, soit pour le fond, soit par la richesse & l'exécution de ses ornemens.

Comme le premier volume ne parlera que de la Suisse, l'Auteur du *Prospectus* a cru ne devoir s'étendre que sur les avantages que le Public pourra retirer d'un Ouvrage fait, avec le plus grand soin, dans cette contrée aussi intéressante qu'inconnue à ses voisins. Il jette un coup-d'œil sur l'antiquité de son origine, sur l'ancienneté de ses liaisons avec la France, sur la solidité de ses engagements, & nous annonce que cet Ouvrage offrira, dans ses diverses parties, l'exacte topographie de ce pays; le précis de ses antiquités; les faits les plus remarquables de l'histoire Helvétique, tant ancienne que moderne; les limites subdivisées des

DÉCEMBRE. 1776. 21

deux religions dominantes; l'état civil & politique; la milice; les services étrangers; l'économie rurale; le commerce; la monnoie; le tableau des mœurs; celui des usages; le spectacle de l'histoire naturelle, & les progrès des sciences, des arts & de la littérature: on y trouvera aussi un grand nombre d'anecdotes.

Chacune des vues gravées sera plus amplement décrite dans le texte de cet Ouvrage, qu'on distribuera *gratis* à la dernière livraison d'estampes. Parmi ces vues, seront aussi les champs de bataille célèbres par les victoires des Suisses, Morgarten, Laupen, Sempach, Neffels, Granson, Morat, Dornach. L'historique a été puisé non seulement dans les livres qui ont paru sur la Suisse, mais encore dans les relations générales & particulières qu'on doit à des Connoisseurs respectables. « M. Henin, Résident de » France à Genève, ajoute l'Auteur du » *Prospectus*, a bien voulu nous diriger » dans tout ce qui concerne l'histoire de » cette République. Mais c'est à un Suisse » militaire que nous devons le principal » mérite de la partie historique de cet » Ouvrage, à M. le Baron de Zur-Lauben, Maréchal de-Campès armées du

92 **MERCURE DE FRANCE:**

» Roi, & Capitaine au Régiment des
» Gardes-Suisses. Nous avons la confiance
» d'espérer que le Public partagera avec
» nous notre reconnoissance. Assurément
» nous ne pouvions désirer un meilleur
» guide que l'Auteur de l'*Histoire mili-*
» *taire des Suisses au service de France* ».

Comme cette édition sera exécutée sur le plus beau papier, avec des caractères d'imprimerie fondus exprès; que les dessins sont des meilleurs Maîtres, & que l'on n'épargne rien pour la gravure, les frais en seront très considérables. Cependant comme les Editeurs connoissent l'éloignement du Public pour les souscriptions, éloignement justifié par les fraudes ou les lenteurs qu'il éprouve fréquemment en ce genre, ils ont pris le parti de proposer les conditions suivantes.

L'Ouvrage sera divisé en six volumes grand in-folio.

Le premier contiendra la Suisse.

Le second, } Rome & les Etats du

Le troisième, } Pape.

Le quatrième, Naples & une partie de son Royaume.

Le cinquième, la Toscane, les Etats de Lucques, ceux de Gènes, de Modène & de Parme.

D É C E M B R E. 1776. 93

Le sixième, les Etats de Venise, le Duché de Milan, les autres Etats de l'Empereur dans l'Italie, le Piémont & la Savoie.

La première livraison d'estampes, qui composera le premier volume, se fera chez les sieurs Née & Masquelier, le 1 Janvier 1777, & les autres successivement de mois en mois.

Ces estampes se distribueront six par six, de mois en mois, à raison de 9 liv. pour les Souscripteurs, que l'on ne recevra qu'à chaque livraison, & de 12 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit.

A la dernière livraison des estampes de chaque volume, le texte se distribuera *gratis* chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente. Il se chargera aussi de recevoir les souscriptions & de délivrer les estampes aux Souscripteurs. On pourra même lui adresser les manuscrits & remarques sur les différens objets de la partie historique.

Les Amateurs qui désireront voir quelques uns des dessins destinés à cet Ouvrage, pourront se transporter chez les Graveurs ci-dessus indiqués; ils se feront un plaisir de satisfaire leur curiosité.

Pour fixer la souscription, on ne fera

54 MERCURE DE FRANCE.

admis à se faire inscrire pour le premier volume, que depuis le premier Octobre 1776, jusqu'au premier Octobre 1777.

La souscription, pour le second volume, sera ouverte le premier Octobre 1777, & l'on pourra se faire inscrire jusqu'au premier Octobre 1778, & ainsi de suite d'année en année, jusqu'au sixième & dernier volume. On donnera à la tête de chaque volume les noms des Souscripteurs.

On souscrit à Paris, chez les sieurs Née & Masquelier, Graveurs, rue des Francs-Bourgeois, Porte St Michel; & chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe. A Lyon, chez Rossel; & dans les autres Villes de l'Europe, chez les principaux Libraires.

On sera libre de ne souscrire que pour un volume, deux, trois, quatre, &c. On trouvera dans chaque volume du texte, une table qui indiquera les endroits où les estampes doivent être placées.

Discours prononcé à la Fête des Bonnes-Gens, instituée à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Duc d'Angoulême, dans les Paroisses de Caron,

D É C E M B R E. 1776. 95
Mesidon & Vieux-Fumée, en Nor-
mandie. Brochure in-8°. A Paris, de
l'Imprimerie de Louis Cellot, rue Dau-
phine.

L'association qui vient de se former pour l'encouragement des arts ; plusieurs prix fondés à l'imitation de celui de Salenci , & la Fête des Bonnes-Gens , dont les papiers publics de l'année dernière ont rendu compte , doivent écarter le reproche que nous faisoit un Censeur de nos mœurs & de nos usages , que nos institutions avoient plutôt pour but de former de beaux discoureurs que de bons citoyens , & qu'il y avoit plusieurs prix fondés pour l'éloquence & pas un pour la vertu. Les trois Paroisses de Canon , Mesidon & Vieux-Fumée , associées pour célébrer une fête religieuse & champêtre , où le prix est assigné solennellement aux différentes vertus de chaque âge & de chaque sexe , ont couronné cette année un bon père de famille , nommé Charles Duret , âgé d'un peu plus de trente ans , qui avant celui de quinze , s'est trouvé chef de sa famille & en est devenu le père. La bonne mère est une femme de soixante & quelques années , estimée pour la pureté de sa vie & la douceur de ses mœurs ;

mais connue sur-tout par une suite de belles actions envers un enfant sans parens. Elle a été mère dix fois & a nourri neuf. Pendant quelle nourrissoit, sa servante devint grosse. Elle en eut pitié, reçut l'enfant, lui donna plusieurs fois de son lait, l'éleva avec le seul fils qui lui est resté, ne l'informa point du malheur de sa naissance, qu'il n'a appris qu'à douze ans, par l'indiscrétion ou la malignité de quelques voisins, lui donna un état, un commerce & une épouse; elle l'aime comme son fils, & est adorée de tous deux. Quand on n'a vu que des Villes, des assemblées solennelles, des Orateurs préparés pour prononcer avec art un compliment délicat, reçu avec une modestie non moins apprêtée, on ne se figure point la sérénité, l'air du bonheur modeste avec lequel ces gens simples reçoivent en public, sans s'humilier & sans rougir, l'hommage dû à leurs vertus. L'estimable Ecrivain qui nous fait part de cette observation, avoue qu'il ne put s'empêcher de la faire, en voyant de quel air la bonne mère reçut une bourse de cent écus, & la donna aussitôt aux pauvres. Ce fut avec la même tranquillité qu'elle demanda ensuite que
l'on

On réserva cinquante écus pour son fils.
 « C'est lui, dit-elle, qui m'a valu la
 » couronne. Il est juste qu'il partage; ces
 » cinquante écus lui porteront bonheur ».

Ces mots sont simples, mais ils partent
 de l'ame. La cérémonie fut interrompue
 par une scène non moins touchante : un
 riche Fermier, nommé Charles Briere,
 envoya son fils avec cinquante louis, &
 un écrit par lequel il demandoit que les
 trois Paroisses ordonnassent de l'emploi
 de cette somme, & daignassent l'associer
 & l'affilier, *desirant l'honneur d'appar-*
tenir à de si honnêtes gens. Les Electeurs
 rustiques, qui assignent les couronnes,
 s'assemblent & agrègent Briere, & refu-
 sent son or, *ne voulant point que leur*
affiliation fût vénale. Sur cela nouvelle
 demande du Fermier de payer la taille des
 pauvres du pays, à la ligne de cent sols &
 au-dessous : cette nouvelle demande fut
 octroyée. L'Orateur fait allusion à ce trait
 dans son discours, qui sort de la classe
 ordinaire de ceux qui sont prononcés
 dans la chaire de vérité; les Orateurs
 évangéliques n'y montent ordinairement
 que pour sévir contre les foiblesses hu-
 maines, & exhorter les hommes à la
 pratique des vertus; mais dans le discours

E

98 **MERCURE DE FRANCE.**

que nous annonçons, l'Orateur félicite les hommes & loue des vertus. « O vous!
« dit-il, en adressant la parole aux chefs
« & mères de familles couronnés, qui
« ne cherchâtes point les regards des
« hommes; qui fûtes bons & généreux
« sans témoins, sans intérêt, sans gloire,
« & pour le seul amour du bien; hum-
« bles héros de cette fête, qui n'aviez
« pas prévu qu'en ce jour un éloge public
« vous attendoit dans ce Temple, dans
« ce même Temple où vous ne veniez
« que pour vous confondre & vous avouer
« pécheurs, recevez un honneur que nous
« n'accordons ni aux grands, ni aux puis-
« sants, ni aux vainqueurs; mais que nous
« décernons avec joie à vos vertus igno-
« rées; recevez des louanges qui ne sont
« pas seulement l'hommage de nos âmes
« attendries, mais l'exercice consolant de
« notre ministère, & le plus noble em-
« ploi de la parole sacrée. Votre éloge
« en ce jour, sera substitué à l'instruc-
« tion, ou plutôt devient l'instruction
« même, & il n'en est pas de plus tou-
« chante: car que pouvons-nous dire de
« simple, de convainquant & de sensible,
« que vos exemples n'apprennent? Qui
« n'y retrouve la consolation ou le repro-

D É C E M B R E. 1776. 99

» che de ses mœurs, & l'avertissement de
» ce qu'il peut faire? »

L'Orateur, dans la suite de ce discours, félicite la contrée où l'on pratique de pareilles vertus; & ceux qui, par leurs instructions, les ont fait naître; & ceux qui, par une sage institution, les ont honorées. Le langage du sentiment est ici employé. Il est celui qui convenoit le mieux pour célébrer des actes de piété filiale, d'amitié fraternelle, de bienfaisance pratiqués par des ames simples, qui ne se glorifioient de rien & ne songeoient qu'à bien faire. Cet éloge, pour cette raison, est moins un discours étudié, qu'une espèce de cantique de joie & d'alégresse approprié à la fête qui en est l'objet.

L'Ami des Arts, ou justification de plusieurs grands Hommes.

Summa petit livor, perflant altissima venti.

Broch. in-12. On en trouve des exemplaires à Paris, chez Lacombe, Libr. rue Christine.

Les Anciens avoient dressé des autels aux Muses. Ils les faisoient présider aux
Eij

beaux arts, qu'ils appeloient les bienfaiteurs du genre humain. En effet, la poésie, la musique, la peinture, par les images du beau qu'elles nous présentent, élèvent notre âme, annoblissent notre pensée & nous dérobent aux ennuis de la vie. L'Auteur de l'écrit que nous annonçons, nous rappelle ces bienfaits des Muses; & soit sensibilité de sa part, soit reconnoissance, il prend en main la défense de plusieurs Gens de lettres & Artistes célèbres, qui n'avoient peut-être pas besoin d'être défendus; mais l'Ami des arts remplit la fonction la plus chère à son cœur. Il se plaint dans ce même écrit de l'abus qui règne dans la République des Lettres. « La littérature Française, dit-il, offre aujourd'hui le spectacle d'un Empire déchiré par des guerres intestines; cent petites factions s'attaquent avec fureur, & ne se réunissent que pour combattre l'autorité de leurs légitimes Maîtres. Le chant mélodieux des Favoris d'Apollon, ajoute-t-il dans un autre endroit, est presque étouffé par les cris de l'envie ». Est-ce bien l'envie qui fait prendre la plume à quelques déclamateurs satiriques contre les favoris d'Apollon, pour nous servir ici de

l'expression de l'Ami des Arts? Non, ils savent bien qu'ils n'ont rien de commun avec les hommes célèbres qu'ils attirent; mais ils veulent jouer un rôle dans la République des Lettres, & ils choisissent le plus aisé, celui qui peut leur procurer quelques partisans & les faire remarquer, n'importe à quel titre.

Manière de rendre toutes sortes d'édifices incombustibles, ou Traité sur la construction des voûtes faites avec des briques & du plâtre, dites voûtes plates, & d'un toit de brique, sans charpente, appelé comble briqueté, de l'invention de M. le Comte d'Espie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St Louis, ancien Commandant d'un bataillon d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre de la Fidélité de S. A. S. le Margrave de Bade-Dourlach & Baden, Colonel breveté par ledit Prince; avec les plans gravés en taille-douce; broch. in-12. A Paris, chez la veuve Duchesne, Lib. rue St Jacques.

Ce Traité a été publié, pour la première fois, en 1754; & depuis cette époque M. le Comte d'Espie a fait quel-

E iij

ques observations économiques qu'il nous communique aujourd'hui. Il s'acquitte aussi de la promesse qu'il avoit faite en 1754, de donner les moyens de construire ses combles briquetés dans une vieille maison, avec peu de dépenses, & de façon qu'il n'y eût que le toit à changer, sans rien détruire des planchers ou plafonds.

Héliogabale & Alexandre Sévère, Histories Romaines; précédées d'une explication de quelques antiquités Romaines; par M. Mayer; brochure in-8^o. de 142 pages. A Paris, chez la veuve Duchesne, Lib. rue St Jacques.

L'objet de M. Mayer, en nous donnant les vies d'Héliogabale & Alexandre Sévère, a été de mettre en parallèle le vice & la vertu, d'opposer au plus méchant, au plus fou & au plus absolu des Empereurs, l'un des plus sages, des plus humains & des plus justes, & de rendre par ce moyen les leçons de l'histoire plus efficaces. Alexandre Sévère étoit libéral par caractère & économe par principe; affable dans ses manières, frugal dans son genre de vie, & simple dans son

extérieur : « La majesté de l'Empire se
 » soutient, disoit-il, par la vertu & non
 » par l'ostentation des richesses ». Ce
 Prince ne souffrit jamais que les Offices
 qui donnoient pouvoir & juridiction
 fussent vendus : « C'est une nécessité, di-
 » soit il, que celui qui achette en gros
 » vende en détail ». Il étoit si bienfaisant,
 qu'il prévenoit même les desirs de ceux
 que la timidité retenoit. « Pourquoi ne
 » me demandez-vous rien, leur disoit-
 » il ? Aimez-vous mieux vous plaindre
 » en secret, que de m'avoir obligation ? »
 Un de ses premiers soins étoit de pour-
 voir aux besoins de ses Troupes. Sa maxi-
 me étoit que « le Soldat ne craint
 » point ses Chefs, s'il n'est bien vêtu,
 » bien nourri, & s'il n'a quelque argent
 » dans ses poches ». Il distribua aux
 Officiers & aux Soldats des terres limi-
 trophes de celles des Barbares, & voulut
 qu'elles ne passassent des pères aux enfans
 que sous la condition expresse que ceux-
 ci serviroient dans les Troupes. On a
 regardé cet établissement d'Alexandre
 comme l'origine des fiefs, dont la con-
 dition essentielle est le service militaire.
 Ce Prince, élevé sur le premier Trône
 de l'Univers, ne se regardoit néanmoins,

au milieu de ses sujets, que comme le premier parmi les égaux. Il visitoit ses amis malades, même ceux d'un rang médiocre. Il alloit manger chez eux ; & il y en avoit toujours quelques-uns à sa table, qui y venoient familièrement sans invitation expresse. Ces procédés si simples, si populaires annonçoient dans Alexandre la bonté de son cœur ; ils déplaisoient néanmoins à la Princesse sa mère, qui, par un goût naturel à son sexe, recherchoit le faste & l'éclat. « Prenez y garde, lui dit-elle un jour, vous avilissez votre autorité, & vous la rendez méprisable. — Je la rends, lui répondit-il, plus exempte d'inquiétude & plus durable ». Des Négocians, sous son règne, voulurent enlever aux Chrétiens une place destinée à une Eglise ; il la leur fit rendre. « Il est plus important, dit-il, dans le rescrit publié à ce sujet, que Dieu soit adoré de quelque façon que ce soit, qu'il ne l'est, que des Négocians aient plutôt un lieu qu'un autre pour la facilité de leur commerce ». Ces différens traits, rapportés par Lampride, Historien Latin, qui nous a donné les vies de plusieurs Empereurs, peignent mieux Alexandre

D É C E M B R E. 1776. 105

Sévère que tous les éloges qu'on pourroit en faire. Ces traits ne se trouvent cependant point dans l'écrit de M. Mayer, ce qui indique assez qu'il n'a pas rempli son objet. Cette Histoire & celle d'Héliogabale ne présentent d'ailleurs aucune recherche, & ne contiennent aucune réflexion neuve ou piquante, qui puisse justifier l'Ecrivain d'avoir entrepris de traiter de nouveau des morceaux d'histoire si connus. Une explication de quelques antiquités Romaines sert d'introduction à l'Ouvrage, & remplit les trois quarts du volume. Cette explication paroît ici d'autant moins nécessaire, qu'elle n'est qu'un extrait de ce que l'on trouve dans les Dictionnaires,

Les Bienfaits du Sommeil, ou les quatre rêves accomplis. A Paris, chez Brunet, Lib. rue des Ecrivains, cloître Saint Jacques de la Boucherie; 1776; in-8°. avec fig.

Ce petit Ouvrage consiste en quatre songes allégoriques en vers, dont le sujet, cher à tous les cœurs François, n'est pas difficile à saisir. L'Auteur, pour rendre l'allégorie claire aux Lecteurs les moins

E v

106 MERCURE DE FRANCE:

pénétrans , en a joint l'explication au bas de chacun des quatre Songes qui accompagnent les quatre estampes. Il voit dans son premier rêve paroître sur un trône d'or :

Un Roi chéri du Peuple & craint des Courtisans ,
Et qui sembloit cacher , en Roi digne de l'être ,
La raison d'un vieillard sous un front de vingt ans ,
Et le cœur d'un ami sous l'appareil d'un maître.

Henri IV paroît assis sur un nuage , & montre d'une main à Louis XVI M. de Maurepas , & de l'autre, Sully , placé auprès de lui sur une tombe.

Dans le deuxième songe , Louis XVI est assis sur son trône. Vis-à-vis est un temple magnifique couvert d'un voile que le Temps entr'ouvre avec sa faux. M. de Maurepas levant le voile , fait voir au Roi la vérité : cette Déesse montre au Roi M. de Miromesnil , soutenant une colonne qu'il embrasse. Dans la troisième , l'Auteur voit la Sageffe soutenant le bras de Louis XVI , qui porte pour sceptre la massue d'Hercule. M. de Miromesnil & M. de Maurepas écrasent sous leurs pieds l'hydre de Lerne , tandis que la France , prosternée aux pieds des

D É C E M B R E. 1776. 107

autels, fait des vœux pour le nouveau règne. Dans le quatrième & dernier, la Parque file les jours de M. de Maurepas, au milieu d'un Temple gardé par le Temps; la quenouille qu'elle tient est foiblement garnie; mais Louis XVI l'arrête, & lui en présente une nouvelle bien enflée d'or & de soie. Le songe finit par le réveil du Narrateur, qui trouve ces mots écrits sur son pupitre:

Tel qui, bien éveillé, ne voit que des erreurs,
Voit la vérité dans ses songes.

Cette production d'un Poëte Citoyen, fait honneur à son esprit & à son cœur. Les quatre estampes sont très-agréables & fort bien gravées, & l'impression de l'Ouvrage est un petit chef-d'œuvre typographique.

Histoire des Inaugurations des Rois & des Empereurs, & autres Souverains de l'Univers, depuis leur origine jusqu'à présent; suivie d'un précis de l'état des arts & des sciences sous chaque règne; des principaux faits, mœurs, coutumes & usages les plus remarquables des François, depuis Pepin jus-

E v j

108 MERCURE DE FRANCE.

qu'à Louis XVI. Par M. ***. A Paris, chez Moutard, Libraire de la Reine, rue du Hurepœux; 1776; 1 vol. grand in-8°. avec fig.

La plus grande partie de cet Ouvrage consiste dans l'inauguration des Rois de France, l'histoire de chaque règne, & celle des variations des mœurs, usages & habillemens. L'inauguration des autres Souverains de l'Univers, tant modernes qu'anciens, à commencer par les Rois d'Israël & de Juda, n'occupe que les soixante premières pages du voyage. Parmi ces différentes cérémonies, toutes plus ou moins singulières, nous en avons surtout distingué deux, usitée dans le moyen âge, & très remarquables par leur bizarrerie.

La première, est l'inauguration des Ducs de Carinthie, dont les Etats font aujourd'hui partie de ceux de la Maison d'Autriche. Nous allons la rapporter en entier. « Auprès de la Ville de Saint-
» Veit, est une vaste plaine où l'on voit
» encore les vestiges d'une ancienne
» Ville; & dans les environs, au milieu
» d'une prairie, est une grande pierre de
» marbre, élevée d'environ deux coudées.

» Un Payfan qui, par succession, avoit
 » le droit de présider la prise de posses-
 » sion du Duc, montoit sur cette pierre,
 » & avoit auprès de lui à sa droite, une
 » vache noire qui venoit de mettre bas,
 » & à sa gauche, une jument extrême-
 » ment maigre & décharnée; les Bour-
 » geois de Saint-Veit, & une multitude
 » de Payfans se rassembloient autour de
 » lui.

» Le Duc, couvert d'un bonnet de
 » Payfan, chaussé de souliers de Pâtre,
 » tenant une houlette à la main, s'avan-
 » çoit en cet équipage, accompagné des
 » Sénateurs vêtus d'écarlate, & des Offi-
 » ciers portant les enseignes du pays.
 » Celui qui étoit sur la pierre, voyant le
 » cortége s'avancer, crioit en langage
 » Sclavon : *Qui est celui qui marche avec*
 » *tant d'appareil?* Le Peuple répondoit :
 » *C'est le Prince du Pays.* Le Payfan ré-
 » pliquoit : *Est il Juge? Cherche-t il le*
 » *salut de l'Etat? Est il de franche condi-*
 » *tion, digne d'honneur, observateur des*
 » *Loix & défenseur de la Religion Chré-*
 » *tienne?* La multitude lui répondoit : *Il*
 » *l'est, le sera.* Alors le Payfan ajoutoit :
 » *Je demande par quel droit il m'ôtera*
 » *d'ici?* Le Maître de la Cour du Duc

110 MERCURE DE FRANCE.

» répondoit : *Ce lieu est acheté du Roi*
» *pour soixante deniers; ces bêtes seront*
» *tiennes. Etendant alors la main sur la*
» *vache & la jument, il disoit : Tu seras*
» *revêtu des habillemens que le Duc dé-*
» *pouillera, & seras franc de tribut, toi*
» *& toute ta maison.* Ensuite le Payfan
» descendoit de sa pierre, donnoit un
» léger soufflet sur la joue du Prince, &
» commandoit au cheval d'en être le
» Juge. Après cette cérémonie, il rece-
» voit une somme d'argent & s'en alloit.
» Le Prince reprenoit sa place sur la
» même pierre, agitoit son épée nue, se
» tournant de tous côtés, & disant au
» Peuple qu'il le jugeroit avec équité; on
» lui présentoit un chapeau de Payfan
» rempli d'eau, où il étoit obligé de
» boire, pour marquer qu'il seroit tou-
» jours sobre. On le conduisoit de-là à
» l'Eglise, où il assistoit au service divin,
» après lequel il ôtoit ses habillemens
» de Payfan, pour se revêtir de l'habit
» Ducal ».

Les circonstances de l'inauguration du Duc de Brabant ne sont pas moins piquantes. Ce Duc, après avoir fait son entrée à Anvers, capitale de son Duché, faisoit serment de conserver les droits de

Clergé & de la Noblesse, & de rendre la justice au Peuple; on lui apportoit le chapeau Ducal de velours cramoisi. Un des Principaux du Pays lui mettoit le manteau; en serrant l'agraffe, il lui disoit : *Monseigneur, il faut bien serrer cette agraffe, afin que personne ne puisse arracher le manteau à Votre Altesse.* Il ajoutoit, en lui mettant le chapeau sur la tête : *Monseigneur, je prie Dieu que vous puissiez bien garder cet habit; à présent vous pouvez être assuré d'être Duc de Brabant.*

L'Auteur donne une courte description du sacre de tous nos Rois, à l'article de chaque règne. Il rapporte, sous celui de Louis le Jeune, le détail des cérémonies qui s'observent à cette importante solennité, telles qu'elles ont été ordonnées par ce Prince, & suivies jusqu'à présent. Il a passé légèrement sur les faits dans le précis chronologique qu'il donne de l'Histoire de France; mais le Lecteur y verra avec plaisir, & en même temps avec une sorte de surprise, les variations multipliées du costume dans les habillemens de la Nation Française, décrites règne par règne avec le plus grand soin, & accompagnées d'estampes

112. MERCURE DE FRANCE.

qui les représentent. Les François conservèrent assez constamment la même forme d'habits pendant plus de six cents ans, jusqu'au temps de Philippe-Auguste; époque à laquelle l'introduction des Etrangers dans le Royaume, les Croisades & la connoissance des arts, leur inspirèrent tant de goût pour le luxe, que depuis les parures des deux sexes n'ont cessé jusqu'à présent de changer & d'éprouver les révolutions les plus bizarres, comme l'on pourra s'en convaincre par cet Ouvrage, dans lequel on verra aussi l'état des arts & des sciences, & leurs progrès sous chaque règne; la manière de lever les troupes & les impôts; l'ordre de bataille, la forme des armes & des enseignes; les époques des nouvelles découvertes; les différens jeux & la variété des divertissemens.

Journée de l'Amour, ou Heures de Cythère; 1 vol. in-8°. avec fig. A Gnide, 1776; & se trouve à Paris, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

Cet Ouvrage galant, mêlé de prose & de vers, sera lu sur tout avec plaisir par les Amans sensibles & délicats. Il est dis-

vifé en huit parties ou heures. La première est intitulée : *Nécessité d'aimer* ; la seconde , *l'Imagination* ; la troisième , *l'Absence* ; la quatrième , *la Jalouſie* ; la cinquième , *le Caprice & les Epargnes de l'Amour* ; la ſixième , *les Reprises ou Souvenir du premier moment heureux* ; la ſeptième , plus étendue que les autres , renferme , ſous le nom de *Leçons* , pluſieurs petits tableaux voluptueux. Nous citerons le ſuivant.

« Un ſimple bavoler , une collerette
 » bien blanche , un corſet déjà trop
 » étroit , une jupe légère , voilà *l'accou-*
 » *trément* de Nicette : elle n'avoit pas
 » d'autre parure ; mais elle avoit quinze
 » ans ; & dans ce petit attirail , elle s'en
 » alloit , tout en rêvant , vendre des fleurs
 » aux belles Dames du Château. Elle
 » étoit plus fraîche que ſa marchandiſe ;
 » & Bouquetière du Village , elle avoit
 » l'air d'un *échantillon* du printemps.

« Il m'eſt échappé de dire que Nicette
 » rêvoit ; mais à quoi rêvoit-elle ? Une
 » fille à quinze ans rêve preſque toujours
 » & ne convient jamais de ſon objet. Ce
 » que je fais , c'eſt que l'inſtant de la
 » rêverie eſt ſouvent favorable aux im-
 » portuns , quand ils ont l'eſprit de l'être

114 MERCURE DE FRANCÉ.

» à propos. Nicette l'éprouva. Je ne fais
 » si elle s'en repentit; j'ai peine à le
 » croire; mais le charmant importun s'en
 » félicite encore. Où allez vous, ma belle
 » enfant? — Vendre mes fleurs. — Vous
 » en aurez du débit; n'offrez-vous que
 » celles qui sont dans la corbeille? —
 » Je n'en ai pas d'autres. — Je vous en
 » devine de bien plus belles. — Je ne
 » vous entends pas. — Laissez moi m'ex-
 » pliquer. — O! ma mère défend qu'on
 » m'embrasse. — Vous avez un visage
 » qui le commande, & j'aime mieux
 » lui obeir qu'à votre mère. — Non,
 » laissez-moi. — Je ne veux qu'un-seul
 » bouquet; vous en avez tant! il n'est
 » pas permis d'être si riche & si avare.
 » — Ils sont tous promis. — Je ne vous
 » laisse pas échapper que je n'en aie ob-
 » tenu un, au moins un. — Je vais crier:
 » — Personne n'entendra que les oiseaux,
 » & les oiseaux n'en diront rien. J'ai lu
 » quelque part que l'Amour avoit placé
 » l'occasion tout à côté du mystère. Ni-
 » cette, tout en défendant son petit par-
 » terre, fit un faux pas, & perdit la plus
 » belle de ses roses».

La huitième heure a pour titre *les*
Glanes. L'Ouvrage est terminé par un

Dialogue des Amans heureux, qui est une sorte de petite Pastorale en prose, dont plusieurs Bergers & Bergères sont les Acteurs; & par des stances intitulées : *Code de l'Amour*.

Les différentes pièces de vers qui composent la plus grande partie des fleurs de cette espece de parterre, sont en général agréables; mais la versification en est quelquefois un peu négligée. Nous allons rapporter une des meilleures. L'Auteur l'a désignée par le titre *des Epargnes de l'Amour*.

O mes amis! soyons prudens;
 Dans l'âge heureux de la folie,
 Ménageons pour un autre temps;
 Ufons avec économie
 Des beaux jours de notre printemps;
 C'est la saison la plus jolie,
 Les plaisirs y sont plus rians;
 Mais lorsque leur source est tarie,
 L'ennui, qui les suit à pas lents,
 Enfant de la monotonie,
 Vient, sur l'automne de nos ans,
 Verser la funeste apathie.
 Quand le cœur ne dit rien aux sens,
 Et lorsque notre ame engourdie
 N'a que des desirs impuissans,

116. MERCURE DE FRANCE.

Hélas! que faire de la vie?
De cette affreuse léthargie
 Craignons les effets malfaisans ;
Gare qu'un jour à nos depeus
 Nous ne prêchions l'économie.
 Ecoutons l'Amour qui nous crie :
 Vous n'aurez pas toujours vingt ans.

*Stances sur la mort de Colardeau, suivies
de son Oubre aux Champs Elisées ;
par M. Vigée. A Paris, chez Lesclapart,
Libraire, quai de Gêvres, 1776 ;
brochure in-8o. de 22 pages.*

Ce monument élevé à la mémoire de M. Colardeau, est précédé d'un précis très court de la vie & des Ouvrages de ce Poète aimable. Les stances sur sa mort, qui ne sont qu'au nombre de sept, annoncent dans M. Vigée du talent pour la poésie. Il y a du naturel & de la facilité. Voici les deux dernières, qui nous ont paru les plus correctes. La versification en est coulante, & semble indiquer que l'Auteur s'est proposé pour modèle celle de l'Ecrivain qu'il célèbre.

Ah! si les justes Dieux, témoins de nos alarmes,

Vouloient prêter l'oreille à nos tristes accens...
 Mais Orphée a-t-il su les fléchir par ses larmes?..
 Hélas ! ils seront sourds à mes cris impuillans.

O toi ! qui maintenant au ténébreux empire,
 Assis près de Chaulieu , partages son bonheur ;
 Pardonne , Colardeau , j'ai cru prendre ta lyre,
 J'ai voulu te chanter ; j'ai consulté ton cœur.

L'Ombre de Colardeau aux Champs Elisées, est un dialogue entre cette Ombre & celles d'Ovide & de Chaulieu. Les trois Poètes , après quelques complimens & éloges mutuels, s'entretiennent de l'état actuel de la littérature. Ils passent en revue plusieurs brochures éphémères que le fleuve Léthé, suivant Chaulieu , vient d'engloutir. Colardeau fait l'éloge de Crébillon & de M. de Voltaire. Ovide témoigne ses regrets de ce que l'Auteur de la *Henriade*, de *Zaïre* & de *Mahomet* ne s'est pas livré entièrement aux poésies légères , & sur tout de ce que l'Auteur du *Poème de la Déclamation* & du *Célibataire*, qui fait, dit-il, l'honneur de la France, n'y a pas consacré son loisir. Colardeau assure le judicieux Ovide que dans le cas qu'il suppose, cet Auteur eût égalé M. de Voltaire. Mais, ajoute-t-il,

118 MERCURE DE FRANCE.

il s'est laissé entraîner par son génie, des succès l'ont séduit : qui pourroit y résister ! Chaulieu interrompt ce panégyrique, en faisant observer à Ovide & à Colardeau qu'ils ont oublié de faire mention de l'Auteur de Vert Vert, de la Chartreuse & du Méchant. Le dialogue se termine par le couronnement de Colardeau, dont Ovide & Chaulieu lui ceignent le front de myrthe & de laurier.

Combien le respect pour les mœurs contribue au bonheur des Etats ; par M. de la Croix, Avocat. A Bruxelles ; & se trouve à Paris, chez Ruault, Lib. rue de la Harpe.

Il étoit difficile d'offrir un sujet plus intéressant que celui-là, & plus digne des richesses de l'éloquence. Lorsque l'Académie de Besançon le proposa pour la première fois, M. de la Croix étoit occupé de la cause même des mœurs dans l'affaire de *la Rosière de Salency*. Depuis, il a essayé de le traiter ; mais son discours n'étoit point achevé, lorsque le temps limité par l'Académie expira. Il l'a complété, & il le donne aujourd'hui au Public, qui sera son Juge.

Ce discours est divisé en deux parties. Dans la première, l'Auteur trace *les mœurs publiques*, & prouve combien ces mœurs influent sur le bonheur des Etats. Dans la seconde, il considère l'homme retiré dans ses foyers, & démontre combien il est essentiel que cet homme ait *les mœurs privées*.

« Avant, dit-il, de parler du pouvoir
 » des mœurs, & de leur influence sur le
 » bonheur des sociétés humaines, fixons
 » le sens que l'on doit attacher à ce mot
 » de *mœurs*, qui a été tant de fois & si
 » vaguement prononcé. Les mœurs sont
 » l'accomplissement des devoirs imposés
 » à l'homme social. Il ne faut pas con-
 » fondre les mœurs avec la vertu. Les
 » mœurs sont les fruits de la sagesse, & la
 » vertu, celui du courage. Les mœurs se
 » plaisent dans le calme, la vertu se dé-
 » veloppe au milieu des orages. Socrate
 » supportant en silence l'humeur irrasci-
 » ble de Xantipe, & préférant la laideur
 » de sa Compagne à la beauté des Cour-
 » tisannes, avoit des mœurs. Mais lors-
 » qu'il aimoit mieux mourir d'une mort
 » injuste que de fuir lâchement d'une
 » prison où la loi le fixoit, il avoit de la
 » vertu ».

Parmi les différens tableaux que l'Auteur a peints, pour donner une idée des mœurs publiques, nous avons distingué ceux du Pontife, du Traitant & de l'homme de Lettres.

Voici comme l'Auteur parle du dernier. « Il est une classe d'hommes illustres, dont les mœurs sont bien importantes pour la société qu'ils honorent; c'est celle des Gens de lettres. Placés au milieu d'une Nation pour l'éclairer, la nature semble avoir mis la vérité sous leur sauve garde. Cette vérité est le feu sacré dont ils doivent entretenir la précieuse lumière; bientôt cette flamme céleste s'obscurcit & s'éteint, si de viles passions en approchent; si ses gardiens sont détournés de leur auguste emploi par la flatterie, par l'ambition, par le desir honteux de s'enrichir, par la crainte de déplaire à des Courtisans vicieux. Ah! si les Hommes de lettres avoient une juste idée de leur supériorité, s'ils en portoient toujours le sentiment dans leur ame, combien ils craindroient de se dégrader en se mêlant dans la foule! Comme il se tiendroient à une noble distance des plaisirs vulgaires! Satisfaits de leur propre
» grandeur,

» grandeur , ils dédaigneroient celles qui
 » ne sont point offertes au sublime mé-
 » rite , aux talens distingués. On les ver-
 » roit dominer dans les cercles par un
 » extérieur de sagesse & de modestie ,
 » plus imposant que les dehors de l'or-
 » guel. On les écouterait avec attention ,
 » parce que leurs paroles seroient rares &
 » pleines de sens. Leur gaieté seroit celle
 » de la finesse , leur politesse , celle du
 » goût... Peut-être suis-je dans l'illusion ;
 » mais il n'y a point d'homme sur la
 » terre plus grand à mes yeux qu'un Phi-
 » losophe modeste dans le sein d'une
 » immense érudition ; silencieux avec le
 » talent de la parole , doux dans la prof-
 » périté , courageux dans la persécution ,
 » sensible avec ses amis , ses proches , ses
 » égaux , & toujours fier avec ceux qui
 » voudroient dominer sur lui. »

Après avoir marqué ce qui caractérise
 essentiellement les mœurs publiques des
 principaux états , l'Auteur ajoute : « On
 » voit maintenant que le meilleur , le
 » plus grand , le plus juste des Princes ,
 » est celui dans lequel brillent davantage
 » les mœurs du Souverain ; que le Guer-
 » rier qui se dévoue le plus utilement
 » à la gloire de son Pays , est celui qui

F

122 MERCURE DE FRANCE:

» possède à un plus haut degré les mœurs
» militaires; que les Magistrats les plus
» éclairés, les plus intègres, sont ceux
» dans lesquels sont réunis les mœurs de
» la magistrature; que les Négocians qui
» inspirent le plus de confiance à l'Étran-
» ger, sont ceux qui ont donné le plus
» souvent des preuves de probité con-
» stante, que j'appelle les mœurs du com-
» merce; que le pays où la terre est le
» mieux cultivée, où l'humanité indi-
» gente souffre le moins des variations
» auxquelles la dentée de première néces-
» sité n'est malheureusement que trop
» sujette, est celui où les grands proprié-
» taires, où les riches laboureurs ont ce
» que j'ai nommé les mœurs du cultiva-
» teur; que le Peuple qui est le moins
» tourmenté de la perception de l'impôt,
» & qui éprouve le moins de vexations
» de la part des Traitans, est celui où
» ils ont cette fidélité, cette douceur, ce
» respect pour les droits de l'humanité,
» qui doivent être regardées comme les
» mœurs de la finance; enfin, que la
» Nation la plus constamment éclairée,
» où la tyrannie fera le moins de progrès,
» où le fanatisme trouvera le plus d'ob-
» tacles, où le dépôt précieux de la jus-

» tice & de la vérité se conservera le
 » plus long-temps, est celle où ses Let-
 » très ressembleront davantage au portrait
 » que nous venons de tracer.

» Mais, poursuit-il, le Monarque,
 » le Guerrier, le Magistrat, ne sont pas
 » seulement Prince, Militaire, Homme
 » de loix; ils sont encore époux, père de
 » famille. Il faut donc qu'ils remplissent
 » les devoirs que ces différens titres leur
 » imposent, sans cela ils n'autont pas
 » *les mœurs privées*; & quoique celles-
 » ci ne luisent, pour ainsi dire, que
 » dans l'obscurité, elles n'en ont pas
 » moins une très-grande influence, & sur
 » le bonheur des individus, & sur celui
 » des Etats.

» L'homme n'est jamais plus grand
 » que lorsqu'il est retiré dans ses foyers;
 » c'est-là qu'est le séjour de son empire.
 » Il est plus le Roi de ceux qu'il nour-
 » rit, qui sont à ses gages, & qu'il re-
 » tient sous l'empire du respect, que le
 » Prince qu'ils ne voyent jamais, & dont
 » ils entendent à peine prononcer le
 » nom. Que l'on juge maintenant com-
 » bien les vices ou les vertus de cet hom-
 » me puissant influent dans l'étendue de
 » son domaine ».

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

Nous voudrions pouvoir citer tout ce morceau, qui est plein de force & de justesse.

L'Auteur démontre par l'Histoire, qu'il n'y a eu de Peuples vraiment grands, vraiment heureux, que ceux chez lesquels les mœurs ont été en honneur; & que l'instant où ils ont cessé de les respecter, a été l'époque de leur décadence & de leur malheur.

« Si pendant plusieurs siècles les Egyptiens ont eu l'Empire le plus florissant; »
« si l'abondance, les douceurs de la paix, »
« la lumière des sciences, une réputation »
« de sagesse qui s'étendoit sur toute la »
« terre, ont affermi leur bonheur; ils »
« n'ont dû cette glorieuse & durable »
« existence qu'aux mœurs de leurs Sou- »
« verains & à celles de tous les ordres »
« de Citoyens qui, en remplissant les »
« devoirs que la loi leur imposoit, »
« concouroient à la prospérité de l'Em- »
« pire, & sembloient être les roues d'une »
« superbe machine, dont le mouvement »
« majestueux attiroit les regards de l'Uni- »
« vers, & frapportoient les Sages d'admi- »
« ration ».

M. de la Croix termine ainsi son discours: « Si nous chérissions notre patrie,

» si nous désirons qu'elle survive aux
 » Nations qu'il l'environnent, ne for-
 » mons point de vœux pour que le pays
 » qui nous a vu naître s'agrandisse, éten-
 » de ses possessions, parce qu'il imprime
 » au loin la terreur; consolidons tous
 » sa puissance par nos mœurs. Au lieu
 » de mettre tout notre art, au lieu d'em-
 » ployer une adresse perfide à relâcher les
 » nœuds de l'hymen, que nos homma-
 » ges, que notre respect retiennent dans
 » la fidélité la jeune épouse qui semble
 » vouloir se livrer aux attraits de l'in-
 » constance. Admirons la beauté, mais
 » n'honorons que la sagesse. Et vous!
 » êtres séduisans, sur lesquels la nature
 » n'a répandu tant de charmes que pour
 » vous rendre un prix plus digne de la
 » vertu, que vos regards ne s'arrêtent
 » jamais avec complaisance sur le vice;
 » de quelque état qu'il brille; que votre
 » sourire n'enhardisse pas une jeunesse
 » frivole. Réservez toutes vos louanges,
 » & les plus doux plaisirs pour les hom-
 » mes qui ont des mœurs; l'Etat vous
 » devra ses plus braves Défenseurs, ses
 » plus grands Magistrats, ses Citoyens
 » les plus zélés. La juste distribution de
 » votre estime, de vos éloges, fera au-

126 MERCURE DE FRANCE.

» tant pour le soutien & la prospérité
» de la patrie embellie par vous, que la
» vertu de ceux qui protègent ses limites
» ou font respecter ses loix ».

*La divine Comédie de Dante Alighierri ;
l'Enfer : Traduction Française, accom-
pagnée du texte, de notes historiques,
critiques, & de la vie du Poète ; par
M. Moutonnet de Clairfons. A Paris,
chez le Clerc & le Boucher, Lib. quai
des Augustins ; in-8°.*

O voi, ch' avete gl'intellesti sani,
Mirate la dottrina, che s'asconde
Sotto 'l velame degli versi strani.

DANTE, *Inferno, cant. IX.*

Ces vers, qui servent d'épigraphe à la traduction que nous annonçons, paroissent avoir guidé la plupart des Commentateurs & des Interprètes du Dante, qui ont cherché des allégories mystiques dans son Ouvrage, & lui ont prêté, peut-être, une intention qu'il n'a point eue. Un but aussi ridicule & aussi fastidieux que leur travail, est certainement fort au-dessous de son génie.

Le Poète égaré dans une forêt obscure ;

arrivé au bas d'une montagne, sur laquelle il se propose de gravir, dans l'espérance de reconnoître sa route, effrayé par des bêtes farouches, rassuré par Virgile qu'il rencontre, & qui le faisant passer par un autre chemin, le conduit en Enfer, d'où il fait ensuite un voyage dans le Purgatoire & dans le Paradis, peut très-bien n'avoir pas mis dans ce plan général, toutes les petites finesses qu'on lui suppose. Ce n'est pas lui faire tort que de douter qu'il ait entendu par le Voyageur égaré, qui est lui-même, les sens ou la vie animale & sensuelle; par Virgile, la raison humaine, qui ne nous éclaire que jusqu'à un certain point; & la lumière divine, par Béatrix, nom d'une femme qu'il avoit aimée dans son enfance.

Né au milieu des troubles que causèrent les factions des Guelfes & des Gibelins, des Blancs & des Noirs, Dante fut malheureux & persécuté. Il composa son poëme pendant son exil; & il est vraisemblable qu'il n'eut pas d'autre vue que celle de se venger des auteurs de ses infortunes & de celles de sa patrie. Le ressentiment échauffa sa muse; & pour nous servir de l'expression d'un Ecrivain

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

de la Nation, (Paul Jove) *il trémpa également sa plume dans le fiel de la colère & dans les sources de l'Hélicon.* Son exil, selon le même Auteur, fit plus pour sa gloire que n'auroit fait la Souveraineté de la Toscane, parce qu'il enflamma son génie, & donna naissance à *la divine Comédie*, qui n'eut jamais existé, s'il n'avoit senti l'ardeur & le besoin de la vengeance. Il ne manqua pas de placer en effet dans les différens cercles de l'Enfer tous les personnages dont il avoit à se plaindre. Il les fait passer en revue devant lui dans cette espèce de satire, d'un genre au moins singulier. Tous les détails de son poëme ont donc trait à des anecdotes bien connues de son temps; ce mérite seul eût suffi pour lui procurer alors le plus grand succès. Le travail des Commentateurs auroit dû se borner à rappeler ces anecdotes oubliées, & confondues aujourd'hui dans la foule des événemens qui se sont succédés. C'est un des objets principaux de la Chaire fondée à Florence pour l'explication de ce poëme, qui jouit de la plus grande réputation en Italie, & qui, par-tout ailleurs, est plus admiré que lu & connu. Dante est en effet un de ces Auteurs, dont la

Pluspart des Etrangers ne parlent que d'après ce qu'ils ont entendu dire ; il faut convenir aussi que cent chants à lire sont une entreprise difficile, dont peu de personnes sont capables. On ne peut que savoir gré à M. M. de C. d'avoir eu ce courage ; il en a été dédommagé par le plaisir que lui a procuré ce Poëte, dès qu'il en a eu l'intelligence. Il met le Public en état de partager avec lui ce plaisir ; il a traduit la divine Comédie toute entière. La première partie qu'il en donne aujourd'hui, ne tardera pas sans doute à être suivie des deux autres, *le Purgatoire & le Paradis* ; puisqu'il n'attend que des encouragemens, qu'il ne peut manquer de recevoir.

Ce poëme mérite absolument d'être lu ; c'est la première production du génie, lorsqu'il a pris son premier essor vers l'Occident, après la chute de l'Empire Romain & les invasions des Barbares. Son Auteur est regardé comme le père de la poésie italienne. C'est à lui que la langue doit les premiers progrès qu'elle a faits vers la perfection ; & il est mis à la tête du Triumvirat poëtique qui la polit. On le nomme avant Pétrarque & Boccace, & il ne doit pas moins cet honneur à son

130 MERCURE DE FRANCE.

mérite qu'à l'avantage de les avoir précédés. L'Arioste & le Tasse, qui sont venus après lui, ne l'ont point fait oublier; l'imagination brillante de l'un & de l'autre, celle sur-tout du premier, qui est si riante, si originale, si neuve, si variée; cette égalité soutenue, cette richesse d'expression, toujours convenable, toujours propre à tous les tons qu'il a pris successivement, n'ont point diminué la réputation du Dante. Il avoit fourni lui-même à ses successeurs cette richesse & cette énergie d'expression; il leur avoit facilité les moyens de les surpasser. Il avoit enrichi la langue d'une multitude de mots & de tours qu'elle ne connoissoit pas, & qui sont restés; il fait encore autorité aujourd'hui. « L'Italien, dit » le Génie sublime & fécond dont la » France s'honore, prit sa forme à la » fin du treizième siècle, du temps du » bon Roi Robert, grand-père de la malheureuse Jeanne. Déjà le Dante, Florentin, avoit illustré la langue Toscane » par son poëme bizarre, mais brillant » de beautés naturelles, intitulé *Comédie*; » Ouvrage dans lequel l'Auteur s'éleva » dans les détails au-dessus du mauvais » goût de son siècle & de son sujet, &

» rempli de morceaux écrits aussi pure-
 » ment que s'ils étoient du temps de
 » l'Arioste & du Tasse ».

Il faut se transporter au temps du Dante, pour l'apprécier comme M. de Voltaire l'a fait, & lui rendre la justice qu'il mérite. On ne peut qu'être étonné de voir un Génie original & sublime, s'élever au milieu d'un siècle barbare & célèbre par les querelles malheureuses de l'Empire & du Sacerdoce ; on ne peut pas être surpris qu'il ait ressenti à un haut degré les influences de ce siècle ; on doit l'être seulement qu'elles ne l'aient pas étouffé. Dans un autre temps, l'Enfer, le Purgatoire & le Paradis n'auroient pas été le sujet qu'il eût choisi ; & ce n'est pas le titre de Comédie qu'il eût mis à ce poëme ou à cette satire ; titre qu'il paroît avoir voulu justifier par celui de Tragédie qu'il a donné à l'Enéide, comme Aristote a donné celui de Tragique à Homère. Dans la première enfance des lettres, les dénominations étoient moins multipliées ; on ne distinguoit les différens genres que par celles que l'on avoit. L'antiquité avoit fourni de grands modèles des récits des actions héroïques ; elles n'en avoit pas fourni de ceux de la vie

privée. Celui qui en fournissoit le premier exemple, ne pouvoit le distinguer & le faire connoître qu'en lui appliquant une dénomination générale & connue.

Parmi les autres défauts qu'il faut rejeter encore sur le siècle du Poète, on doit remarquer le mélange monstrueux qu'il fait de la fable & de l'histoire sacrée. Les meilleurs Poètes Italiens, bien postérieurs sans doute, tels que le Tasse, Sannazar, &c. n'en sont pas exceptés, & sont moins excusables que le Dante. Du temps de ce dernier, la science des choses saintes étoit d'un usage général parmi les personnes instruites; les Ecclésiastiques s'y livroient par devoir, & les autres pour pouvoir communiquer avec eux. Les circonstances forment ainsi l'esprit général d'un siècle; celui du Dante se peint dans ses écrits: il étoit à la fois Théologien & Poète, genres opposés, comme les connoissances qu'ils supposent, & qui ne pouvoient, sur-tout alors, se réunir sans se nuire.

Ces incohérences ne laisseront pas d'offrir des observations intéressantes à quiconque lira le Dante avec attention. En peignant l'esprit de son siècle, elles sont

D É C E M B R E. 1776. 133

voir combien il s'est élevé au-dessus du sien, & des opinions vulgaires & dominantes. La division qu'il fait de l'Enfer en neuf cercles, où les degrés de peine se trouvent variés & moindres suivant la nature des crimes qui y conduisent, n'a pu être imaginée que par un homme sensible, qui cherche à concilier la justice & la bonté de Dieu, & qui étoit à peu près pénétré de cette vérité consolante, exprimée d'une manière si sublime :

Il ne fait point punir des momens de foiblesse,
Des plaisirs passagers pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Le premier cercle, est ce que nous appelons les limbes; il y place, avec les enfans morts sans baptême, les Sages & les grands Hommes de l'antiquité qui ont vécu sans crime. Leur unique supplice est de desirer le ciel sans espérer d'y entrer. Le guide du Poète, Virgile, est au nombre de ces infortunés habitans des limbes.

Grand Duol mi prese (dit le Dante) allor quando
lo intese,

Però che genti di molto valore
Conaobi che 'n quel limbo eran sospesi.

134 MERCURE DE FRANCE.

Après avoir essayé de faire connoître le Dante en général , nous devons donner un essai de la manière dont il est traduit. Nous ne citerons pas l'épisode d'*Ugolin*, qui est très connu; nous nous arrêterons à celui de *Françoise*, qui l'est moins, & qui offre , pour nous servir des expressions de M. Moutonnet de Clairfons , « la critique » la plus forte de la lecture des Romans , » & de nos brochures éphémères , qui » gâtent l'esprit , énervent l'ame , souil- » lent l'imagination , corrompent le » cœur , & causent les ravages les plus » funestes dans la société ».

Françoise interrogée par le Dante , lui raconte ainsi son aventure & celle de son Amant.

Siede la terra , dove nata fui ;
 Sù la marina , dove 'l Pò discende ,
 Per aver pace co' seguaci fui.

Amor , ch' al cor gentil ratto s'apprende ;
 Prese costui della bella persona ,
 Che mi fu tolta , e 'l modo ancor m'offende;

Amor , ch' a null' amato amar perdona ,
 Mi prese , del costui piacer , sì forte ,
 Che , come vedi , ancor non m'abbandona.

Amor, conduce noi ad una morte :

Caina attende chi 'n vita ci spense :

Questa parole da lor ci fur porte , &c.

« Le pays où j'ai pris naissance , est
 » situé sur les bords du golfe dans lequel
 » se précipite le Pô , avec les autres fleu-
 » ves qui grossissent son cours. L'amour,
 » qui naît si promptement dans un jeune
 » cœur , enflamma l'ame tendre & sen-
 » sible de l'homme aimable qui m'a été
 » ravi d'une manière si barbare : combien
 » ce souvenir m'est encore douloureux !
 » L'Amour , qui ne lance jamais envain
 » ses traits , m'inspira pour mon Amant
 » une passion violente , qui , comme
 » vous le voyez , dure encore. L'amour
 » nous fit périr tous les deux du même
 » coup ; & le gouffre où sont plongés
 » les fraticides , attend le monstre qui
 » nous a immolés à sa jalouse fureur.

» Les deux ombres prononcèrent en
 » même-temps ces dernières paroles. Dès
 » que je les eus entendues , je baissai le
 » visage , & je m'inclinai si profondé-
 » ment que mon guide me dit : A quoi
 » pensez-vous ? Hélas ! lui répondis-je ,
 » quel doux penchant ! quel vif amour !

133 MERCURE DE FRANCE

» quels entretiens touchans les entraîné-
 » rent dans l'abysme funeste ! Je levai
 » ensuite mes regards vers les deux om-
 » bres, & je m'exprimai ainsi : Fran-
 » çoise, vos malheurs m'attendrissent, &
 » m'attachent des larmes. Racontez-moi
 » comment & auquel de vous deux
 » l'Amour découvrit d'abord votre flam-
 » me secrète, dans le temps que vous
 » n'étiez encore livrés qu'à de tendres
 » soupirs ? La douleur la plus amère, me
 » répondit François, c'est de se rappeler
 » dans l'infortune un bonheur qui n'est
 » plus ; ton guide instruit le fait. Cepen-
 » dant si tu as un si grand desir de connoî-
 » tre l'origine de notre amour, je vais te
 » l'apprendre, & le récit de mes malheurs
 » sera interrompu par mes larmes. Un
 » jour, pour charmer nos loisirs, nous
 » lisions l'Histoire de Lancelot, & com-
 » ment l'Amour enchaîna son cœur ; nous
 » étions seuls & sans défiance. Cette lec-
 » ture nous fit lever plusieurs fois les
 » yeux ; nous nous regardons mutuelle-
 » ment ; notre visage pâlit, & un seul
 » passage triomphe de notre foiblesse.
 » Ce livre & son Auteur furent pour
 » nous un nouveau Gallehaut, & nous
 » quittâmes aussi-tôt cette lecture ».

Il y a sûrement des négligences dans cette traduction ; pour n'en citer qu'un seul exemple, les derniers mots que nous avons soulignés, ne rendent pas *quel giorno più non vi leggimo avente*. Cela n'empêche pas que le ton général de cet Ouvrage ne mérite des éloges, & qu'on ne doive engager M. M. de C. à faire présent au Public de la traduction entière du Dante.

Le tendre Ami des Mères Nourrices, ou vœux patriotiques & intéressans adressés au Gouvernement, en faveur des femmes qui allaitent leurs enfans ; par M. de la Fortette. Petite broch. in-12. se trouve à Paris chez les Libraires qui vendent les nouveautés.

L'Auteur, après avoir intéressé les mères à remplir l'heureuse tâche d'allaiter leurs enfans, annonce un remède certain & éprouvé pour guérir radicalement, & en très-peu de temps, les maux qui surviennent au sein des Nourrices, soit par l'abondance du lait, soit par la pression des lèvres & des gencives de leur nourrisson.

138 MERCURE DE FRANCE.

Ce petit Ouvrage annonce des vues vraiment patriotiques, & un zèle dégagé d'intérêt. L'Auteur, avec raison, l'a jugé digne de l'attention protectrice du Gouvernement; aussi lui est-il présenté comme devant connoître de tout ce qui peut tendre à la conservation de l'humanité & à la population.

Introduction à l'histoire naturelle & à la géographie physique d'Espagne, traduite de l'original Espagnol de Guillaume Bowles, par le vicomte de Flavigny. A Paris, chez L. Cellot & Jombert fils jeune, rue Dauphine, la deuxième porte cochère à droite par le Pont-Neuf, au fond de la cour; 1776.

L'Espagne est un des Royaumes de l'Europe les plus riches en productions naturelles, principalement en minéralogie; depuis long-temps les Savans desiroient connoître l'histoire naturelle de ce pays; mais personne, avant Bowles, ne s'y étoit spécialement appliqué. Barba nous avoit bien laissé quelques notices sur les mines d'Espagne dans sa minéralogie, qui est actuellement fort recher-

chée ; mais ces notices étoient si superficielles , qu'elles ne pouvoient servir tout au plus qu'à donner une idée vague des mines de cet Empire ; les plantes n'en sont pas plus connues ; tout ce que nous avons de plus étendu sur cet objet , est renfermé dans les plantes du Père Barrelier , & dans le voyage d'Espagne par Laffing. Nous ne citerons pas ici le *Flora Espagnola* de Quer ; les Savans même du pays le regardent comme un très-mauvais Ouvrage , fort incomplet , & qui ne répond pas à son titre. La zoologie d'Espagne est encore moins connue , quoi qu'elle soit cependant très-intéressante ; par conséquent , les Naturalistes ont encore bien des choses à découvrir dans ce Royaume ; c'est un champ vaste qui est offert à leurs recherches ; Bowles est le premier qui a franchi le pas , en publiant l'Ouvrage que nous annonçons. Cet Ouvrage , tout essai qu'il soit , est plein d'excellentes recherches , & ne contribuera pas peu à engager les autres Naturalistes à les continuer. Ce que Bowles a écrit sur l'histoire naturelle & les mines d'Espagne , n'est , suivant lui , que la plus petite partie de ce qu'on en peut dire. Quelle moisson abondante reste

donc à faire pour un Scrutateur de la belle nature? Il seroit à désirer que quelques personnes zélées, telles que M. Buchoz, qui a parcouru à pied une partie de la France pour en connoître les productions naturelles, voulussent bien se charger de cette besogne. Des pareils voyages pédestres, entrepris par un Naturaliste dans un pays qui est encore à défricher pour la partie de l'histoire naturelle, seroient, sans contredit, de la plus grande utilité pour l'avancement des sciences.

Traité des mauvais effets de la fumée de la litharge; par Samuel Stockhusen, Médecin des Ducs de Brunswic & de Lunsbourg, & de la Ville Impériale de Goslar; traduit du latin, & commenté par J. J. Gardane, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, &c. pour servir à l'Histoire des maladies des Artisans. A Paris, chez Ruault, Libr. rue de la Harpe; 1776. Avec approb. & privil. du Roi.

Stockhusen est de tous les Auteurs celui qui a le mieux écrit sur les mauvais effets de la litharge, & sur les mala-

DÉCEMBRE. 1776. 141

dies qu'elle peut occasionner ; mais son Ouvrage, tout bon qu'il étoit, restoit inconnu en France. M. Roux fut le seul qui en porta un jugement favorable. M. Gardane, qui depuis long-temps s'attache aux maladies des Artisans, a cru rendre un grand service à ses Concitoyens, que de leur faire connoître cet excellent Ouvrage. Il vient de publier la traduction que nous annonçons, & il y a ajouté quelques observations qui n'ont pas peu contribué à le rendre intéressant. M. de Laffone, premier Médecin de la Reine, dans l'approbation qu'il en a donnée, dit que c'est un des meilleurs qui existe sur la maladie principale dont il traite : on peut bien s'en rapporter au jugement d'un Médecin aussi célèbre.

Observations sur l'Air; par M. Bertholet, Docteur en Médecine. A Paris, chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins; 1776.

Cette petite brochure nous a paru intéressante ; elle renferme quelques vues neuves sur la nature de l'air, qui la rendent digne d'être consultée.

Bibliothèque littéraire, historique & critique de la Médecine ancienne & moderne, &c. par M. Joseph Carrere, Médecin du Garde-Meuble de la Couronne, Censeur Royal, &c. Tome II. in-4°. A Paris, chez Ruault, Lib. rue de la Harpe; 1776.

Nous avons rendu compte, dans le temps, du premier volume; celui que nous annonçons actuellement est encore plus intéressant & rédigé même avec plus de soin : l'Ouvrage entier mérite sans contredit d'être placé dans les Bibliothèques parmi les meilleurs de Bibliographie, & même d'être consulté par les Savans : il pourroit y avoir cependant quelque omission; mais où est l'Ouvrage en ce genre qui en soit exempt? Il peut même s'y être glissé quelques fautes; M. Carrere, homme actif & vigilant, ne manquera pas de les rectifier dès qu'elles pourront parvenir à sa connoissance : on rend assez de justice à ce Médecin pour en être persuadé. On souscrit actuellement chez Ruault pour le troisième volume; le prix est de 7 liv. pour les Souscripteurs, & 10 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit.

Réponse de M. Maury, Oculiste, aux lettres & observations anatomiques, physiologiques & physiques sur la vue des enfans naissans, avec un Mémoire sur l'établissement du prix médaillique; par M. l'Abbé Desmonceaux. De l'Imprimerie de Michel Nicolas. A Londres; & se trouve à Paris, chez Morin, Imprim.-Libr. rue St Jacques; 1776.

Le but de l'Auteur, par la publication de cet Opuscule, est de prémunir le Public contre les fausses insinuations dont il est susceptible, lorsqu'elles sont voilées du bien de l'humanité. M. Maury discute, en homme éclairé sur sa partie, les sentimens de M. l'Abbé Desmonceaux, & il l'invite en même-temps de publier ses découvertes sur les maladies des yeux.

Discours en forme de Dissertation sur l'état actuel des Montagnes des Pyrénées, & sur les causes de leur gradation; par M. Darcet, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, Lecteur & Professeur Royal, pour son installation & l'inauguration de la Chaire de Chimie au Collège

144 **MERCURE DE FRANCE.**

de France; 1 vol. in-8°. de 134 pag.
A Paris, chez Cavelier, Libr. rue St
Jacques.

En faisant l'extrait de ce discours, on courroit risque de le mutiler; c'est sur ces montagnes qu'il faut se transporter, si on veut les étudier & prendre pour maître & pour observateur un Savant aussi distingué que M. d'Arcet. L'Auteur a joint à cette brochure des expériences & des observations curieuses sur les variations du baromètre, sur le thermomètre & autres morceaux de physique, d'histoire naturelle & de chimie, avec une note de M. Monnier sur l'aiguille aimantée.

Le seul préservatif de la petite vérole, ou nouveaux faits & observations qui confirment qu'un Particulier, un Village, une Ville, une Province, un Royaume peuvent également se préserver de cette maladie en Europe. Troisième Mémoire, pour servir de suite à l' Histoire de la petite vérole, dans lequel on répond à toutes les objections faites à ce sujet. Par M. Paulet, Docteur en Médecine des Facultés

D É C E M B R E. 1776. 143
Facultés de Paris & de Montpellier,
de la Société & Correspondance Royale
de Médecine. A Amsterdam; & se
trouve à Paris, chez Ruault, Lib. rue
de la Harpe; 1776.

Tandis que les Médecins sont partagés
entr'eux sur les avantages & les désavan-
tages de l'inoculation de la petite vé-
role, & qu'ils se disputent sur son ad-
mission ou son exclusion, M. Paulet
porte ses vues plus loin; il veut anéantir
la maladie même: il a déjà publié dif-
férens Mémoires à ce sujet; celui que nous
annonçons est le confirmatif des autres.
Cet Auteur prétend prouver par de nou-
veaux faits & de nouvelles observations,
qu'un particulier, qu'un village, une ville,
une Province, un Royaume peuvent éga-
lement se préserver de cette maladie.
Tout bon Citoyen doit desirer la réussite
de son projet. Il sera même un jour bien
flatteur à M. Paulet, s'il peut y réussir,
de démentir le Poëte qui, en parlant de
la mort, dit ce qu'on pourroit appliquer
à la petite vérole:

**Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix,**

G

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre ;
N'en défend pas nos Rois.

*Réflexions sur la mauvaise qualité du plâtre
& sur la cause & les moyens pour
parvenir à une meilleure fabrication ;*
par M. Ferrouffet de Castelbon, Ar-
chitecte, ancien Inspecteur des bâti-
mens & fermes de S. A. S. Mgr le
Prince de Conti. A Paris, chez Lottin
l'aîné, Imprim.-Libr. rue St Jacques ;
1 vol. in-8°.

Le plâtre est d'une nécessité absolue pour la réunion des pierres & des moëllons, dont il est le lien ; la qualité de cette matière, d'où doivent résulter la durée de nos constructions & la sûreté publique, dans laquelle néanmoins l'infidélité est presque universellement pratiquée, fait le sujet de la brochure que nous annonçons. L'Auteur s'y est proposé deux objets : le premier est de faire connoître les vices de la cuisson du plâtre, & les mixtions qui en altèrent la qualité ; le second, est de donner les moyens de faire une cuisson plus économique, & qui conserve au plâtre sa pureté & sa fleur. Les réflexions de l'Auteur sur les

D É C E M B R E. 1776. 147
causes qui contribuent à détruire la force
& les bonnes qualités du plâtre, nous
ont paru très-justes; & les moyens que
l'Auteur propose pour fabriquer un plâtre
toujours égal & de bonne qualité, ne
nous ont pas paru moins intéressans. Cet
Ouvrage est sans contredit de la plus
grande utilité pour les Entrepreneurs de
bâtimens, ainsi que pour les Propriétaires
& Locataires qui font bâtir par économie,
& pour les Juges qui en connoissent.

*Lettre de M. *** , Etudiant en Chirurgie
à Paris , à M. *** , Maître en Chirurgie
& Accoucheur à R*** en P*** ,
sur un nouvel Ouvrage intitulé : La
pratique des accouchemens. A Amsterdam ;
& se trouve à Paris , chez Clouzier ,
Impr.-Libr. rue Saint Jacques ;
1776.*

En rendant compte de la *Pratique des
Accouchemens* dans cet Ouvrage périodique ,
nous avons pris la liberté d'observer à
l'Auteur que son Ouvrage pourroit un jour
lui susciter quelque critique. La brochure
que nous annonçons en est une. Comme notre
plan n'est pas d'entre-

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

dans les disputes polémiques des Auteurs, nous laissons à M. Alphonse le Roy le soin de répondre à son Critique, aussi l'a-t-il déjà fait. On trouve cette réponse chez le Clerc, Libraire, quai des Augustins, sous le titre de *M. Alphonse le Roy, Professeur en Médecine, à son Critique*. Ceux de nos Lecteurs qui voudront se mettre au fait de la dispute, la trouveront tout au long dans ces deux brochures. Nous ne pouvons nous dispenser de rendre justice ici à M. le Roy, sur le ton modéré avec lequel il combat son Adversaire.

ΛΟΓΓΟΥ ΠΟΙΜΕΝΙΚΩΝ ΤΩΝ ΚΑΤΑ ΔΑΦΝΗΝ
 ΚΑΙ ΚΛΟΗΝ ΛΟΓΟΙ ΤΕΤΤΑΡΕΣ. Recensuit Ludovicus Dutens, Parisiis, à Typographia Fr.-Amb. Didot; prostat quoque apud Guillel. de Buro; 1776. in-12. br. prix 4 l.

Cette édition grecque des *Aventures de Daphnis & Chloé*, est remarquable par la correction du texte, par la beauté des caractères, par la pureté de l'impression. On doit y remarquer même, comme une perfection de la Typographie, que les lettres majuscules grecques portent avec

elles leurs accens, ce qui rend la lecture plus facile & moins douteuse.

Longus, Auteur de ce Roman, est peu connu. On croit pourtant qu'il a écrit après la mort d'Héliodore; en sorte que l'on peut dire, avec assez de vraisemblance, qu'il publia son Ouvrage au commencement du cinquième siècle. Il étoit du nombre des Sophistes connus autrefois par leur érudition & par leur goût pour les sciences & les beaux-arts, sur-tout de la dialectique.

Il y a eu quelques éditions grecques de ce Roman; mais aucune n'approche de l'exactitude de celle que l'on présente aujourd'hui au Public. Plusieurs Savans se sont empressés de contribuer à sa perfection, parmi lesquels on doit citer M. Dutens & M. Danse de Villoison.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

ŒUVRES *complètes de Démosthène & d'Eschine*, traduites en françois, avec des remarques sur les harangues & plaidoyers de ces deux Orateurs, & des notes

G iij

150 MERCURE DE FRANCE.

critiques & grammaticales en latin, sur le texte grec; accompagnées d'un Discours préliminaire sur l'éloquence & autres objets intéressans; d'un Traité de la juridiction & des loix d'Athènes; d'un précis historique sur la constitution de la Grèce, sur le gouvernement d'Athènes & sur la vie de Philippe, &c. Par M. l'Abbé Auger, de l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de Rouen, ancien Professeur d'Eloquence dans la même Ville; 5 vol. in-8°. br. 20 liv. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg; 1777.

Nouvelle Table des articles contenus dans les volumes de l'Académie des Sciences de Paris, depuis 1666 jusqu'en 1770; dans ceux des Arts & Mériers, publiés par cette Académie, & dans la Collection Accadémique. Tome IV; 1 vol. in-8°. br. 12 liv. A Paris, chez Ruault, rue de la Harpe.

Etrennes galantes, ou l'instant heureux de Cythère; dédié aux deux Sexes. A Paris, chez Desnos, Ingénieur-Géographe & Libraire, rue Saint Jacques. Ces Etrennes contiennent une suite d'estam-

DÉCEMBRE. 1776. 156
pes. galantes; des tablettes pour la perte
& le gain; & plusieurs feuillets de pa-
pier préparé, sur lequel on peut écrire
avec une pointe de métal.

Essais sur la vie de Pline le jeune, dans
une Lettre du Lord Comte d'Orrery,
Pair d'Irlande, au Lord Charles Boyle,
son fils; 1 vol. in-8°. A Nancy, chez
Pierre Barbier.

*Lettres intéressantes du Pape Clément
XIV* (Ganganelli), traduites de l'italien
& du Latin. Quatrième édition, exacte-
ment revue, corrigée, augmentée de la
traduction des passages latins, & d'une
ample table alphabétique des matières;
2 in-12. per. format, en feuilles, 2 l. 10
s. rel. 3 l. 10 s. A Paris, chez Lottin le
jeune, Lib. rue Saint Jacques.

On trouve à la même adresse,

L'Année Sainte, Ouvrage instructif
sur le Jubilé, suivi de la paraphrase de
plusieurs pseaumes & cantiques choisis;
par l'Editeur des Lettres du Pape Clément
XIV; nouv. édit. exactement revue &
corrigée; 1776. Vol. in-12. orné d'une
planche en taille douce, br. 2 l. 5 s. rel.
en veau 3 l.

G iv

152 **MERCURE DE FRANCE.**

Dictionnaire du Jardinage, relatif à la théorie & à la pratique de cet art, avec figures en taille douce, dessinées & gravées d'après nature, par M. D***. Vol. in 8^o. rel. 3 l. 12 s. A Paris, chez les Frères Debure, Lib. quai des Augustins; 1777.

Les malheurs de la jeune Emilie, pour servir d'instruction aux âmes vertueuses & sensibles; par Madame la Présidente d'Ormoÿ; 2 in-12. A Paris, chez Dufour, quai de Gèvres; la veuve Duchesne, rue St Jacques; Nyon, rue St Jean-de-Beauvais; & Ruault, rue de la Harpe.

Les Aventures plaisantes de Gusman d'Alfarache, tirées de l'histoire de sa vie, & revues sur l'ancienne traduction de l'original Espagnol; 1777; 2 in-12. A Paris, chez la veuve Duchesne, Lib. rue St Jacques.

La vie & les opinions de Tristram Shandy; traduites de l'Anglois de Stern, par M. Frenais; 2 vol. in-12. br. prix 3 l. A Yorck; & se trouvent à Paris, chez Ruault, Lib. rue de la Harpe, près la rue Serpente; 1776.

DÉCEMBRE. 1776. P 55

On trouve à la même adresse,

Fo-Ka, ou les métamorphoses, conte
Chinois, dérobé à M. de V***. 2 in-12.

*Théorie des Traités de Commerce entre
les Nations* ; par M. Bouchaud, de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-Lettres,
Docteur-Régent de la Faculté des Droits
de Paris, Lecteur & Professeur Royal du droit
de la Nature & des Gens, & Censeur-Royal ;
in-12. 1777.

*Avis sur l'édition des grandes Annales de
la Chine.*

Des retards imprévus mettent l'Editeur
de l'Histoire générale de la Chine, dans
le cas d'en différer les livraisons. Les oc-
cupations nouvelles de M. l'Abbé Grosier
ne lui permettant plus d'y donner tout
son temps, M. des Hauterayes, Profes-
seur en Langues Orientales au Collège
Royal, veut bien le seconder : l'édition
ne peut qu'y gagner. M. des Hauterayes
a fait ses preuves en littérature, & l'on
fait qu'il est particulièrement très-versé
dans la connoissance de l'Histoire Chi-
noise.

G v

154 MERCURE DE FRANCE

L'accueil que le Public a fait à cet Ouvrage, a engagé l'Editeur à donner encore plus de perfection à son édition; mais pour y parvenir & dédommager en quelque sorte les Souscripteurs du retard, il a fait fabriquer exprès un papier plus beau & plus cher que celui qu'il avoit annoncé par son Prospectus. Cette opération a dû nécessairement retarder la première livraison : c'est pourquoi les deux premiers volumes promis en Octobre 1776, ne seront prêts que le premier Février 1777. La deuxième livraison se fera en Juin, la troisième en Octobre 1777; la quatrième en Février, la cinquième en Juin, & la sixième & dernière en Octobre 1778. A dater du premier Février prochain, il n'y aura plus d'interruption; celle-ci n'ayant été occasionnée, en partie, que par le desir de rendre l'édition encore plus belle par la qualité du papier; ce qui n'augmentera cependant pas le prix de la souscription ni de l'Ouvrage, qui est actuellement sous presse.

On pourra voir chez Pierres & Cloufier, Imprimeurs, rue Saint Jacques, les bonnes feuilles au fur & à mesure qu'elles seront tirées.

D É C E M B R E. 1776. 155

N. B. La souscription sera prolongée jusqu'au premier Février 1777, l'Editeur étant jaloux de prouver au Public qu'il préfère sa satisfaction à son intérêt personnel.

Le *Nécrologe des Hommes célèbres* de la présente année, (Tome XII) paroîtra en Février prochain; il contiendra les Eloges de MM. le Duc de Saint-Aignan, le Père Neuville, Colardeau, Saint-Foix, la Grange, Bauvin, Manaury, Fréron, Roux, Dupré, &c. &c.

On pourra souscrire au Bureau Royal de Correspondance, rue des deux Portes St Sauveur, jusqu'à la fin de Janvier prochain. Le prix de la souscription est de 3 l. franc de port, pour Paris; & 3 liv. 12 s. pour la Province.

Depuis 1766 que cet Ouvrage a commencé, il en a paru régulièrement un volume chaque année. Les onze premiers vol. ayant été réimprimés l'année dernière, le Bureau de Correspondance peut fournir quelques collections complètes qui lui restent, au même prix de 3 liv. par volume.

On souscrit au même Bureau pour les annonces des deuils de Cour, que l'on

G vj

156 MERCURE DE FRANCE

reçoit franc de port pour Paris, moyennant 3 liv. par année, & 6 liv. pour la Province.

MM. les Abonnés sont priés de faire renouveler leur souscription avant la fin de Décembre, s'ils veulent être servis exactement au premier deuil.

S'adresser à M. Comynet, l'un des Intéressés, & Directeur Général dudit Bureau.

A C A D É M I E S.

I.

P A R I S.

Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

L'ACADÉMIE Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, fit sa rentrée publique le 12 Novembre.

M. Dupuy, Secrétaire perpétuel, ouvrit la séance par l'annonce du sujet du prix que l'Académie doit distribuer à Pâques 1773, savoir : *Quelle a été l'administration municipale des Villes de*

DÉCEMBRE. 1776. 157

France depuis Clovis jusqu'au temps que le Gouvernement féodal commença à s'introduire ? Quelle fut, depuis cette époque jusqu'à l'établissement des Communes, l'administration des Villes qui surent se défendre des entreprises des Seigneurs ? Quels ont été, durant ces deux périodes, les différens titres, les fonctions, le pouvoir des Officiers préposés à l'administration, & de qui ces Officiers tenoient leur autorité ?

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 400 liv. Les pièces, affranchies de tout port, doivent être remises, avant le 1 Décembre 1777, entre les mains du Secrétaire perpétuel de l'Académie.

M. Dupuy lut l'Eloge de M. le Duc de Saint-Aignan.

Ensuite M. l'Abbé Batteux fit part de ses observations sur l'*Œdipe* de Sophocle. Il s'attacha sur-tout à analyser cette pièce, à discuter quelques règles de la poétique, & à établir contre le sentiment de quelques modernes, que le sujet d'*Œdipe* fournit des scènes de terreur & de pitié, & qu'il n'y en pas de plus propres à la Tragédie.

M. le Beau donna la suite de ses recherches sur la légion : ce Mémoire, qui

158 MERCURE DE FRANCE.

est le vingt-cinquième, concerne la discipline militaire.

M. de Guignes communiqua ses recherches historiques sur l'établissement de la religion Indienne dans la Tartarie, le Thibet, la Chine, &c. & sur les livres fondamentaux de cette religion, qui ont été traduits en chinois.

Le temps ne permit pas à M. Anquetil de lire son Mémoire sur les nouvelles connoissances géographiques de l'Inde, sur le cours du Gange, & de quelques rivières qui ne nous sont pas encore connues. M. Anquetil a reçu deux cartes de quinze à vingt pieds de long, du Père Tiffenaller, Missionnaire Apostolique dans le Nord du Bengale.

L'une de ces cartes présente le cours complet du Gange, avec les quatre-vingt-sept, tant rivières que torrens, qui y réunissent leurs eaux, depuis son entrée dans l'Inde à Gangotri, où il sort de la bouche de la vache, à 33 degrés environ de latitude septentrionale, & 73 de longitude jusqu'à Gangosagar, où il se jette dans l'Océan Indien, espace d'environ 700 lieues communes.

L'autre carte offre le cours du fleuve Gagra, dans près de 400 lieues d'étendue,

D É C E M B R E. 1776. 159
avec les ving-neuf rivières & torrens
dont il reçoit les eaux. Ce fleuve, qui
n'est pas connu en Europe, change de
nom dans son cours : il sort du lac Lanka
sous le nom de Sardjou, & se jette dans le
Gange à Falepour, à environ trente-huit
lieues à l'Est de Benares. Il porte le nom
de Dehra.

I I.

Académie des Sciences.

L'Académie Royale des Sciences, pré-
sidée par M. le Comte de Maillebois,
Lieutenant-Général des Armées du Roi,
a fait sa rentrée publique le 13 de No-
vembre. M. le Marquis de Condorcet,
Secrétaire-perpétuel, a annoncé que M.
le Moine, célèbre Sculpteur, ancien Di-
recteur & Trésorier de l'Académie Royale
de Peinture & Sculpture, avoit fait pré-
sent à l'Académie du buste de Dominique
Cassini; il a lu ensuite le projet de l'*His-
toire des correspondances de l'Académie,
& les éloges de Gaspard Bartholin & du
Père le Seul*. M. de Lassonne fit la lecture
d'un Mémoire intitulé : *Notice d'une suite
d'expériences qui font connoître la nature*

*& la propriété de plusieurs émanations aéri-
formes, extraites, par diverses voies, d'un
grand nombre de substances. M. Beaumé
lut des Observations sur les thermomètres,
& sur la comparaison du froid de 1709 à
celui de l'hiver dernier. M. le Roy fit lec-
ture d'un Mémoire de M. Desmarests sur
le mouvement progressif de la glace dans
les Glacières de Faucigni. Le temps n'a
point permis à M. Lavoisier de faire la
lecture de son Mémoire sur la décompo-
sition de l'air dans les poumons, & sur un
des principaux effets de la respiration dans
l'économie animale. Le Public a été de
même privé, par le défaut de temps,
de la lecture d'un Mémoire sur les lon-
gues abstinences, par M. Portal; & de la
Préface d'un Ouvrage sur les Hôpitaux,
par M. le Roy.*

S P E C T A C L E S.

C O N C E R T S P I R I T U E L.

LE Concert donné au Château des
Tuileries, le premier Novembre, jour

D É C E M B R E. 1776. 161

de la Toullaint , a commencé par une nouvelle symphonie à pleine orchestre , de M. Stamitz l'aîné. La Signora Georgy a chanté deux airs italiens : on ne peut entendre une voix plus brillante , plus agréable , plus parfaite , & qui parcourt tous les intervalles du chant avec autant de légèreté , de facilité & de goût. Elle a été applaudie avec transport. Le célèbre M. Jarnovick a joué un concerto de violon de sa composition. M. Guichard a chanté un air italien. Les autres morceaux exécutés dans ce Concert , sont une belle symphonie concertante , à deux violons , de M. d'Avaux ; une symphonie à deux orchestres ; le *De profundis* , motet à grand chœur de M. Langlé.

Nous réparons ici l'omission que nous avons faite de parler de M. Triklis , très-habile violoncelle , qui est venu à Paris pour se faire connoître , & qui , dans les Concerts du 15 & du 26 Mai dernier , a exécuté des concerto de sa composition avec des applaudissemens mérités.



O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE continue les Jeudis *Euthyme & Lyris*, nouveau Ballet héroïque en un acte; *Arueris*, des Fêtes de l'Hymen, & *Vertumne & Pomone*, avec le Ballet pantomime d'*Apelles & Campaspe*.

On a remis pour les autres jours *Alceste*, Tragédie-Opéra en trois actes; en attendant *Orphée & Euridice*.

Le Public a vu avec plaisir *les Caprices de Galathée*, nouveau Ballet, très-ingénieux & très-galant, de M. Noverre. Ce Ballet a été exécuté principalement par M. Picq, célèbre Danseur, plein de grâces, & du plus rare talent, & par Mademoiselle Guimard, Danseuse toujours agréable & séduisante.

Parmi les jeunes Sujets qui se distinguent dans leur art, nous ne devons pas oublier Mademoiselle Asselin, Elève de Mademoiselle Allard, justement applaudie, soit qu'elle exécute des danses vives ou des entrées du grand genre, comme dans la chacone d'*Arueris*.

On répète l'*Olympiade*, Opéra de M.

D É C E M B R E. 1776. 163
Sacchini ; & on prépare les *Horaces* ,
nouveau Ballet pantomime de la compo-
sition de M. Noverre.

D É B U T S.

Mademoiselle **DUMONTIER** , élève de
l'Ecole de musique de l'Opéra , a débuté
le 27 Octobre dernier par le rôle de
l'Amour dans l'acte d'Euthyme. Sa voix
est plus étendue que ne l'exige ce genre
de rôle , & avec de l'habitude elle pourra
acquérir un peu plus de légèreté.

Mademoiselle **DE SIVRY** , Actrice des
chœurs , a débuté le 15 Novembre par
le rôle d'Orie dans l'Acte d'Arueris , des
Fêtes de l'Hymen. Elle a un jeu facile ,
de la grâce dans ses gestes , de l'assurance
dans son chant , & la cadence aisée. Le
genre de son talent paroît la destiner à jouer
très bien la scène , & à se rendre utile à
ce Spectacle dans les premiers rôles.

Mademoiselle **JOINVILLE** , élève de
l'Ecole de Musique , a débuté le même
jour par une ariette. Sa voix est brillante
& étendue ; elle a beaucoup de légèreté
dans son chant , la prononciation facile ,

la cadence d'une belle qualité. Elle peut devenir une excellente Cantatrice, lorsque l'étude & l'exercice lui auront donné de l'assurance.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont représenté le 23 Novembre, *la Rupture ou le Mal Entendu*, Comédie en un acte, en vers, de Mesdames de l'H**.

Deux Vieillards ont, le premier, deux Neveux, le second, deux Nièces. L'un de ces Vieillards, fort bavard, mais bon-homme, se réjouit avec son ami de la double alliance qu'ils doivent contracter, sans savoir le choix que leurs jeunes parensont fait, voulant leur donner toute liberté. Les Amans ont chacun leur inclination, qu'ils tiennent secrète & qu'ils n'osent déclarer; leurs Maîtresses sont dans le même sentiment. Ce défaut de s'entendre fait toute l'intrigue entre les Oncles, les Nièces & les Neveux. Les Amans ne veulent point aussi se faire confidence, craignant de se rencontrer dans leurs amours; les Nièces agissent de même entre-elles, ce qui occasionne des

scènes d'embaras assez plaisantes. Enfin un des Oncles voulant débrouiller cette intrigue, dit aux Nièces de s'expliquer, & se charge de leurs lettres; mais comme ces lettres sont sans adresse, il les confond, & donne à l'un ce qui est pour l'autre. Ce quiproquo augmente les difficultés en contrariant les goûts des Amans. Ces missives mal adressées, attirent des réponses opposées aux vœux des deux Nièces. Enfin les Amans & les Oncles sont en présence, & une explication que l'on exige des Amans, fait connoître leurs sentimens & les satisfait tous. Cet *imbroglio* n'a pas eu le succès qu'il auroit pu avoir avec plus de développement, & des caractères plus soutenus. Nous avons observé que le style est en général assez facile & dans le ton de la Comédie; mais le sujet de l'action est si foible, & fondé sur un *mal entendu* si facile à résoudre, qu'il n'est pas étonnant qu'il ait été mal reçu.

D É B U T.

M. DAZINCOURT, jeune Acteur, d'une figure agréable & d'un talent exercé, fort estimé sur le Théâtre de Bruxelles, où il a son emploi, a débuté à la Comédie

166 MERCURE DE FRANCE.

Françoise le Jeudi 21 Novembre , par le rôle de Crispin *des Folies amoureuses* ; il a joué successivement Jasmin de *l'Enfant Prodigue*, Charlot du *Mari retrouvé*, Lubin dans *la Surprise de l'Amour*, Sosie dans *Amphitrion*, deux fois *Crispin rival de son Maître*, le *Ménechme brutal*, *Crispin Médecin*, le Valet de *l'Homme à bonnes fortunes*, deux fois Rustaut dans le *Galant Coureur*. Il doit aussi jouer sur le Théâtre de la Cour. Cet Acteur a un talent formé, un jeu raisonné, beaucoup d'intelligence, de finesse & de vérité. Il est bon Comédien, sans être farceur, & plaisant sans être outré. Il est à désirer qu'il soit fixé dans la Capitale, pour faire les plaisirs des Amateurs & des Partisans de la bonne Comédie.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens préparent quelques nouveautés ; en attendant, ils jouent toujours, avec beaucoup de succès, leurs anciennes Pièces.

D É B U T.

Mademoiselle B U S S I a débuté sur ce Théâtre dans plusieurs rôles, où elle a eu occasion de développer un bel organe, qui ne demande que plus d'exercice & d'habitude. Elle a chanté successivement les rôles d'Agathe dans l'*Ami de la Maison*, & de Colombine dans le *Tableau parlant*.

 B R U X E L L E S.

O N a donné plusieurs fois au commencement de Novembre, sur le Théâtre de Bruxelles, les *Mariages Samnites*, qui ont eu le plus grand succès.

Ce spectacle a été fort brillant, par les soins des Directeurs. Toutes les Filles Samnites & les Acteurs étoient habillés en Sauvages, ce qui formoit un tableau convenable à l'action & aux intentions des Auteurs. La superbe musique de cette Pièce, d'un caractère mâle & guerrier, a été sentie comme un nouveau chef-d'œuvre du génie fécond de M. Grétry.

168 MERCURE DE FRANCE.

Mademoiselle Angelique d'Annetaire, qui a le plus grand talent, & qui jouit de la réputation la mieux méritée, s'est distinguée dans le rôle si saillant & si martial d'Eliane. Elle a goûté le plaisir de rendre une musique expressive, d'un nouveau genre, & d'enchanter les Spectateurs par son rôle, par son jeu & par son chant.

A R T S.

G R A V U R E S.

L.

LA *Mort d'Abel, prima mors, primæ parentis, primus luctus.* Cette estampe est dédiée à MADAME, & gravée avec beaucoup d'art, de délicatesse, de soin & de talent, d'après un beau tableau d'Adrien Vanderweff, par M. Porporati, Graveur & Garde des dessins de S. M. le Roi de Sardaigne, & de l'Académie de Peinture & Sculpture de Paris; Artiste que cette estampe, ainsi que *la Susanne*, placent déjà au premier rang. Le prix de cette
nouvelle

DECEMBRE. 1776. 169
nouvelle estampe, haute d'environ 20
pouces & large de 15 & demi, est de
16 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue de
Cléry, la 2^e porte-cochère à droite en
entrant par la rue Montmartre.

I I.

Le Philosophe charitable, estampe d'environ 14 pouces de haut, sur 10 de large, gravée d'après le dessin de Ph. Carême, Peintre du Roi, par Voyez, l'aîné. Prix 5 liv. A Paris chez le Père & Avaulez, marchands d'estampes, rue St Jacques, à la ville de Rouen.

La scène de cette estampe représente un homme bienfaisant, qui vient procurer des secours d'argent à un père de famille dont la femme est en couche. Ce pere de famille & ses enfans se réunissent pour marquer de la reconnoissance à leur bienfaiteur. L'Artiste, M. Voyez, l'aîné, a mis de la couleur & du moëlleux dans son burin; & cette estampe peut servir de pendant à celle que le même Artiste a gravée précédemment d'après la composition de M. Eisen. Elle est intitulée la *Dame de*
H

170 MERCURE DE FRANCE.

Charité , & se trouve chez le même Marchand.

I I I.

Lison dormoit. C'est le titre que l'on a donné a une autre estampe , qui se distribue à la même adresse. On y voit un jeune homme qui vient surprendre une jeune fille endormie. Cette jolie estampe , de 12 pouces de haut , sur 9 de large , a été gravée par P. H. Triere , d'après le dessin de M. Freudeberg. Prix 2 liv. 8 s.

I V.

Prospectus.

Il paroît un ouvrage important , qui peut tenir lieu de la complication des livres que l'on a en France sur le commerce , en ce qu'il représente sans aucunes recherches ; tous les renseignemens qu'on peut avoir besoin sur le fait du commerce.

Cet ouvrage est intitulé : *Tableau unique , ou la principale science du commerce François* , où l'on trouve sous un même coup d'œil. 1^o. La dénomi-

DÉCEMBRE. 1776. 171

nation de toutes les espèces de monnoies étrangères, tant réelles, que de change & de comptes. 2°. Leur valeur numéraire en argent du pays, & 3°. leur réduction en argent de France. 4°. L'égalité des changes étrangers avec celui de Paris. 5°. Les places par lesquelles Paris change avec les villes étrangères. 6°. La comparaison des poids, mesures & aunages étrangers à ceux de France. 7°. Le départ des couriers de Paris pour chaque ville étrangère. 8°. Leur distance de Paris. 9°. La manière dont chaque ville étrangère tient ses écritures de commerce; & 10°. le détail des principaux objets de commerce intérieur des places les plus considérables de l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. Le tout rangé par ordre alphabétique pour la facilité des spéculateurs.

Cet ouvrage est, à proprement parler, un tableau qui contient toute la surface du papier grand aigle; il est gravé en taille-douce, orné d'une bordure & d'un frontispice, & traité avec tant de soins, que l'Auteur ose se flatter d'y avoir réuni l'utile à l'agréable, en ce que plusieurs personnes de haute considération se proposent d'en décorer leurs cabinets & leurs bibliothèques.

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

La vente s'en fera à Paris , chez Mr. Deville , rue St. Denis , vis-à-vis les Filles-Dieu , & commencera le 1 Décembre 1776.

Nota. L'Auteur désavouera tous les exemplaires qui ne seront pas revêtus de sa signature au revers,

V.

1°. *Arrivée de Telemaque dans l'isle de Calypso.* 2°. *Termosiris enseigne à Telemaque qu'il doit suivre l'exemple d'Apollon.*

Ces deux estampes, d'après F. Boucher, gravées par Martiny & Paras, sont de forme oblongue, & se vendent les deux 3 liv. A Paris chez de Mouchy, Graveur, cloître St. Benoît.

On trouve à la même adresse, *la Parure naturelle*, estampe en hauteur, gravée d'après un tableau de Netscher, par L. Anselin. Prix 1 liv. 10 s.

V I.

Traité des édifices, meubles, habits;

D É C E M B R E. 1776. 173
machines , & ustensiles des Chinois , gravés sur les originaux dessinés à la Chine par M. Chambers , Architecte Anglois , comprise une description de leurs temples , maisons , jardins : ouvrage très-curieux , in-4^o. avec beaucoup de planches gravées. Prix 15 l. rel. Chez le sieur le Rouge , Ingénieur-Géographe du Roi , rue des Grands-Augustins.

V I I.

Clavicule du Cheval , ou tableau des connoissances relatives à cet animal ; par M. la Fosse , Hippiatre célèbre. 2^e. Edition , corrigée & augmentée.

Cet ouvrage , utile & nécessaire à tous ceux qui ont des chevaux , ainsi qu'aux marchands , marchands de chevaux , maîtres de postes &c.&c. est divisé en deux grands tableaux. Le premier donne la connoissance exacte de la structure du cheval , tant externe , qu'interne ; ainsi que de toutes ses parties anatomiques , qui y sont développées d'une manière très-méthodique , & à la portée de toutes sortes de personnes. On y trouve les moyens de connoître ses différens âges , depuis sa naissance , jusqu'à 30 ans.

H iij

176 MERCURE DE FRANCE.

fera mise en vente dans les derniers jours de ce mois de Décembre, chez les neuf Libraires de Paris indiqués ci devant, lors de la première livraison.

G É O G R A P H I E.

ATTAQUE de l'armée des Provinciaux dans Long-Island, du 27 Août 1776. Dessin de l'Isle de New-Yorck & des Etats, publié à Londres par un Officier de l'armée. A Paris, chez M. le Rouge, Ingénieur Géographe, rue des Grands-Augustins.

I I.

Les environs de New-Yorch, avec le plan du combat de Brooklin, du 27 Août dernier, par un Officier de l'armée; à la même adresse: prix 3 liv. lavé.

I I I.

On publie la troisième section de l'Atlas Itinéraire portatif de l'Europe, par

DÉCEMBRE. 1776. 177
M. Brion, Ingénieur Géographe du Roi.
A Paris, chez Langlois, rue du Petit-
Pont.

M U S I Q U E.

I.

LES *Mariages Samnites*, Drame-lyrique, en trois actes & en prose, représenté pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 12 Juin 1776. Dédié à son Altesse Celssissime Monseigneur l'Evêque & Prince de Liège. Œuvre XIII, par M. Gretry, son Conseiller intime, & de l'Académie des Philharmoniques de Boulogne en Italie, prix 18 livres. Les parties séparées pour les accompagnemens 9 livres, gravé par J. Dezauche. A Paris, chez M. Houbaut, rue Mauconseil, près la Comédie-Italienne, & aux adresses ordinaires. A Lyon, chez Castaud, vis-à-vis la Comédie.

II.

La partition d'Alceste, musique par
H ▼

178 MERCURE DE FRANCE:
M. le Chevalier Gluck, prix 24 livres,
au Bureau d'abonnement Musical, rue
du Hazard Richelieu.

I I I.

Sixième recueil d'ariettes d'Opéra-Comique, & autres jolis airs avec accompagnement de guitare, mennets variés, allemandes & pièces pour le même instrument; par M. Vidal, Maître de Guitare; œuvre XII, mis au jour par M. Bouin, prix 6 livres. A Paris, chez M. Bouin, Marchand de Musique & de cordes d'instrumens, rue Saint-Honoré, près Saint-Roch, au Gagne-petit, chez lequel on trouvera tous les autres ouvrages du même Auteur.

I V.

IV. recueil d'ariettes d'Opéra-comique & autres, avec accompagnement de guitare, & autres airs connus pour la guitare seule, par M. Tiffier, de l'Académie Royale de Musique; œuvre VIII, prix 4 livres 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, près l'Oratoire, à la Gerbe d'or. Madame Tarade, Marchande

D É C E M B R E. 1776. 179
de Musique, rue Coquillière; Mademoi-
selle Castagnery, rue des Prouvaires, &
aux adresses ordinaires de Musique.

V.

La vieille Coquette, ariette avec ac-
compagnement de clavecin ou piano-
forté, par M. Albanese, Musicien du
Roi. Au Bureau du Journal de Musique,
rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-
Augustins, prix 1 liv. 4 s.

V I.

Trois Divertissemens pour deux vio-
lons & violoncelle, par J. B. Wanhal,
Œuvre Posthume, prix 6 liv., gravée à
Bruxelles, chez MM. Van-Ypen & Pris;
& se vend à Paris, chez M. Cornouail-
le, montagne Sainte Geneviève, maison
de M. Foli, vis-à vis le Collège de la
Marche, & au Bureau du Journal de
Musique, rue Montmartre.

V I I.

Trois Sonates pour le clavecin ou de
piano-forté, avec accompagnement de
H v j.

80 **MERCURE DE FRANCE.**

violon & de violoncelle, *ad libitum*, par T. Brodsky, Œuvre III, prix 7 liv. 4 s., aux adresses ci-dessus.

V I I L

Premier recueil de Romances, avec accompagnement de harpe ou de clavecin & la basse chiffrée, par M. de Charly, Maître de Musique à Valenciennes; prix 1 liv. 10 s. A Paris, au Bureau du Journal de Musique.

Ces Romances, au nombre de six, sont d'un choix heureux & d'un chant agréable.

I X.

L'Almanach Musical de l'année 1777, a été mis sous presse le 20 Novembre. MM. les Musiciens & les Marchands de Musique sont priés d'envoyer avant le 15 de ce mois, les notes qui les concernent, au Bureau du Journal de Musique, rue Montmartre. Les Marchands & les Libraires de Province qui souhaiteront des exemplaires de cet Almanach, écriront au Directeur de ce Bureau, ou s'adresseront à Delalain, Libraire, qui pourra les leur expédier du 15 au 20

D É C E M B R E. 1776. 181
Décembre. L'édition de l'Almanach de
1776 étant épuisée, on vient de la re-
mettre sous presse, pour pouvoir four-
nir la suite complète à ceux qui la de-
sirent.

X.

*Sei Quintetti per due violini alto, e
due violoncelli concertanti; Composti
Dall Signor Luigi Boccherini, Virtuoso
di Camera & Compositör di Musica di S.
A. R. Don Luigi, Infante di Spagna.
Opéra XX. Libro terzo di Quintetti, nuo-
vamente stampati a spese di G. B. Ve-
nier. Prix 12 liv. N. B. Les parties de
violoncelle sont faciles pour l'exécution,
& la seconde pourra s'exécuter sur l'alto
ou un basson. A Paris, chez M. Venier,
Editeur de plusieurs ouvrages de Musi-
que, rue Saint-Thomas du Louvre, vis-à-
vis le Château d'eau, & aux adresses or-
dinaires. A Lyon, chez M. Castaud, vis-à-
vis la Comédie. En Province, chez tous
les Marchands de Musique.*

On trouve chez le même Editeur,
onze Œuvres de cet Auteur, sans ceux
qu'il se propose de donner encore.

É T R E N N E S.

LE SIEUR DESNOS, Libraire & Géographe, rue St Jacques, à Paris, annonce qu'il vient de mettre en vente, pour l'année 1777, la plus jolie collection d'Almanachs, bijoux d'Etrennes, & les plus rares que l'on puisse désirer : comme le nombre en est grand, nous n'en désignerons qu'une vingtaine des plus intéressans. Almanach Géographique, ou petit Atlas élémentaire, dédié au Roi de Danemarck. L'idée de la Géographie de l'Histoire Moderne. L'indicateur fidèle, qui enseigne généralement toutes les routes de la France. Petit Atlas de la France, divisé en ses Gouvernemens Militaires. L'Inocologie Historique & Généalogique des Rois de France. Le parfait Modèle, enrichi de la partie de chasse d'Henri IV. Les Etrennes patriotiques & anniversaires des époques de Louis XVI. L'Oxologie de Cythère, avec discours à la gloire & à l'honneur dû aux Femmes. Le Porte-Feuille d'une jolie Femme. Les quatre-Saisons & les quatre Heures du jour ; en tête est le portrait de Madame la Dau-

D É C E M B R É. 1776. 183

phine. Les Délices de Cérès, de Pomone & de Flore, ou la Campagne utile & agréable, ornés de douze Estampes relatives aux amusemens de chaque mois de l'année. Opuscules poétiques, petit Recueil de pièces fugitives de M. de Voltaire. Le petit Rameau, ou principes courts & faciles pour apprendre soi-même la musique, avec de nouvelles Ariettes & Estampes relatives, orné du portrait de l'Autent. Le Courtisan sans art, ou les Complimens sans fard. L'Almanach des trois Fortunes. L'Oniroscopie, ou application des Songes aux numéros de la Loterie Royale de France. Le Secrétaire des Dames, avec les promenades des environs de Paris. Le Secrétaire économique des Messieurs. Les Etrennes à la plus digne de plaire. Les vœux de la nature, ou l'hommage dû aux Femmes. Le Tribut payé aux Graces. Le Coucher & le Lever de la Mariée. Le Nécessaire du Voyageur. Les Tablettes à la Royale. Les Heures & le Moment de Cythère. Le Joli Pot-Pourri. Le Mémorial des Gens d'affaires. Les Etrennes des Saisons, avec un Poëme connu sur les Saisons. Les Etrennes de l'Amour & celles du Sentimens. Les Etrennes de Minerve, aux Artistes : Encyclopédie

184 MERCURE DE FRANCE.

économique , ou l'Alexis moderne , contenant huit cens différens secrets sur l'Agriculture , les Arts & Métiers , extraits de plus de mille Auteurs & des meilleures recettes , en 4 vol. in-24, brochés 4 liv. Le Calendrier perpétuel , avec l'explication de ses usages.

Toutes ces Etrennes réunissent le nécessaire & l'agréable ; elles méritent encore l'accueil le plus favorable à cause des tablettes , avec perte & gain , & du papier nouveau de la composition du sieur Desnos , qui réunit tous les avantages de celui de Hollande , & qui peut être employé à toutes sortes d'usages , pour écrire & dessiner , au moyen d'une stilet minéral sans fin , enjolivé de toutes les façons , adapté à ces Tablettes , qui tient lieu de plume , d'encre & de crayon , & qui sert long-temps , sans qu'on soit obligé d'en tailler la pointe.

Le sieur Desnos , qui n'a d'autre but que la satisfaction du Public , a décoré ces Almanachs de reliures les plus élégantes en maroquin , veau & carton , avec fermeture , de manière à ne pas s'ouvrir dans la poche. Ces Almanachs sont enrichis d'Estampes , qui les distinguent des autres , & sont de différentes gran-

D É C E M B R E. 1776. 189
deurs, & de prix différens, depuis 3 liv.,
12 f. 4 liv. 10 f. 6, 7 liv. 4 f. 10 & 13 l.
suivant les reliures, brodées d'un goût
nouveau. Il en distribue le Catalogue gra-
tuitement à ceux qui désireront en avoir
connoissance, avec celui de Géographie,
des Globes, Librairie & d'Histoire Na-
turelle, &c.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

M. VALMONT DE BOMARE, Démon-
strateur d'Histoire Naturelle avoué du
Gouvernement, Censeur Royal, Mem-
bre de plusieurs Académies de l'Europe,
&c. ouvrira deux Cours d'Histoire
Naturelle concernant les *minéraux*, les
végétaux, les *animaux*, & les *principaux*
phénomènes de la nature, en son Cabinet,
rue de la Verrerie, vis à-vis celle des deux
Portes, le Vendredi six Décembre 1776,
à onze heures très-précises du matin. Les
séances du premier Cours seront conti-
nuées les Lundi, Mercredi & Vendredi
de chaque semaine à la même heure; les
séances du second Cours seront conti-
nuées les Samedi, Mardi & Jeudi de

186 MERCURE DE FRANCE.

chaque semaine, à onze heures & demie très-précises du matin. Il n'y a aucune différence entre ces deux Cours, quant à la manière de traiter les objets, & à leur exposition; la différence des jours est uniquement pour faciliter des momens aux personnes qui désireront prendre part aux leçons de ce Professeur. On invite ceux qui voudront suivre l'un ou l'autre Cours, d'entendre le *discours sur le Spectacle & l'étude de la Nature*, qu'on prononcera à l'ouverture générale, le Vendredi six Décembre.

COURS DE LANGUE ALLEMANDE.

LE SIEUR FRIEDEL, Professeur de Langue Allemande, connu par sa méthode nouvelle & facile d'enseigner cette Langue, recommencera son Cours Lundi 16 Décembre. On pourra se faire inscrire tous les jours de 2 à 4 heures, chez lui, rue de Seine, Fauxbourg Saint-Germain: la porte cochère à côté de M. Guillot, Marchand de Papier, au premier sur le devant. Il continue de donner des leçons en ville.

Cours de Physique Expérimentale.

M. SIGAUD DE LA FOND, Professeur de Physique Expérimentale, Démonstrateur en l'Université, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, des Académies de Bavière, d'Angers, de Valladolid, de Florence, &c. &c. commencera un Cours de Physique Expérimentale, le Mercredi onze Décembre, à midi, dans son Cabinet de Machines, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, maison de l'Université. Il le continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque Semaine, à la même heure.

Il ajoutera cette année aux Expériences qu'ils a coutume de faire sur l'Electricité, celles qu'on a publiées depuis quelques temps sur *l'Electrophore*, & dont les Phénomènes singuliers méritent toute l'attention des Physiciens & des Amateurs en ce genre.

Il ajoutera encore aux expériences qu'il fait ordinairement sur l'air, une suite aussi curieuse que surprenante, de nouvelles expériences sur différentes espèces

188 MERCURE DE FRANCE.

d'air, telles que *l'air fixe*, *l'air nitreux*, *l'air inflammable*, *l'air déphlogistiqué*, &c.

Il démontrera la manière de se procurer ces différentes espèces d'air, & de les combiner suivant des proportions données. Il fera voir, en traitant de *l'air fixe*, comment on peut parvenir à fabriquer, par son moyen, des eaux minérales dont la bonté ne le cède en rien à celle des eaux qu'on prendroit à la source. Il démontrera de quelle manière on peut employer favorablement ce fluide, pour s'opposer aux progrès de la putridité, &c.

En parlant de *l'air nitreux*, il confirmera par expérience, que ce fluide nous fournit le moyen le plus simple & le plus assuré de juger de la salubrité de l'air que nous respirons, & de mesurer ses différens degrés de salubrité, &c.

En traitant de *l'air inflammable*, il fera voir que c'est à ce principe, qui s'engendre naturellement dans les entrailles de la terre, qu'il faut rapporter les Phénomènes surprenans qu'on observe en différens endroits du Globe, &c.

Il démontrera, en analysant les propriétés de *l'air déphlogestiqué*, que cet air est, sans contredit, le plus pur & le

Cours de Physique Expérimentale.

M. SIGAUD DE LA FOND, Professeur de Physique Expérimentale, Démonstrateur en l'Université, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, des Académies de Bavière, d'Angers, de Valladolid, de Florence, &c. &c. commencera un Cours de Physique Expérimentale, le Mercredi onze Décembre, à midi, dans son Cabinet de Machines, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, maison de l'Université. Il le continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque Semaine, à la même heure.

Il ajoutera cette année aux Expériences qu'ils a coutume de faire sur l'Electricité, celles qu'on a publiées depuis quelques temps sur *l'Electrophore*, & dont les Phénomènes singuliers méritent toute l'attention des Physiciens & des Amateurs en ce genre.

Il ajoutera encore aux expériences qu'il fait ordinairement sur l'air, une suite aussi curieuse que surprenante, de nouvelles expériences sur différentes espèces

COURS DE CHIMIE.

LE sieur Mitouard, Apothicaire, fera cet hiver un Cours de Chimie, dans lequel il analysera diverses substances des trois régnes de la Nature, &c. Ce Cours sera augmenté de nouvelles expériences sur les différentes espèces d'air. Il a commencé le Jeudi, 14 Novembre, à quatre heures de relevée, en son Laboratoire, rue du Beaune, & continuera à la même heure les Lundis, Mardis, Jeudis & Vendredis.

COURS DE PHYSIQUE.

LE sieur Brisson, de l'Académie Royale des Sciences; Maître de Physique & d'Histoire Naturelle des Enfans de France, & Professeur Royal de Physique Expérimentale au Collège Royal de Navarre, commencera le Lundi 2 Décembre 1776, à 11 heures du matin, son Cours de Physique Expérimentale, dans son

D É C E M B R E. 1776. 191
Cabinet de Machines, à l'ancien Hôtel,
de Conti, rue des Poulies. Les Person-
nes qui voudront suivre ce Cours, se fe-
ront inscrire chez lui.

*Cours théorique & pratique des Maladies
des Yeux.*

M. BECQUET, Membre du Collège &
de l'Académie Royale de Chirurgie,
ouvrira le Lundi 2 Décembre 1776, à
midi & demie, un Cours particulier de
Maladies des Yeux, qu'il continuera en
faveur des Elèves & des Amateurs, les
Lundi, Mardi, Jeudi & Vendredi. Il
exposera préliminairement la structure de
cet organe; traitera des Maladies qui
l'affectent, & fera en même temps con-
noître les moyens relatifs à leur guérison.
En sa demeure, rue de la Grande-Truan-
derie, même maison que celle de feu
Monsieur DESHAIS Gendron, son Oncle.



PRIX DES ARTS.

LA Société libre d'émulation pour l'encouragement des arts , métiers , inventions utiles , outre les trois prix qu'elle se propose de distribuer *sur la construction d'une voiture ou charriot le plus propre à transporter de gros fardeaux* , annonce qu'elle en distribuera deux autres dans son assemblée publique de la mi-carême prochain , *sur la meilleure manière de pourvoir au nétoyement des rues de Paris* , aux conditions qui seront indiquées dans un programme qu'elle va publier incessamment.

*VERS présentés à Monseigneur le Comte
DE SAINT-GERMAIN, à Fontaine-
bleau, le 27 Octobre 1776, sur l'anniver-
saire de son avènement au Ministère.*

OUI, je veux , devançant les fastes de l'histoire,
consacrer à jamais l'instant de ton retour.

C'est en ce lieu , c'est en ce jour

Que

D É C E M B R E. 1776. 193

Que , par un heureux choix & digne de sa gloire ,
Louis Seize appela Saint-Germain à sa Cour.
Saint-Germain ! que ce nom me cause d'âlégresse !
De quel noble transport il anime mes sens !

Muse , poursuis , que tes accens ,
Mille fois répétés avec la même ivresse ,
Portent dans tous les cœurs l'ardeur que je ressens.
Redis à l'Univers qu'en ce jour mémorable ,
L'équité , la valeur rentrèrent dans leurs droits ;

Que sous le plus jeune des Rois ,
Un vrai Sage , un Héros eut un destin semblable
A celui qu'éprouva Bélisaire autrefois.
En effet tout paroît servir ici d'emblème ;
C'est dans cette saison , consacrée à Bacchus ,

Que Saint-Germain , par ses vertus ,
Mérita les honneurs & la gloire suprême
D'être admis près d'un Roi digne du diadème.

*Par M. Darnault , Bas-Officier
Invalide.*



*VERS à M. le Chevalier DE JUILLY
DE THOMASSIN, ancien Baron,
Maréchal-des-Logis des Gardes-du-
Corps du Roi, & Membre de plusieurs
Académies, sur son Catinat.*

EN offrant aux Guerriers un modèle si beau,
T'allois de ton cœur un fidèle tableau;
Autant que Catinat l'on t'admire & l'on t'aime :
Pour bien peindre un Héros, il faut l'être soi-
même.

*Par M. de la Mothe Dubreuil, ancien
Colonel d'Infanterie.*

*VERS à Mademoiselle COLOMBE,
Actrice de la Comédie Italienne.*

HEUREUX qui, dans ses chants, pour charmer
notre oreille,
Ainsi que toi, Grétry, fait plaire, intéresser !
Trop heureux qui fait y verser
Ce prestige enchanteur qui touche ou qui réveille ;
Mais quand je vois Colombe avec tant d'agrément,

Avec tant d'ame & de noblesse,
 M'égayer, m'attendrir, passer rapidement
 Du badinage au sentiment,
 Et du plaisir à la tristesse,
 A vos talens, Grétry, j'applaudis tour-à-tour ;
 Mais en applaudissant, ma surprise se passe.
 Il est bien juste qu'une Grâce
 Nous rende tous les sens que t'a dictés l'Amour.

*A Versailles. Par M. C***.*

*VERS en forme de Rondeau pour Madame
 DUGAZON, ci-devant Mademoiselle
 le Fèvre, jeune Actrice & Cantatrice de
 la Comédie Italienne.*

VOTRE petit nez retroussé,
 Dugazon, vous sied à merveille ;
 Je me sens souvent empressé,
 Soit que je dorme ou que je veille,
 De songer au nez retroussé
 Qui vous sied toujours à merveille.
 Non, vous n'avez point de parcille
 Dans cet art vraiment enchanteur
 De vous emparer de l'oreille
 Et de l'ame du spectateur.

I ij

196 MERCURE DE FRANCE.

Je suis la vigilante abeille ,
Dugazon , vous êtes la fleur ,
Et dès que le jour me réveille ,
J'éprouve un besoin dans le cœur
D'aller sur sa bouche vermeille
Voler quelque douce faveur...
Je fais taire ici ma vielle ,
Qui vous chante , en mourant de peur
De vous donner un peu d'humeur
Par cette longue kyrielle ;
Et j'en termine la fadeur
En répétant ma ritounelle...
Votre petit nez retroussé ,
Dugazon , vous sied à merveille ;
Et je suis souvent empressé ,
Soit que je dorme ou que je veille ;
De songer au nez retroussé
Qui vous sied toujours à merveille.

*Par M. le Comte de L. T. au Palais,
Bourbon.*



INOCULATION.

*OBSERVATIONS sur les maladies de
Turquie, par M. Paris, Docteur en
Médecine de la Faculté de Montpellier.*

D'Arles, ce 6 Octobre 1776:

Monsieur,

L'insertion ou inoculation de la petite vérole étoit pratiquée dans les Villes de la Grèce, avant qu'elle fût connue en Angleterre & en France. Les Mémoires publiés sur cet article, les observations heureuses qu'ils contenoient, les succès constans de cette opération, déterminoient les vrais amis de l'humanité à la pratiquer. Malgré le zèle bien-faisant qui les animoit & les lumières qui les guidoient, ils eurent encore à lutter contre les préjugés, la jalousie & l'ignorance. On regarda le zèle comme une cruauté; cette opération, comme le fruit d'une imagination qui se laisse entraîner par l'idée du merveilleux. Bien loin de favoriser les progrès de cette nouvelle découverte, on s'éleva pour la condamner; on employa tous les ressorts imaginables pour proscrire l'inoculation. L'opiniâtreté se refusa à l'évidence des faits; inutilement quelques Ecrivains voulurent éclairer le Peuple, dissiper les nuages qui obscurcissoient la raison, déchirer le voile de l'incrédulité; notre Nation, malgré son amour pour la nouveauté,

se refusoit constamment à accepter le bienfait qu'on lui présentoit.

On pleuroit les victimes que la petite vérole avoit immolées; mais on continuoit à les sacrifier à l'idole de l'ignorance & de l'opiniâtreté; tandis que des Peuples, qui ne connoissoient pas même le nom de vertu, employoient journellement cette opération bienfaisante. Des mères barbares, guidées par des motifs honteux, arrachent leurs enfans des bras de la mort; & la tendresse la mieux caractérisée, se contentoit chez nous de gémir sur leurs cercueils. Quelle inconséquence! quelle obstination! Heureusement il a paru un Souverain jaloux de régner par la bienfaisance: il a encouragé ses Peuples par son exemple, se soumettant lui-même à cette opération avec confiance. Il a dissipé les ténèbres de l'erreur, affoibli la voix de l'incrédulité obstinée. Les Sujets encouragés par des succès aussi éclatans, ne craindront plus, en suivant l'exemple d'un Prince si chéri: la reconnaissance gravera dans le cœur des enfans le nom de notre auguste Monarque, le père de la patrie; ceux-ci le transmettront à la postérité sous la garde de la tendresse.

Heureusement les Médecins n'auront plus à lutter contre les préjugés; les mères de famille ne s'opposeront plus aux avantages que leurs enfans retireront de l'inoculation, & la fausse prudence ne se glorifiera plus de mettre des entraves à l'amour du bien public. Si cependant il se trouvoit encore quelqu'un qui ne fût point persuadé, après trente ou quarante années d'observations, dont aucune n'invalida l'inoculation; qu'il voyage dans les pays de la Grèce, qu'il examine par

lui-même les faits, qu'il soit le témoin des succès éclatans de l'inoculation, il ne pourra se refuser à l'évidence.

Que l'Anonyme qui a écrit contre l'inoculation dans un extrait d'un Ouvrage intitulé *le Guérisseur*, cesse ses plaisanteries & ses sarcasmes contre des Médecins amis de l'humanité; il ne sauroit persuader par ses raisonnemens, qu'il appelle démonstratifs; qu'il ne dise plus: « Je suis dans » la ferme persuasion que l'inoculation propage » tous les virus, qu'elle abrège & empoisonne » souvent la vie des Citoyens qui s'y soumettent, » & qu'elle nuit essentiellement à la population ».

On voit en Turquie des enfans inoculés sans crainte & sans préparation. Les femmes elles-mêmes font cette opération avec succès; les enfans continuent toujours à jouer dans les rues. La petite vérole bénigne paroît & parcourt les différens périodes, sans causer le moindre ravage. Elle ne laisse aucune victime languissante, mutilée, couverte de cicatrices, ou privée de la vue & de l'ouïe.

Je ne pense cependant pas que dans d'autres contrées on dût traiter la chose aussi légèrement. La vie simple & frugale des Grecs est un régime, notre vie ordinaire est un excès. Les Anglois avoient fait cette remarque judicieuse, & nous devons, dans la pratique, faire attention à la différence du climat; des mœurs & des alimens. C'est à cette erreur qu'on doit attribuer bien des accidens, qui ont fait mettre injustement sur le compte de l'art les fautes de l'Artiste.

Je n'écris rien de nouveau sur cette matière; les Savans ont assez prouvé les avantages &

200 MERCURE DE FRANCE.

nécessité de l'inoculation. On trouvera dans plusieurs Mémoires les détails qu'on peut désirer sur cette opération. Mon dessein est seulement de dissiper quelques craintes, s'il en reste encore, en assurant que l'inoculation est sans danger, & qu'elle est très-commune en Turquie.

En prenant des informations à Enos sur l'inoculation, j'appris qu'on inoculoit les enfans en perçant un bouton de petite vérole avec un petit morceau de bois pointu : ordinairement c'est avec une grosse épine, avec laquelle étant humectée de pus variolique, on perce l'enfant sain entre le pouce & le doigt index : on applique une légère compresse sur cette piquure & un léger bandage par dessus. Sans préparation antérieure, sans régime, la petite vérole paroît, parcourt heureusement ses différens périodes : les enfans jouent toujours dans la rue, & il est très-rare que sur cent il en périsse un. Les enfans au-dessous de l'âge de quatre ans, ne sortent point de la maison pendant les premiers périodes de la maladie, & c'est la seule précaution. Quelquefois on inocule 150 enfans par jour.

J'ai demandé s'il arrivoit quelquefois que quelques années après l'inoculation, la même personne eût une seconde fois la petite vérole ; on m'a répondu unanimement que jamais cette observation n'avoit eu lieu.

1° La petite vérole est un obstacle à la propagation du virus pestilentiel. La peste ne peut infecter ni une personne attaquée de la petite vérole, ni même ceux qui soignent le malade.

2°. Lorsque la petite vérole règne, la peste ne fait aucun ravage. S'il arrive un pestiféré dans le

temps d'une épidémie variolique, il est certain que la peste ne s'étend pas au-delà du quartier où ce pestiféré se loge.

3°. Si le pestiféré vient loger dans une maison où il se trouve des enfans attaqués de la petite vérole, la peste finit, & le venin pestilentiel disparoît sans infecter d'autres personnes.

4°. Dès que la peste a cessé dans ce pays, la petite vérole commence & fait pour lors de grands ravages: presque tous les enfans meurent s'ils ne sont pas inoculés.

5°. La petite vérole paroît régulièrement à Enos de sept en sept ans: cette époque est sûre, & les habitans ne sont jamais trompés dans ce calcul.

Le virus variolique est un obstacle à la propagation du virus pestilentiel. Le Médecin d'Enos m'a expliqué cela par l'odeur forte qui émane du virus variolique, & dont les miasmes pénètrent les habits des personnes qui soignent les enfans attaqués de la petite vérole.

Il faudroit connoître la nature des deux virus pour donner une explication satisfaisante sur ce phénomène que l'expérience ne permet pas de révoquer en doute; je me contente de détailler les faits & je ne suis point assez hardi pour en expliquer les causes. Je laisse ce travail à ces Génies rares, vastes & pénétrans qui connoissent les ressorts de la nature.

J'ai vu dans un Village près de Constantinople, des enfans inoculés au printemps, au nombre de 300: je suis retourné sur les lieux, j'ai examiné avec attention les sujets soumis à l'opération, j'en

ai suivi les succès, ils ont été journellement heureux : il n'est pas mort un enfant ; pas un n'a resté couché : ils ont tous passé les différens périodes de la maladie en jouant dans les rues ; & les parens, qui ne regardent cela dans le pays que comme une précaution, étoient surpris de voir ma sollicitude à m'informer des moindres détails ; ils ne pouvoient comprendre comment, en France, cette pratique n'étoit universellement reçue, d'après les ravages que la petite vérole fait partout

Ces observations me paroissent aussi lumineuses que précises : je termine cet article sur l'inoculation, parce que je pense que tout ce que je pourrois dire n'auroit pas un plus grand degré de conviction, après l'expérience des Anglois, l'autorité de Boherhaave, Hofman, Heister & autres. Je ne parlerai pas des heureux succès cités par Haller & Werlof. Les argumens invincibles & savans écrits des célèbres MM. Jurin, Kirpatrick, Burget, Tissot, Tronchin, Rutini, la Condamine, &c. suffisent pour démontrer les avantages de cette méthode.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens d'une considération distinguée, Monsieur,

Votre très-humble, &c.

PARIS, Med.

N. B. Nous avons fait usage de cette lettre avec d'autant plus de plaisir, qu'elle nous paroît contenir des observations nouvelles & très-utiles, principalement sur les maladies pestilentielles & épidémiques : nous engageons M. Paris de nous

communiquer ses autres recherches sur ces sortes de maladies ; nous rendrons hommage à son zèle, & nous nous empresserons de les publier pour le bien de l'humanité.

*LETTRE à l'Auteur du Mercure, sur
l'accident de M. J. J. Rousseau.*

Il y a quelques années, Monsieur, qu'un Citoyen honnête & sensible s'éleva, avec toute la force & le courage de la vertu, contre les maux causés par le grand nombre des voitures, l'imprudence & la barbarie de leurs conducteurs. Le dernier des hommes qui en est la victime, mérite sans doute ce vif intérêt ; & , pour le Philosophe, il n'est pas de circonstance plus intéressante de montrer ses talens, que de les consacrer à la défense de l'humanité, & à la faire respecter dans tous les cœurs : mais c'est sur tout lorsque des hommes de génie, qui l'éclairent par leurs ouvrages & qui l'honorent par leurs vertus, sont les victimes de l'étourderie de nos jeunes gens, que l'on doit s'élever avec force contre des abus aussi funestes.

Vous êtes sûrement instruit de l'accident arrivé à M. J. J. Rousseau ; votre ame honnête & sensible en a été à la fois attendrie & indignée. Ce Philosophe respectable venoit de goûter le plaisir de la promenade, qu'il a toujours aimé. Sur la route, un danois, qui précédoit une voiture, selon l'élégant usage, l'a renversé avec violence ;

La chute a été terrible, ses deux lèvres ont été fendues, la mâchoire supérieure presque brisée. A son âge, & avec ses infirmités, on doit craindre les suites. Quel usage plus outrageant pour les hommes, que de faire courir ainsi devant les voitures un gros chien, qui peut renverser les enfans, les vieillards, dont les chûtes sont toujours dangereuses! Faut-il les traiter comme des bêtes féroces?... A la vue d'un pareil mépris pour l'humanité, mon cœur se serre d'indignation.

J'ai vu, Monsieur, avec attendrissement, le rendre intérêt que ce Philosophe inspire. Que n'est-il le témoin? Il sentirait que s'il a à se plaindre des hommes, il est encore une foule de cœurs honnêtes & sensibles qui l'aiment, qui le respectent sans le connoître. Ah! je me trompe, n'a-t-il pas peint son ame dans tous ses écrits? Et qui pourroit ne pas le chérir, après les avoir lus? Comme il rend la vertu respectable! Tout, jusqu'aux moindres détails, s'anime sous son pinceau divin. On y reconnoît à chaque page l'homme de génie & le Philosophe sensible: ses erreurs mêmes portent l'empreinte d'une belle ame. Qu'ils sont vils à mes yeux ces calomniateurs qui, jaloux de la réputation de ce grand homme, ont voulu la flétrir, & qui le laissent à peine jouir, dans sa vieillesse, de l'innocent plaisir d'arranger des plantes dans un cinquième. C'est donc là l'asyle de l'ami de l'humanité! Mais ses malheurs ne font qu'ajouter à sa gloire; & si la Nation qu'il honore de sa présence, ne lui a pas élevé des monumens que la reconnaissance devoit à ses écrits & à ses vertus, tous les hommes honnêtes lui en élèvent dans leurs cœurs, que l'envie & la haine des méchans ne

pourront jamais détruire. Pardon, Monsieur, ma lettre devient longue; mais je n'ai pu résister au plaisir de rendre ce foible hommage à M. J. J. Rousseau, qui n'aura jamais d'autres ennemis que ceux de l'humanité & de la vertu.

LETTRE de M. de Voltaire à M. des Effarts, Avocat en Parlement.

Le vieux Malade, Monsieur, a qui vous aviez eu la bonté d'envoyer, il y a quelques mois, votre éloquent Mémoire*, étoit alors aux eaux, & il en est revenu plus malade encore. Son triste

* M. des Effarts a fait paroître cette année plusieurs Mémoires imprimés, qui ont eu un succès mérité. Nous avons rapporté, au commencement de l'année, une lettre que M. de Voltaire lui avoit écrite sur un Mémoire qu'il avoit fait pour un malheureux injustement accusé d'assassinat, & sur la cause des Calas, qu'il avoit rédigée dans le Journal des causes célèbres, dont il est un des Auteurs. Les Mémoires de M. des Effarts annoncent beaucoup de talent. Ils sont écrits avec intérêt & avec pureté. Les questions qu'il y traite ne sont point légèrement discutées. Il les approfondit, sans surcharger ses raisonnemens d'autorités, & sans cependant rien négliger qui soit utile à sa défense. Aussi ses Mémoires sont lus avec le même plaisir dans la partie historique, & dans celle où il discute les moyens de la cause.

érot ne lui a pas permis de vous remercier plutôt. Il vous fait son compliment sur le gain de votre procès. Il ne doute pas que votre sage éloquence, & votre attention à ne soutenir que de bonnes causes, ne vous fassent une grande réputation, & ne contribuent à la gloire d'un ordre aussi estimable que libre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

A Ferney, le 18 Octobre 1776.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

CARRÉ, Emailleur de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, ci-devant à Vermandon en Bourgogne, prévient les Amateurs des beaux Arts, qu'il demeure présentement à Paris chez monsieur Cheret, marchand de vin en gros, rue Regratière, isle St. Louis. Il travaille l'émail sans outils, sans moule, ni modèle, en relief, pour garnir plateau, cheminée, cabinet, encoignure; il fait

DÉCEMBRE. 1776. 207
des figures & des animaux de toute espèce pour les grottes, des fleurs & autres bijoux dans le même genre. Il se fera un vrai plaisir de travailler devant les personnes qui lui feront l'honneur de le venir voir. C'est un genre de travail qui lui est particulier, & qui est très-curieux.

I I.

Plume Économique.

Observations de MM. Arnoux & Compagnie, au sujet de la Plume économique annoncée, & qu'on trouve à la manufacture des mécaniques, rue des Juifs au Marais, à l'hôtel de Chiffreville.

Il a été dit dans le prospectus, que la seule attention qu'on doit avoir pour conserver la plume économique, étoit de l'essuyer sur-tout, mais avec du crêpe & autre matière semblable : on a oublié d'ajouter qu'il est utile de la tremper par fois dans l'eau, sur-tout si on fait usage d'encre forte, & lorsqu'on a manqué de l'essuyer, ou que la plume refuse de donner son encre à l'ordinaire.

Mrs. Arnoux & Compagnie, avoient

208 MERCURE DE FRANCE.

promis, dans le prospectus, de donner un billet de garantie à chaque particulier ; mais l'exécution de la promesse devenant très-difficile par la multitude des acquéreurs, ils font, une fois pour toutes, la promesse publique de garantir les plumes pendant trois ans, à condition toutefois qu'elles ne seront endommagées que par le travail de l'écriture.

Pour avoir des plumes de différentes grosseurs pour toutes sortes d'écritures, ronde, bâtarde, coulée, &c. on enverra, comme on l'a déjà annoncé, une plume ordinaire taillée à sa main, si mieux on n'aime venir à la manufacture en choisir une qui convienne ; mais par la suite lorsqu'on désirera en avoir d'autres de différentes grosseurs, on se contentera d'envoyer le numéro qu'on trouvera sur la plume dont on se sera déjà servi, avec une lettre indicative de la grosseur dont on la voudra : savoir, un A, pour marquer la grosse écriture ; un B, pour la demie grosse ; un C, pour celle d'au-dessous, & successivement un D, un E, ou une F, qui désigne la plus fine écriture, ce qui détermine six différentes grosseurs d'écriture par gradation.

On conseille de ne prêter sa plume pour écrire qu'à ceux qui auront le même numéro, parce qu'une différente position de la main peut la déranger. Ceux qui desireront en tirer des lignes, la tiendront à l'opposé de l'écriture.

On pourra se présenter à la manufacture tous les jours ouvrables, depuis huit heures du matin, jusqu'à une heure.

I I I.

Horlogerie.

La Reine d'Angleterre vient de faire présent à l'Université de Gottingue, d'une magnifique Pendule, imaginée par Mr. Villiams, & très-commode pour toutes sortes d'observations. Il y a quatre aiguilles sur le cadran; un petit marteau frappe les quarts de seconde. Lorsque la machine est en mouvement, il ne faut, si l'on veut arrêter les aiguilles l'une après l'autre, que presser avec le doigt un petit pignon; & si l'on desire de les arrêter toutes à la fois, il suffit de toucher le pignon qui correspond à la quatrième aiguille. La boîte, faite de bois de Mahagon, a quatre pieds

210 MERCURE DE FRANCE.

de haut , & est assujettie par des vis, tellement disposées, qu'on peut la placer où l'on veut , sans craindre que la Pendule penche d'aucun côté. Il y a sur le devant une glace , au travers de laquelle on voit une partie du mécanisme & du mouvement de cette curieuse pièce d'horlogerie.

I V.

Le sieur Dubois , Maître Relieur & Doreur de livres , possède le secret de laver & dégraisser les livres ; de blanchir le papier roux. Il vend aussi une eau pour enlever les taches d'encre , sans altérer le papier , ni l'impression. Il blanchit aussi les estampes , & généralement tout ce qui est en papier.

Les personnes qui voudront éprouver son secret , pourront s'adresser chez lui , rue des Amandiers , la quatrième boutique à droite , en entrant par la rue des Sept-Voies. Il n'avance rien qu'il ne puisse exécuter à la satisfaction du public.

V.

Le sieur François Pierre Hausler , fils

d'un Relieur de Strasbourg, a inventé de nouvelles pompes pour les incendies, qui ont, sur les anciennes, les avantages suivans. 1°. Trois hommes suffisent pour les conduire à l'endroit où elles sont nécessaires. 2°. On peut les employer dès l'instant de leur arrivée sans les ôter de leurs affuts. 3°. Quoiqu'elles soient moins volumineuses que celles dont on s'est servi jusqu'à présent, elles produisent beaucoup plus d'effet, parce qu'elles lancent avec plus de force, par deux conduits différens, une plus grande quantité d'eau. 4°. Elles n'exigent point de porteur d'eau, pourvu qu'elles soient placées près d'un puit, d'une rivière ou d'un ruisseau : alors elles se remplissent d'elles-mêmes, au moyen d'un tuyau aspirant. 5°. Si les circonstances ne permettoient pas de profiter de cet avantage, on pourroit y suppléer par une cave ou autre grand vaisseau rempli d'eau, placé à la distance de quarante à cinquante pas, avec lequel le tuyau aspirant communiqueroit. 6°. Supposé que le tuyau se trouvât bouché accidentellement par des ordures, il suffiroit d'y verser de l'eau pour faire jouer la pompe. Le sieur Hausler a aussi imaginé,

212 MERCURE DE FRANCE.

afin d'éteindre les incendies dans des rues étroites ou dans des appartemens , de petites pompes de dix à douze pouces en quarré sur dix-huit pouces de hauteur , qu'un seul homme peut aisément porter , & qui produisent autant d'effet que les plus grandes machines du même genre connues jusqu'ici.

V I.

Industrie.

Le sieur Hémon , Sculpteur & Menuisier à Avalon en Bourgogne , a inventé une petite voiture simple , légère , qui n'a dans son mécanisme , ni poids , ni ressorts , ni denticules , ni bascule , & qu'un enfant qui s'y place , peut mettre en mouvement sans la moindre gêne , & sans le secours d'aucun animal. Sur un sol uni , elle va une fois plus vite qu'un homme à pied , & au pas de ce dernier , si le terrain est montueux. Au moindre vent favorable , le conducteur peut déployer une voile attachée à cette voiture , & dans ce cas , elle fait une lieue de Paris en un quart d'heure.

VII.

Moyen de rendre plus forte & de meilleure qualité les fils, cordes & toiles grossières.

Ce moyen consiste à tremper dans la lessive de mottes de tan les fils, filets, ficelles, cordes & toiles grossières : elles en deviennent infiniment meilleures & plus durables. La raison en est simple ; les toiles de chanvre & de lin contiennent beaucoup de gomme, de résine, de particules inflammables, & par conséquent beaucoup de principes de corruption. Or, il est incontestable que la principale propriété de la lessive de tan, est de dissiper, en pénétrant la toile, ces matières inflammables, & ces principes de corruption. Il faut laisser tremper la toile pendant huit ou dix jours, alors elle devient brune : on la retire, & de temps en temps on réitère cette opération, à mesure que l'on voit la toile blanchir. On en use de même pour le fil, qui devient très-fort.

V I I I.

Le sieur Pavier, de Montpellier, a trouvé une manière de préparer le bled qu'on destine à être semé, par laquelle, en semant moins, on en recueille beaucoup plus qu'à l'ordinaire. On écrit de Montpellier, qu'en 1774 il pria un de ses amis de semer dans un champ une certaine quantité de bled qu'il avoit ainsi préparé, & que la récolte de ce bled donna cinquante fois la même mesure; l'année dernière, deux septiers de bled préparé de même, en ont produit vingt six. Les frais de la préparation du grain ne reviennent qu'à 12 sols le septier, & un seul homme en peut préparer quatre-vingt par jour. Si après l'avoir préparé on ne vouloit pas le semer, on peut s'en servir comme de tout autre, après l'avoir lavé & fait sécher. Pour ôter toute idée de charlatanerie, le sieur Pavier offre d'en donner *gratis* à ceux qui lui en demanderont.



TRAIT DE GÉNÉROSITÉ.

DANS les guerres de l'Angleterre avec les anciens peuples de l'Amérique, le célèbre Penn, confirmé par Charles II dans la propriété de la partie de l'Amérique Septentrionale, appelée de son nom, *Pensylvanie*, fit prisonnière une jeune Américaine d'une grande beauté, qui avoit promis sa foi à un jeune guerrier de sa Nation. Ce dernier ne fut pas plutôt instruit du malheur de son amante, qu'affrontant tous les dangers, il courut se précipiter dans ses bras. Après une scène muette de pleurs & de soupirs, ils résolurent, puisque le destin leur ôtoit l'espoir de vivre ensemble en liberté, de partager au moins les horreurs de la servitude. L'aspect de deux infortunés, embrassant les genoux de Penn, & lui demandant des fers, fit verser des larmes à ce vainqueur humain & généreux: *Ah! mes enfans*, leur dit-il, *c'est assez que vous portiez les chaînes de l'amour; je ne vous ferai jamais porter celles de l'esclavage. Levez-vous; vous êtes libres, Penn*

ne vous impose d'autre loi, que de vous aimer toujours. Ces amans, pénétrés de reconnoissance, ne voulurent jamais se séparer de celui qu'ils appeloient leur père; & se trouvèrent heureux de vivre sous les Loix d'une nation qui usoit si noblement de la victoire.

B I E N F A I S A N C E.

I.

LE Duc de Charost, Pair de France, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Lieutenant-Général pour Sa Majesté, des Provinces de Picardie & de Boulonnois, Gouverneur des Ville & Citadelle de Calais & du Pays reconquis, sensible aux dommages qu'a causés dans ces Pays l'épizootie, renouvelée plusieurs fois depuis trois ans; persuadé que la connoissance des caractères de cette maladie des bestiaux & de toutes ses circonstances, pourroit conduire à trouver le moyen d'en éloigner ou d'en prévenir le retour; voulant sur-tout seconder les vues bienfaisantes que Sa Majesté s'est proposées par l'établissement

blissement de la Société & Correspondance Royale de Médecine, a résolu de faire à ses dépens distribuer une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. au Mémoire qui sera jugé avoir déterminé le mieux, par une description exacte des symptômes, à quel genre de maladie on doit rapporter l'épizootie de 1774, 75 & 76 dans la Flandre, l'Andresis, le Calaisis, le Boulonnois & l'Artois; en quoi cette maladie diffère de celles de ce genre qui ont régné depuis dix ans; quelle a pu en être la source & par quelle voie elle s'est communiquée; s'il y a des faits constatés qui prouvent que l'air ait contribué à sa propagation, & quels sont les moyens curatifs qui auroient le plus de succès. Les Mémoires seront adressés francs de port à M. Vicq d'Azyr, premier Correspondant de la Société Royale de Médecine, rue du Sépulchre, avant le 1 Septembre 1777, dans les formes usitées pour les Prix des Académies. La distribution du Prix se fera dans la séance que la Société Royale de Médecine tiendra le premier Mardi après la Saint Martin 1777.

I L.

Le sieur d'Escures, Juge Royal de Gon-
K

218 MERCURE DE FRANCE.

raud en Agénois, écrit qu'un Bienfaiteur qui reste inconnu, a fondé entre les mains de la Dame d'Escures, Supérieure des Dames de la Charité, une espèce de loterie au profit de cinq pauvres filles reconnues pour être les plus vertueuses. Le fonds est annuellement de 300 liv., distribuées en cinq lots, l'un de 100, & les autres de 50 liv. Le premier tirage de cette loterie pieuse s'est fait le jour de la Toussaint après Vêpres, dans la maison du Juge Royal ci-dessus, en présence de la Supérieure, de l'Assistante, de deux Dames de la Charité, & pardevant le sieur Campmas, Notaire Royal, qui en a rédigé l'acte, sous les yeux des Habitans les plus distingués de la Ville, empressés de rendre hommage à la pauvreté & à la vertu. En nommant ici ces cinq filles honnêtes & pauvres auxquelles les lots sont échus, on ajouteroit aux prix que leur sagesse a mérité. Le lot de 100 liv. est échu à la nommée Dubos, les quatre autres de 50 liv. aux nommées Pinasseau, Thomas, Doumax & Marc.

I I I.

Un Marchand de la Ville de Warasdin, en Hongrie, ayant perdu par un incendie

toutes ses marchandises & ses papiers, & n'ayant pu obtenir de sa famille aucun secours pour lui aider à relever son commerce, se déterminâ à aller chez un correspondant qu'il avoit à Agria, Ville voisine, pour lui demander du travail dans ses Manufactures; mais quelle fut sa surprise en le rencontrant à peu de distance de la Ville encore fumante ! Ils s'embrassèrent les larmes aux yeux. *Je t'apporte, dit le généreux Marchand, la quittance de ce que tu me dois : voilà cinq-cent ducats, prends & dispose de mon magasin. Tu étois un honnête homme, le feu n'a pas brûlé cet effet, c'est mon gage, & je n'en veux pas d'autre.*

I V.

Par un acte passé à Nîmes, le 23 Mai dernier, M. Jean-Louis de la Cointe de Marcillac, Ecuyer, Seigneur Haut-Justicier de Marcillac & de la Costille, ancien Capitaine de Cavalerie & Gentilhomme de Monseigneur le Prince de Conti, a renoncé en faveur de ses Vassaux, & dans la vue de seconder les vues bienfaisantes du Roi, à l'égard des pauvres agriculteurs, à tous droits de

K ij

centives, rentes Seigneuriales, droits de lods & autres droits onéreux, de quelque nature qu'ils puissent être.

A N E C D O T E S.

I.

UN Abbé appelé *Mouton*, fit assigner différentes personnes pour reconnoître les redevances dûes à son Abbaye. Un Villageois vint le trouver, & lui demanda pour quoi il en agissoit ainsi : *C'est*, dit l'Abbé, *pour me défendre du loup*. Cette réponse offensa le Paysan, qui repartit : *Plût à Dieu que le loup vous eût mangé étant agneau, & que vous ne fussiez jamais venu mouton dans notre pays*.

· I I.

On a beaucoup écrit pour faire voir les maux que produit l'esprit de persécution; mais tous les traités publiés pour recommander la tolérance, ne lui sont peut être pas si favorable que cette réponse attribuée à un Monarque du

Nord. Ce Prince avoit souvent vu ses Villes peuplées, ses Manufactures perfectionnées, ses armées fortifiées par une foule de Sujets persécutés. Un jour que l'Ambassadeur d'un Roi Catholique lui demandoit en quoi son Maître pourroit l'obliger? *Encore une petite persécution*, lui dit ce Prince.

I I I.

Deux cavaliers Anglois, qui servoient dans le même escadron, & étoient amis inséparables, devoient passer une rivière; l'un deux se mit dans un bateau avec plusieurs autres, pendant que son camarade attendoit sur l'autre bord, avec le reste de la troupe, le retour de ce même bateau : bien-tôt après on entendit quelque bruit causé par un cheval, qui venoit de sauter dans l'eau avec son cavalier; aussi-tôt celui des deux amis qui se trouvoit à terre, cria à haute voix : « Ho- » la, ho! qui s'est noyé? — Votre ami » Henri Tompson, » lui répondit-on sur le champ; à quoi il répliqua de sang froid & fort gravement : *Ah! le pauvre diable, il avoit un cheval bien fougueux.*

A V I S.

I.

L'Ekmeccq, ou Pâte orientale de propreté.

La moindre des secrets propres à conserver la beauté ou à lui porter un nouvel éclat, nous paroît digne d'être distingué parmi les recettes présentées aux Dames. Celui que nous leur offrons est dans les harems des Orientaux & des Levantins, très-recherché des femmes, sinon plus belles que les nôtres, au moins également jalouses de l'éclat de leurs attraits ; la composition que nous leur avons annoncé déjà les années précédentes s'appelle Guzettik ou Ekmeccq, nom arabe qui lui vient de l'usage que la propreté en fait au serail & dans toute l'Asie : elle est fort au-dessus de la pâte d'amande destinée seulement à se laver les mains ; le reste du corps méritoit bien l'attention du beau sexe, & par conséquent des artisans du luxe. Ce n'est point assez de se nettoyer. Blanchir, adoucir, raffermir les chairs & parfumer la peau, sont des soins importants qu'il seroit souvent dangereux de négliger, s'il est vrai qu'en quelque sorte ils puissent relever des charmes séduisans que la nature donne avant l'art à cette moitié chérie de l'espèce humaine, L'Ekmeccq a toutes les propriétés les plus désirées : il suffit, pour s'en frotter, de l'avoir fait tremper un instant dans l'eau, laquelle sert

ensuite à se laver : lorsqu'elle est tiède, l'effet en devient plus prompt.

C'est le sieur Fagonde, Marchand de Parfums, qui la débite seul. Il demeure rue Saint Denis, près la rue des Lombards, à la Toilette ; tout ce qui s'achette ailleurs est absolument contrefait. Les pains valent 24 sols pièce. Ils ont une odeur très-agréable & qui s'évapore peu ; mais pour la conserver toujours, il faut les ferrer dans un petit coffret doublé d'étain qui se trouve aussi chez le même Marchand. Un pain dure trois mois, si l'on n'en fait usage que pour les mains ; & le pain & le coffre ne coûtent ensemble que 48 sols. Des personnes dignes de foi, qui avoient le teint échauffé & plein de boutons, après s'être servis de divers pommades indiquées & sans succès, ont fait usage de cette pâte, en en faisant fondre dans de l'eau de rivière, jusqu'à ce que l'eau soit un peu épaisse, & s'en sont humecté le visage tous les soirs : cela a produit le meilleur effet, & a supprimé entièrement les boutons.

I I.

Plans en relief.

Le sieur de Préville, Ingénieur-Géographe, & ancien Officier, rue des Fossés Saint Jacques, Maison de Madame Villermont, est successeur de feu M. Baldugny dans l'exécution de toutes sortes de plans en relief, ayant eu l'honneur de travailler avec lui pour MM. le Marquis de Damas, Duc d'Estillac de Liancourt, le Comte de la Rochefoucault, le Marquis de Surgere, & autres Seigneurs.

K iv

I I I.

Chocolas.

Le sieur Roussel, Marchand Epicier, dans l'Abbaye St Germain des Prés, en entrant par la rue Sainte Marguerite, attenant à la Fontaine; considérant que l'usage du chocolat devient ordinaire, tant pour la santé que pour l'agrément; assuré d'ailleurs de la bonté de sa fabrique, par les témoignages & les applaudissemens de plusieurs personnes de distinction & de goût, qui lui ont conseillé de le faire connoître. il donne avis au Public qu'en qualité de Citoyen qui veut être utile à ses Compatriotes, & pour éviter toute surprise, il fait mettre sur chaque pain de chocolat sortant de sa fabrique, l'empreinte de son nom & sa demeure.

Le prix du chocolat de santé de la meilleure qualité, est de 3 livres; avec une demie vanille, 3 livres; celui à une vanille, 4 livres; & 5 liv. pour celui qui est à deux vanilles.

Tant pour la facilité que pour l'avantage des personnes de Province, le sieur Roussel prévient qu'il fera tous les envois aux mêmes prix ci dessus, francs de port, pourvu qu'on lui fasse remettre les fonds & que l'envoi soit de douze livres au moins, avec l'adresse exacte de la destination.

Le sieur Roussel annonce qu'il vend aussi en liqueur la véritable crème royale de fleur d'orange, à 4 l. la bouteille.

I V.

Le Trésor de la Bouche.

Le sieur P. Bocquillon, Marchand Gantier-Parfumeur à Paris, à la Providence, rue St Antoine, entre l'Eglise de St Louis de MM. de Sainte Catherine & la rue Percée, vis à-vis celle des Ballets, annonce au Public qu'il a été reçu & approuvé à la Commission Royale de Médecine, le 11 Octobre 1773, pour une liqueur nommée le *trésor de la bouche*, dont il est le seul compositeur. Ses admirables vertus la font préférer, en lui établissant une très grande réputation. La propriété de sa liqueur est de guérir tous les maux de dents quelque violens qu'ils puissent être, de purger de tout venin, chancre, abcès & ulcères, enfin de préserver la bouche de tout ce qui peut contribuer à gâter les dents; elle les conserve même quoique gâtées. Cette liqueur a un goût très-agréable. L'Auteur a des bouteilles à 10l. 5l. 3l. & 1l 4l. Il donne la manière de s'en servir, signée & paraphée de sa main; il met son nom de baptême & de famille sur l'étiquette des bouteilles, ainsi que sur le bouchon, marqué de son cachet, & un tableau au dessus de la porte, pour ne pas se tromper. Il vend aussi le véritable tafferis d'Angleterre, propre pour les coupures & brûlures, approuvé par MM. de la Commission de Médecine, le 31 Juillet 1773. L'Auteur prie de lui affranchir le port des lettres.



K v

NOUVELLES POLITIQUES.

D'Oran, le 24. Septembre 1776.

ON dit ici publiquement que l'armée de l'Empereur de Maroc doit paroître dans le voisinage de cette place, quoique les Maures qui viennent du camp n'en fassent aucune mention. Dans ce cas, le Commandant a ordre, dit-on, de la faire tenir hors de la portée du canon, & à cela près, de lui faire donner en tous genres les secours dont elle pourroit avoir besoin.

De Warsovie, le 19 Octobre 1776.

Par un discours du Roi aux Etats, imprimé & traduit en françois, il paroît que l'intention de Sa Majesté est d'assimiler la nouvelle forme de Gouvernement à celle de l'administration d'Angleterre. Il y est dit que le Roi de la Grande-Bretagne jouissoit d'une prérogative encore plus étendue que la sienne, & que cependant la liberté du Peuple Anglois ne faisoit pas d'être aussi grande qu'elle pouvoit l'être.

Une partie des Troupes Russes qui se trouvoit encore ici, s'est retirée, & le reste doit bientôt les suivre pour être réparti en Ukraine, dans la Grande-Pologne & en Lithuanie, où l'on juge leur présence nécessaire pour maintenir la tranquillité & appuyer le nouveau Gouvernement.

DÉCEMBRE, 1776. 217

De Stockholm, le 11 Octobre 1776.

Il seroit difficile de peindre le frémissement patriotique qu'ont éprouvé tous les Citoyens, en apprenant que la voiture de Sa Majesté, qui revenoit de Carlserone, avoit versé entre Norkoping & Gripsholm, à côté d'un précipice, & n'avoit été retenue que par un pin qui se trouvoit sur la pente de la colline, sans lequel les jours de ce Prince chéri de ses Sujets, toucheroient immanquablement à leur terme.

De Lisbonne, le 15 Octobre 1776.

Quoiqu'il y ait trois frégates Angloises qui croisent dans ces parages, un nouveau Corsaire Anglo Américain, armé de huit canons & de soixante-douze hommes d'équipage, vient de prendre ces jours derniers, à la hauteur du Cap la Roque, un vaisseau Anglois venant de Londres, chargé de riz & de farine, & destiné pour cette capitale. Cet événement a fait monter les assurances à 12 pour 100.

De Gènes, le 7 Octobre 1776.

On apprend que la Cour de Naples, instruite que plusieurs barbaresques courroient les mers de Sicile, a fait partir un armement pour croiser contre-eux, & que la Religion de Malte a envoyé pour le même objet un vaisseau de guerre & quatre galiotes.

Un bâtiment venant du Levant a rapporté que

K vj

228 MERCURE DE FRANCE.

la Régence de Tripoly faisoit préparer deux chebecs & deux galiotes pour aller en course.

De Rome, le 23 Octobre 1776.

On travaille avec la plus grande activité à la construction de la nouvelle sacristie que le Pape fait faire à l'Eglise de Saint-Pierre. Lorsque cet édifice sera terminé, on dit qu'on ouvrira une rue qui aboutira à une des portes de la ville, qui sera nommée alors la Porte de Saint-Pierre.

De Londres, le 1 Novembre 1776.

En conséquence d'une proclamation de Sa Majesté du 26 octobre, qui promettoit une gratification à ceux qui voudroient, en qualité de matelots, prendre parti à bord des vaisseaux du Roi, on avoit ouvert, dans tous les ports des trois Royaumes, des maisons de rendez-vous pour la réception de ces Mariniers de bonne volonté; cette proclamation paroïssoit devoir rassurer contre tout moyen de coaction, lorsque deux jours après il partit des Bureaux de l'Amirauté des ordres de forcer à ce service ceux des Citoyens qui y sembleroient propres, & sur-tout les matelots de la marine marchande.

Ces ordres, que la nécessité d'accélérer l'armement de plusieurs vaisseaux a fait signer au lord Sandwich, qui s'est long-temps défendu de recourir à ces moyens de rigueur, ont causé des désordres dans plusieurs endroits.

Le Bureau de l'Amirauté a reçu une lettre du Lord Howe, imprimée dans la gazette extraor-

dinaire de la Cour. Cette lettre donne les détails de ce qu'ont fait les forces de mer pour concourir à la prise de possession de New-Yorck par les Troupes de Sa Majesté.

Les levées pour la flotte d'observation qui a occasionné la presse, se continuent avec beaucoup d'ardeur, & ce moyen de rigueur, devenu nécessaire, a déjà procuré, à ce qu'on dit, plus de sept mille hommes; mais malheureusement jusqu'à ce qu'ils puissent être répartis sur les différens vaisseaux, un nombre de ces hommes pressés est retenu à fond de cale du *Conquestadore*, & l'on craint qu'ils n'y contractent des maladies qui puissent arriérer les services auxquels on les destine. Les expériences qu'on a déjà faites d'un pareil inconvénient, n'ont encore suggéré aucun moyen d'empêcher que l'Etat n'ait ainsi fait violence à des hommes en pure perte.

La proclamation qu'ont fait publier le 19 Septembre dans l'île de New-Yorck le Général Howe & le Lord son frere, en qualité de Commissaires, est aujourd'hui dans la Chambre des Communes le sujet des débats les plus graves. On s'y plaint de ce qu'elle n'a pas été imprimée dans la Gazette extraordinaire publiée à l'occasion de la prise de New-Yorck. Le Lord Jean Cavendish, appuyé du sieur Fox, a demandé hautement que la Chambre nommât un comité pour délibérer sur la révision de tous les actes du Parlement dont les Américains croient avoir droit de se plaindre, & pour se conformer en cela aux assurances que venoit de leur donner la proclamation dont il s'agit; mais cet avis a été rejeté par cent neuf voix contre quarante-sept.

Françoise le Jeudi 21
 rôle de Crispin *des F*
 a joué successivement
Prodigue, Charlot du
 bin dans *la Surprise*
 dans *Amphitryon*, deux
de son Maître, le *Médecin*
pin Médecin, le *Valet*
bonnes fortunes, deux fois
Galant Coureur. Il doit
 Théâtre de la Cour. Ce
 talent formé, un jeu raiso
 d'intelligence, de finesse
 est bon Comédien, sans é
 plaisant sans être outré.
 qu'il soit fixé dans la Capit
 les plaisirs des Amateurs
 de la bonne Comédie.

COMÉDIE ITALIENNE

LES Comédiens Italiens p
 ques nouveautés; en atten
 toujours, avec beaucoup
 anciennes Pièces.

galement prié le

répandu en An-
tion des Provin-
que. Le Contre-
avoir mis à la
Peseoir sur Mo-
querte.

mais une assemblée
les prix de l'an-
tiens, pour cha-
daille d'or de 25
spécis des émigra-
les plus reculés,
influence sur les
fera une descrip-
ons dans les Pays-
ers, eters relatifs à
e, à quoi on join-
E en prévenir les
Les Mémoires se-
prochain.

Novembre 1776.

so l'honneur d'offrir
er, les prémices de sa
lie à Paris sur la ri-
du Conseil d'Etat du
nt les diverses qua-
il a présenté à Sa
gogne, tant en cou-
nt la toison, & qui
e, qu'en autres cou-

Des nouvelles récentes, apportées à Douve par le vaisseau *la Bonne-Espérance*, disent que les Troupes du Roi avoient passé les lacs avant qu'il eut quitté la rade de Québec; & dans ce cas les Américains doivent se trouver actuellement dans la position la plus critique, puisqu'ils voyent descendre du Nord de nouveaux ennemis qui viennent les repousser vers ceux qui les ont resserrés au Pont du Roi, après leur avoir fait évacuer New-Yorck. La suspension des opérations du Général Howe pourroit encore appuyer ces bruits, qui se répandent du passage des lacs par le Général Burgoyne; mais comment ignore-t-on encore tous les détails de ce passage à travers la flotte nombreuse des Américains, qui avoient fait de si grandes dispositions pour s'y opposer?

Le nouveau Lord-Maire a donné des ordres aux Maréchaux de la Cité d'en parcourir, avec leur Troupe, tous les lieux de débauche & de publicité, de s'emparer des gens qui les fréquentent, de les lui amener, afin qu'il les interroge; & qu'il oblige tous ceux qui ne pourront lui rendre un bon compte de leur conduite, à servir dans les vaisseaux du Roi. Ce Magistrat est dans l'opinion que, par cet expédient, il suppléera à la presse, dont il a résolu d'empêcher tous les excès dans le ressort de sa Jurisdiction.

De la Haye, le 25 Octobre 1776.

La République arme actuellement plusieurs vaisseaux de guerre, dont le Starhouder, Amiral-Général, a été prié de nommer sans délai les Capitaines. Cet armement actuel doit être suivi d'un autre, qui sera prêt de bonne heure l'année pro-

chaine, & dont les Etats ont également prié le Prince de nommer les Chefs.

C'est sans fondement qu'on a répandu en Angleterre le bruit d'une réconciliation des Provinces-Unies avec le Roi de Maroc. Le Contre-Amiral Hollandois Pichot doit avoir mis à la voile du port de Gibraltar, pour croiser sur Mogador avec quatre vaisseaux de guerre.

L'Académie de Bruxelles, dans une assemblée du 14 Octobre, a proposé pour les prix de l'année prochaine, deux sujets différens, pour chacun desquels elle destine une médaille d'or de 25 ducats. Le premier doit être un précis des émigrations des Belges, depuis les temps les plus reculés, jusqu'aux Croisades, & de leur influence sur les mœurs de la Nation. Le second sera une description de la température des saisons dans les Pays-Bas, avec l'indication de leurs effets relatifs à l'économie animale & végétale, à quoi on joindra les moyens jugés propres à en prévenir les suites, qui seroient fâcheuses. Les Mémoires seront envoyés avant le 16 Juin prochain.

De Fontainebleau, le 6 Novembre 1776.

Le sieur Etienne Cayrol a eu l'honneur d'offrir au Roi, le 29 du mois dernier, les prémices de la Manufacture de draps, établie à Paris sur la rivière des Gobelins, par Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 12 Sept. 1775: Parmi les diverses qualités qu'il y fait fabriquer, il a présenté à Sa Majesté plusieurs draps de vigogne, tant en couleur du quadrupède qui fournit la toison, & qui donne son nom à cette étoffe, qu'en autres cou-

232 MERCURE DE FRANCE.

leurs. Sa Majesté a honoré l'Artiste de son suffrage & des marques de sa satisfaction.

Le Baron de Blome, Envoyé extraordinaire de Danemarck, a eu l'honneur d'offrir au Roi les gerfaux d'Islande, présent que le Roi de Danemarck est dans l'usage d'envoyer tous les ans à Sa Majesté. Ces oiseaux ont été reçus par le Marquis d'Entragues, grand Fauconnier de France en survivance du Duc de la Valliere, & par le Marquis de Forget, capitaine du vol du cabinet.

P R É S E N T A T I O N .

Le 31 octobre, le comte Duchaffault, chef d'escadre, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le sieur de Sartine, ministre & secrétaire d'état au département de la marine, & de prendre congé de S. M. pour se rendre à Brest le 7, & prendre le commandement de l'escadre qu'on y arme.

Le 7 novembre, le comte de Flavigny, ministre plénipotentiaire du Roi près l'Infant duc de Parme, de retour ici par congé, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

La comtesse de Coigny ayant obtenu sa retraite de la place de dame de compagnie de Madame Victoire de France, la vicomtesse de Bernis a eu l'honneur d'être présentée au Roi par cette Princesse, en qualité de dame pour l'accompagner.

N O M I N A T I O N S.

Le 14 du mois de septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, l'Impératrice Reine conféra les marques de la Croix étoilée à plusieurs Dames de qualité, dont trois Françaises, qui sont la comtesse Marie Gabrielle de Fuligny-Rochechouart, née comtesse de Pons Prasin; la marquise Marie Anne de Cleimont-Tonnerre, née comtesse de Lanthilhac; & la comtesse douairière Charlotte de Montlezun, née comtesse de Montrichier.

Le 28 octobre, l'évêque de Saint-Papoul prêta, pendant la messe du Roi, serment de fidélité entre les mains de Sa Majesté.

Sa Majesté vient de nommer le sieur Dumont de Valdagou, chirurgien renoueur de ses camps & armées, & lui accorde, par le même brevet, le titre de démonstrateur à Paris, en cette qualité, pour y faire des élèves dans son art.

Le 5 novembre, le prince de Montbarrey a prêté serment entre les mains du Roi, pour la charge du secrétaire d'état au département de la guerre, en survivance.

Le Roi a nommé, le 9 du même mois, chefs d'escadre en remplacement, les sieurs de la Prévalaye, Gutchen, de Sade, commandeur Delnos, la Touche-Treville, de Lacarry, des Hayes de Cry, Faucher, d'Isle Beauchaine, le chevalier du Dresnay des Roches, le chevalier de Forbin, le chevalier de Forbin d'Oppede, le chevalier de

Fabry, le vicomte de Rochechouart & le chevalier d'Artac de Ternay.

Sa Majesté a de plus nommé le sieur de la Porte, ci devant ordonnateur à Bordeaux, à l'intendance de Brest, & le sieur Prevost de la Croix, également ordonnateur à l'Orient, à l'intendance de Toulon.

Le Roi a accordé les entrées de sa chambre au marquis de Sainte-Hermine, gentilhomme d'honneur de Monseigneur le comte d'Artois, premier écuyer de ce prince, en survivance, & colonel en second du régiment d'Artois dragons.

Le Roi vient d'accorder l'Evêché de Bayeux, vacant par la démission du sieur de Rochechouart, à l'évêque de Cahors, & celui de Cahors à l'abbé de Nicolai, vicaire-général de Bayeux.

Le Roi a accordé l'abbaye de St Julien d'Auxerre, ordre de St Benoît, à la dame de Galard de Beaur, prieure des Bénédictines de Boran, diocèse de Beauvais; celle de la Joie, ordre de Cîteaux, diocèse de Vannes, à la dame de la Bourdonnoye, abbesse de Saint-Sulpice, diocèse de Rennes; celle de Saint-Sulpice, ordre de Saint-Benoît, diocèse de Rennes, à la dame de Verdier, abbesse de Notre-Dame de la Joie, diocèse de Vannes.

M A R I A G E S.

Le 3 novembre, Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du mar-

quis de Crevecoeur, fils du prince de Maceran, ambassadeur du Roi d'Espagne près le Roi d'Angleterre, avec demoiselle de Béchune de Pologne.

M O R T S.

César-François de Guines Moreton, marquis de Chabillant, maréchal des camps & armées du Roi, est mort le 27 septembre dernier, à Montelimard en Dauphiné, dans la 76^e année de son âge.

Marie - Renée - Henriette de Saint - Germain, veuve de Claude - René Robin de la Tremblaye, marquis d'Aligny, est morte à Paris le 18 novembre, âgée de 52 ans.

Claude Green de Saint-Marceau, vicomte du Verdier, est mort en son château du Verdier, en Limousin, le 2 novembre, âgé de 76 ans.

Claude Boucher, prêtre, doyen des conseillers-clercs du Parlement de Paris, chantre en dignité de l'église collégiale & paroissiale de St Honoré, est mort en sa maison, le 13 novembre, âgé de 88 ans.

Amédée - Claude - Guillaume - Rosalie Testu, marquis de Balincourt, capitaine au régiment d'Artois, dragon, est mort le 9 du même mois, à Nancy, dans la 24^e année de son âge.

Marguerite-Françoise Megret d'Etigny, marquise de Crevolle, est morte à Paris le 18, âgée de 31 ans.

LOTÉRIE.

Les cinq tirages de la loterie royale de France ont été exécutés publiquement dans la grand-salle de la Compagnie des Indes, en présence du Lieutenant-Général de Police, le 31 octobre, conformément à l'arrêt du Conseil du 30 juin dernier. Les nombres sortis de la roue de fortune sont les extraits suivans, pour le premier tirage, qui est celui des lots: 54, 65, 20, 89, 90. *Second tirage de la première classe des primes*: 4, 20, 72, 44, 85. *Troisième tirage de la seconde classe des primes*: 77, 7, 45, 90, 3. *Quatrième tirage de la troisième classe des primes*: 64, 73, 18, 37, 31. *Cinquième & dernier tirage de la quatrième classe des primes*: 89, 31, 90, 79, 20.

La même Loterie s'est tirée le 16 novembre. Les numéros sortis au tirage des lots sont 77, 83, 32, 41, 44: au tirage de la première classe des primes: 62, 29, 8, 52, 57: à celui de la seconde: 75, 36, 63, 56, 35: à celui de la troisième: 4, 90, 26, 57, 59, 8: à celui de la quatrième: 42, 17, 44, 22, 37. Les cinq prochains tirages seront exécutés le lundi 2 décembre.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Traduction d'un poëme Anglois intitulé : Amurat & Théana ,	<i>ibid.</i>
Imitation de la préface du I ^r livre de l'enlève- ment de Proserpine ,	17
Aux Salanciens ,	18 ^o
Vers à Mde la Comtesse de Ch.	20
Adine , Anecdote Gauloise ,	21
Idylle ,	41
Le Malade , <i>fable</i> ,	43
L'Hommage du Citoyen ,	47
Imitation d'une ode d'Horace ;	48
Vers à Mlle Dofigny ,	50
Pour le portrait de M. le Comte de Coutu- relle ,	51
Couplets sur l'air du Comte Almaviva , dans le Barbier de Séville ,	<i>ibid.</i>
Explication des Enigmes & Logogryphes ,	52
ENIGMES ,	54
LOGOGRYPHES ,	58
Romance ,	59
NOUVELLES LITTÉRAIRES ,	60
Mémoires concernant l'histoire , les sciences , &c. de la Chine ,	<i>ibid.</i>
Lettre d'un Amateur de l'Opéra ,	80
Essais historiques sur les modes & sur le costume en France ,	87
Tableaux topographiques de la Suisse & de l'Italie ,	88

238 MERCURE DE FRANCE.

Discours prononcé à la fête des Bonnes-Gens ,	94
L'Ami des arts ,	99
Manière de rendre toutes sortes d'édifices incombustibles ,	101
Héliogabale & Alexandre Sévere ,	102
Les bienfaits du sommeil ,	105
Histoire des inaugurations des Rois & des Empereurs ,	107
Journée de l'Amour ,	112
Stances sur la mort de Colardeau ,	116
Combien le respect pour les mœurs contribue au bonheur des Etats ,	118
La divine Comédie du Dante ,	126
Le tendre ami des mères nourrices ,	137
Introduction à l'histoire naturelle & à la géographie physique d'Espagne ,	138
Traité des mauvais effets de la fumée de la licharge ,	140
Observations sur l'air ,	141
Bibliothèque littéraire , de la médecine ancienne & moderne ,	142
Réponse de M. Maury ,	143
Discours sur l'état actuel des montagnes des Pyrénées ,	<i>ibid.</i>
Le seul préservatif de la petite vérole ,	144
Réflexions sur la mauvaise qualité du plâtre ,	146
Lettre de M. *** à M. *** Maître en Chirurgie ,	147
Avantures de Daphnis & Chloé ,	148
Annales littéraires ,	149
ACADÉMIES.	156
— des Inscriptions & Belles lettres ,	<i>ibid.</i>
— des Sciences ,	159
SPECTACLES.	160
Concert Spirituel ,	<i>ibid.</i>

Opéra ,	162
Débuts ,	163
Comédie Française ,	164
Début ,	165
Comédie Italienne ,	166
Début ,	167
Bruxelles ,	<i>ibid.</i>
ARTS.	168
Gravures ,	<i>ibid.</i>
Géographie ,	176
Musique.	177
Etrennes ,	182
Cours d'histoire naturelle , &c.	185
—— de Langue Allemande ,	186
—— de Physique expérimentale ,	187
—— de Chimie ,	190
—— de Physique ,	<i>ibid.</i>
—— des maladies des yeux ,	198
Prix des Arts ,	192
Vers à M. le Comte de Saint-Germain ,	<i>ibid.</i>
— à M. le Chev. de Juilly-Thomassin ,	194
— à Mlle Colombe ,	<i>ibid.</i>
— à Mde Dugazon ,	195
Inoculation ,	197
Lettre à l'Auteur du Mercure ,	203
Lettre de M. de Voltaire ,	205
Variétés , inventions , &c.	203
Trait de générosité ,	215
Bienfaisance.	216
Anecdotes.	220
AVIS ,	222
Nouvelles politiques ;	226
Présentations ,	232
Nominations ,	233

240 MERCURE DE FRANCE.

Mariages ,	234
Morts ,	235
Loterie ,	236

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume du Mercure de France pour le mois de Décembre, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru de voir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 3 Décembre 1776.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint Côme.

⋮

1111

BOUND



3 9015 08542 08

FEB 27 1956

**UNIV. C. MICH.
LIBRARY**

